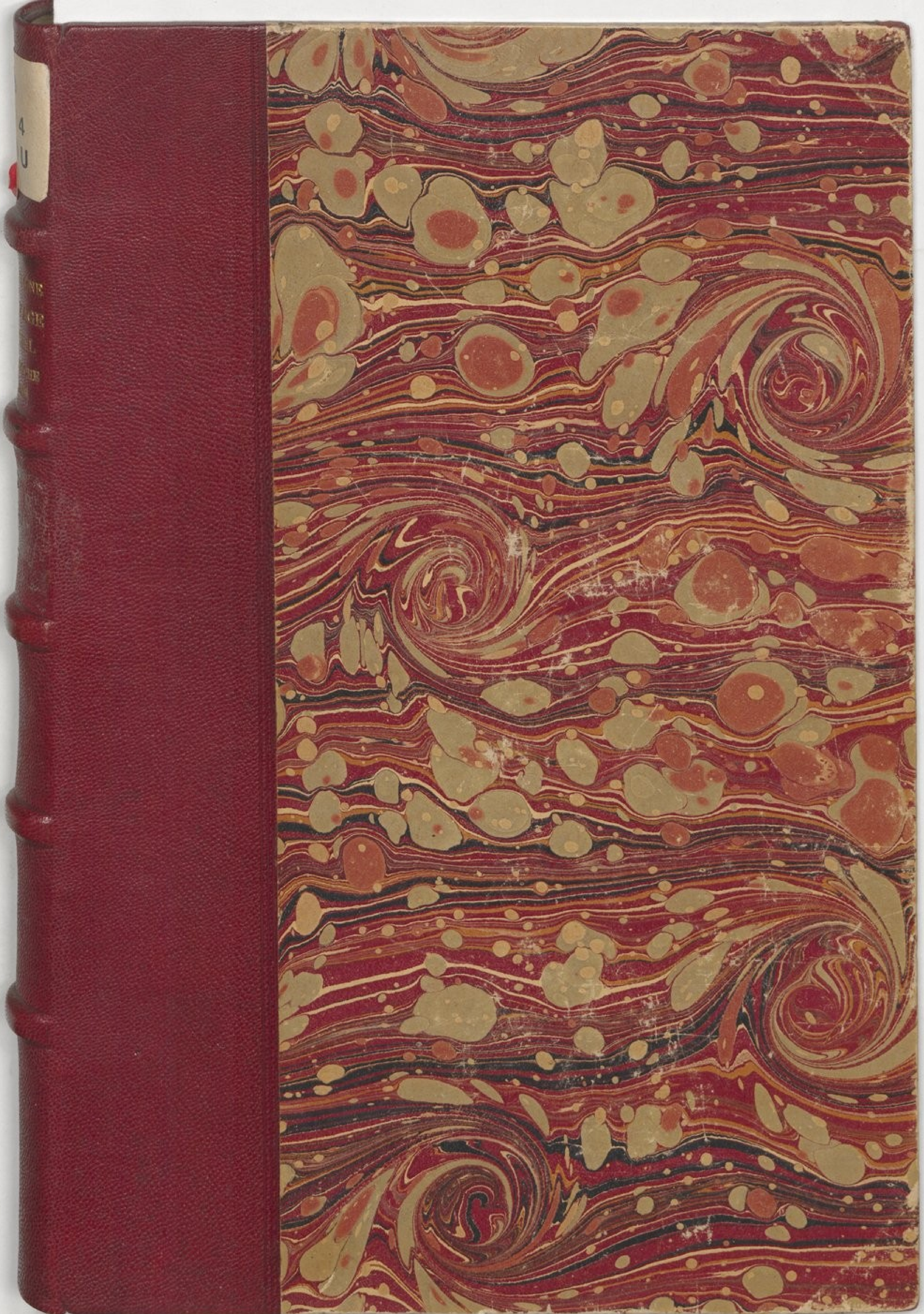
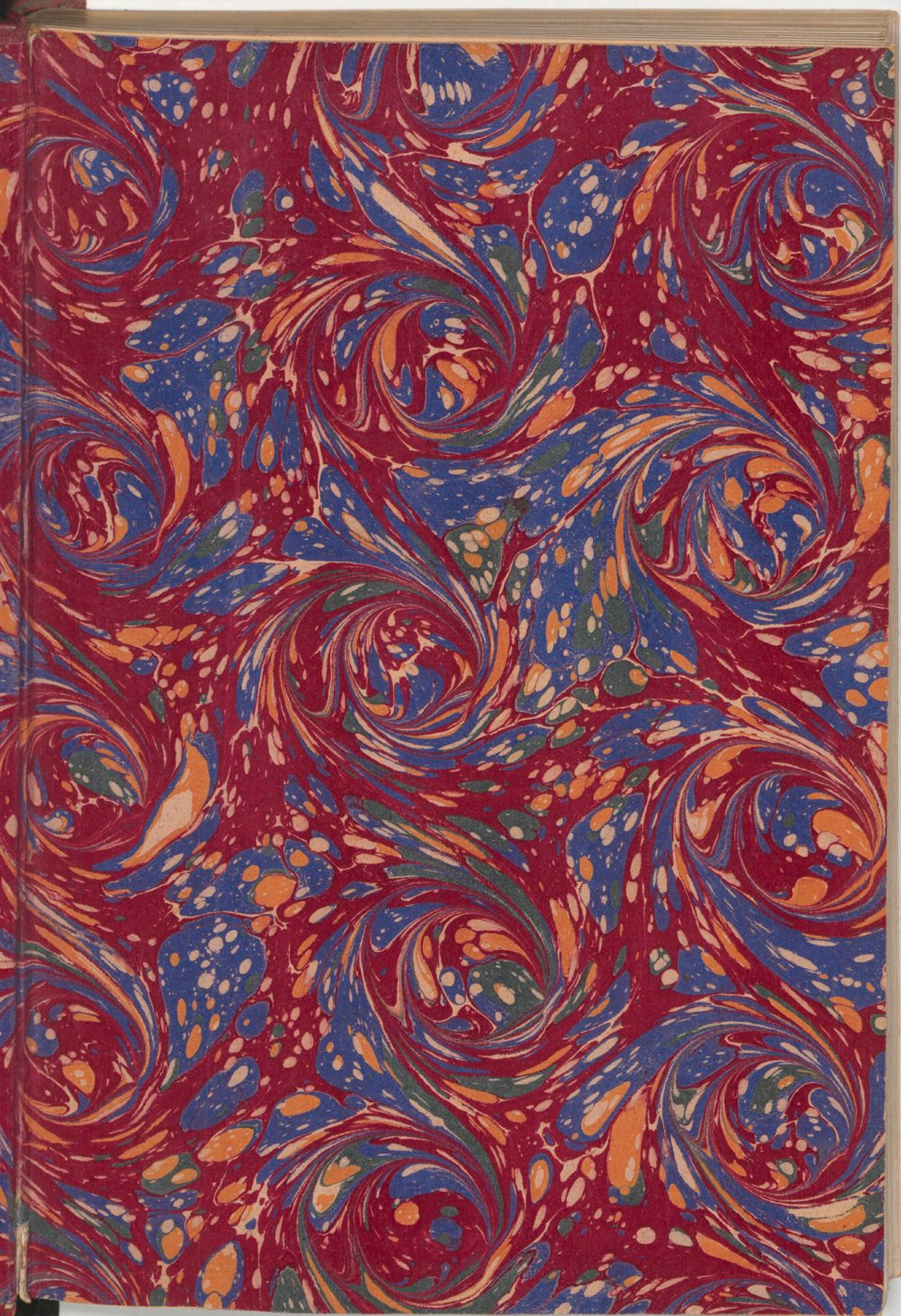
# Elevage officiel en Autriche-Hongrie : I. Les haras de la liste civile impériale, II. les haras du gouvernement royal [...]




EX LIBRIS
GEORGE des FARGES



S.-F. TOUCHSTONE

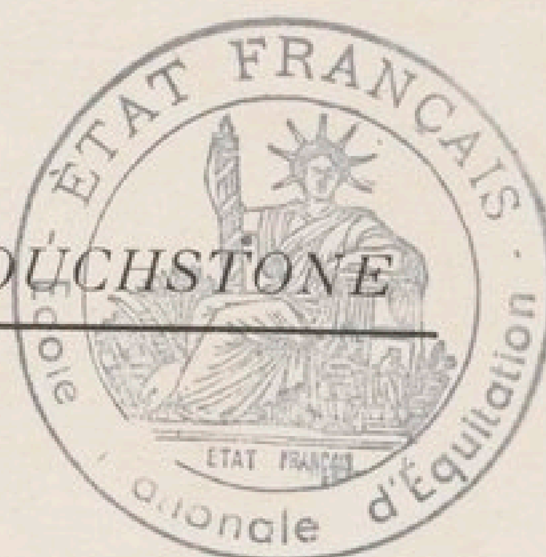
# L'ÉLEVAGE OFFICIEL

## EN AUTRICHE-HONGRIE



PARIS
ADOLPHE LEGOUPY, ÉDITEUP
LECAPLAIN & VIDAL, ses neveux, Successeurs
*5, Boulevard de la Madeleine, 5*
1901

# L'ÉLEVAGE OFFICIEL
EN
# AUTRICHE-HONGRIE




S.-F. TOUCHSTONE

# L'ÉLEVAGE OFFICIEL

EN

# AUTRICHE-HONGRIE

I. — LES HARAS DE LA LISTE CIVILE IMPÉRIALE

II. — LES HARAS DU GOUVERNEMENT ROYAL HONGROIS

AVEC DE NOMBREUSES GRAVURES






PARIS

ADOLPHE LEGOUPY, ÉDITEUR

LECAPLAIN et VIDAL, ses neveux, Successeurs

*5, Boulevard de la Madelaine, 5*

1901



AU COMTE PIERRE SZAPARY

---

*Avec l'expression de mes bien vifs remerciements et de tous mes hommages.*

S.-F. Touchstone.

# INTRODUCTION

Au mois de juillet de l'année dernière, M. J. Romain, directeur du *Sport Universel Illustré*, me demandait de faire sur place, pour son journal, une étude des principaux établissements de l'élevage officiel en Autriche-Hongrie ; une excursion en Autriche m'en avait, deux ans avant, fait pressentir tout l'intérêt et j'acceptai d'autant plus volontiers qu'on connaît fort peu en France les races austro-hongroises qui sont parmi les meilleures et les plus justement renommées de toute l'Europe.

Il m'a donc paru intéressant et utile en même temps de réunir et de publier sous une forme nouvelle cette étude qui a paru dans le *Sport Universel Illustré* pendant l'hiver 1900-1901. On y trouvera le résumé, assez complet, je me crois autorisé à le dire, des principes adoptés dans cet admirable pays d'élevage, où tout se fait avec tant de jugement et de méthode qu'on est souvent tenté de les proposer pour modèles. L'élevage officiel, le seul dont il soit parlé ici, est, il est vrai, absolument indépendant ; il échappe aux influences et surtout aux discussions politiques ; ceux qui le dirigent peuvent agir librement, sans entraves d'aucune sorte, ce qui est un avantage capital pour le développement et la prospérité de l'industrie chevaline de ces deux grands pays. Il est regrettable qu'il n'en soit pas de même partout.

Je n'insiste pas ; je me contente d'adresser mes remerciements à tous les fonctionnaires et aux officiers qui nous ont partout si gracieusement accueillis et ont su si bien prévenir tous nos désirs.

Toutes les photographies reproduites ici ont été faites, à peu d'exceptions près, par M. J. Romain.

Juin 1901.

PREMIÈRE PARTIE

---

LES

# HARAS DE LA LISTE CIVILE

EN AUTRICHE

I

# LE HARAS IMPÉRIAL

# DE KLADRUB






# LE HARAS IMPÉRIAL

# DE KLADRUB

Les princes de la maison d'Autriche ont, de tout temps, accordé une attention toute spéciale à l'élevage et à l'amélioration des races chevalines des diverses régions dont ils étaient les souverains; en dehors de la nécessité d'assurer la remonte de leur cavalerie, appelée à jouer un des principaux rôles dans les guerres continuelles qu'ils avaient à soutenir, l'élevage du cheval était et est encore une des principales industries de leur empire. On comprend, par suite, qu'ils aient tenu à intervenir directement dans sa production, et qu'ils aient établi dans les principaux centres des haras leur appartenant personnellement, en dehors des établissements hippiques de l'État que, par la force des choses, on a été plus tard obligé de créer. Ils y produisaient les chevaux nécessaires aux services des écuries de la Cour, dont l'effectif doit être assez élevé pour pouvoir suffire aux besoins des diverses résidences impériales, fort nombreuses en Autriche; ils fournissaient, en outre, à l'armée, un certain nombre de ses chevaux de tête.

Pendant la première moitié du XVIII[e] siècle, la Liste civile impériale possédait quatre grands haras : à Kladrub en Bohême, à Lippiza en Carniole, à Halbthurn et à Koptschan en Hongrie. Après la guerre de Sept-Ans, qui avait beaucoup éprouvé l'Empire, Marie-Thérèse décida la suppression de ces deux derniers haras, dont une partie des effectifs furent envoyés à Kladrub qui fut conservé ainsi que Lippiza. Rien n'a été modifié depuis au décret du 17 août 1763, qui plaçait ces deux haras sous les ordres immédiats du Grand-Écuyer. Depuis huit ans, le feld-maréchal-lieutenant prince Rodolphe Lichtenstein en a la haute direction; il est assisté par le docteur Henri Slatin, conseiller aulique, qui, fort aimablement, a bien voulu nous accorder les autorisations nécessaires pour les visiter dans tous leurs détails.

Le haras de Kladrub est situé dans la vallée de l'Elbe, entre Pardubitz et Prague, à une vingtaine de lieues de cette dernière ville; le chemin de fer de Vienne à Prague s'arrête à la station de Kladrub, qu'une route de trois kilomètres environ relie à la portion principale. Après avoir traversé l'Elbe sur le pont de Fischerhütten, on entre dans une longue avenue ombragée par une double rangée d'arbres, à l'extrémité de laquelle on aperçoit les grandes écuries du haras.

Le château, qui sert actuellement de résidence au directeur et à ses officiers, se trouve à droite, dans une vaste cour, « Der Grosse Platz », en forme de quadrilatère, dont les deux grands côtés sont occupés : au nord, par un manège couvert, les écuries des poulinières et des chevaux de service, avec le pavillon des hommes de service à l'extrémité; au midi, par les remises, les magasins à fourrages et les étables des bœufs. Au second plan, derrière les écuries, les boxes des étalons, la forge, puis l'infirmerie; enfin, un peu plus loin, une grande carrière. Une petite église forme une des ailes du château, dont un certain nombre de chambres sont réservées aux visiteurs étrangers; les bureaux occupent l'aile opposée. En face l'église enfin, l'avenue de 3,500 mètres qui conduit à Franzenshof, la succursale la plus importante du haras; celle de Josefshof, qui est beaucoup plus rapprochée de la portion centrale, est à un kilomètre environ au sud, dans la partie voisine de l'Elbe. Une troisième succursale, affectée surtout à l'exploitation du domaine, qui comprend 1,290 hectares de terres arables, de prairies ou de bois, est établie à Selmitz, un peu au-dessous de Franzenshof.

L'effectif du haras comprend deux étalons et sept poulinières de pur-sang anglais, deux étalons et cinquante-huit poulinières de demi-sang, enfin quatre étalons et vingt-six poulinières de race Kladrub proprement dite. Tous ces reproducteurs appartiennent à ce qu'on appelle en Autriche la pépinière du haras; en d'autres termes, c'est à eux qu'est confiée la mission d'assurer la continuation des races qu'on y élève. Mais, à côté d'eux, se trouvent leurs produits, qui restent jusqu'à cinq ans à Kladrub; ils sont alors classés à leur tour parmi les reproducteurs du haras, envoyés à Vienne aux écuries impériales ou enfin réformés et vendus aux enchères. L'effectif total est ainsi porté à 360 têtes en moyenne; il y a, en outre, vingt-quatre chevaux et sept bœufs affectés aux travaux agricoles et au service du personnel.



Depuis la création du haras en 1562, l'élevage de Kladrub a passé par bien des vicissitudes; on n'y produisait à l'origine que des chevaux aptes au service de l'armée; la Cour lui a ensuite demandé plus spécialement de lui fournir ceux qui lui étaient nécessaires pour ses écuries et celles des princes impériaux; puis, en 1799, on y transportait la jumenterie du haras de Koptschan situé dans la vallée du Danube entre



LE CHATEAU ET L'ÉGLISE DE KLADRUB

Raab et Presbourg, dont l'impératrice Marie-Thérèse avait ordonné la suppression. Ce sont ces juments de Koptschan, qui ont servi de base à la production de la race des grands carrossiers de Kladrub, dont il sera parlé plus loin. Puis vers 1826, on importait au haras un certain nombre de reproducteurs anglais, destinés à produire des chevaux de selle pour l'Empereur et les princes de sa Maison.

Cet élevage spécial de pur-sang anglais prenait, il y a une quarantaine d'années, un développement assez considérable pour que le haras instituât une écurie de courses et fît courir ses chevaux, comme le haras de Graditz le fait encore en Allemagne, sur les principaux hippodromes austro-hongrois. L'Empereur avait sans doute voulu encourager, par son exemple, les grands éleveurs du pays; quand son intervention directe ne fut plus jugée nécessaire, l'écurie de courses de Kladrub fut liquidée. Pendant les dix années qu'elle avait existé, ses représentants avaient gagné plus de 400.000 francs de prix. Drum Major, Pantaloon et Jackson s'étaient, entre autres, particulièrement distingués.

Il y a enfin à Kladrub une jumenterie de demi-sang pour la production de chevaux de selle ou de trait léger. Les poulinières, qui la composent ont été en partie importées d'Angleterre ; les autres sont nées à Kladrub. Elles sont données à des étalons de race pure anglaise ou à des demi-sang anglais ou indigènes. Quelques étalons normands, Deucalion et Charlemagne entre autres, ont été importés il y a une quarantaine d'années à Kladrub, mais les préjugés que l'emploi peu judicieux de reproducteurs de cette race a fait naître et répandre dans toute l'Europe contre les reproducteurs anglo-normands, les ont fait complètement délaisser par la direction du haras. Si je m'en rapporte à ce qui m'a été dit en Autriche, on ne tardera pas à reconnaître l'erreur, trop forte pour être durable, que l'on a commise et on rendra au normand la justice qui lui est due. Ce qui surprendra certainement nos éleveurs, c'est d'apprendre qu'un des reproches qu'on lui adresse est de ne pas appartenir à une race fixée, mais d'être américain ou russe, aussi bien qu'anglais ou même normand. L'examen de la grande majorité des origines suffit à établir combien cette assertion est erronée ; on ne se risquera plus guère, non plus, maintenant à l'accuser de manquer de sang et de résistance. Je suis même en mesure d'assurer qu'avant fort peu de temps des étalons normands nous seront demandés pour l'Autriche.



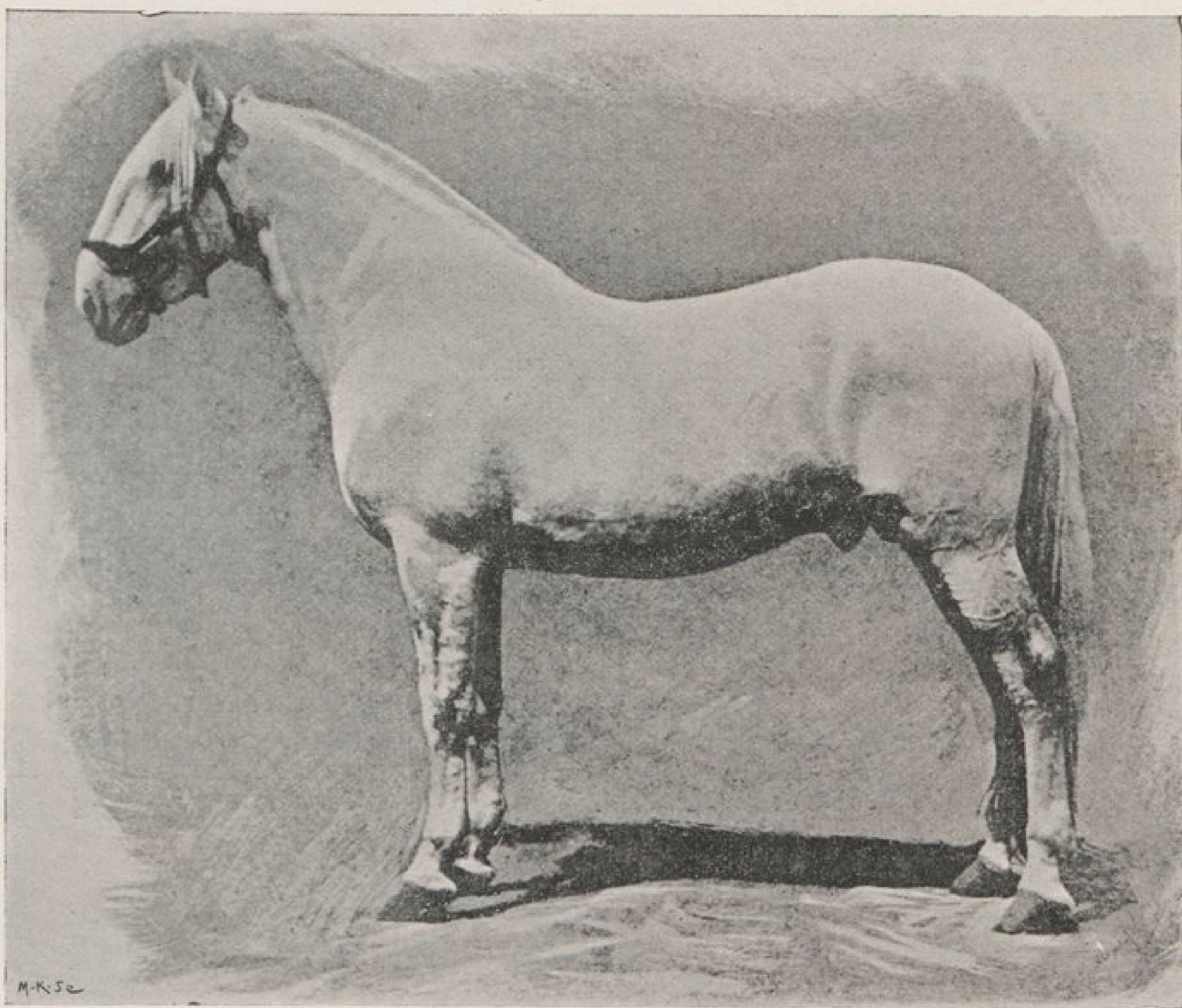
La race actuelle des grands carrossiers de Kladrub est celle qui est la moins connue en France; je m'occuperai donc d'elle en premier lieu.

Cette race se divise en deux familles distinctes : la famille blanche ou grise, et la famille noire.

La première, d'origine italienne ou, plus exactement, hispano-napolitaine, a pour auteur Pepoli, né en 1764 et importé d'Italie à Enyed en Hongrie, puis à Koptschan à sept ou huit ans. De son union avec une fille de Toscanello, dont le nom indique suffisamment l'origine, naquit en 1775 Imperatore, étalon blanc qui eut en 1787 avec

Mosca, jument hongroise, General, de robe blanche comme son père, qui est le véritable auteur de la famille. Il laissa trois fils, Generale, Generale III et Generalissimus, tous trois de robe blanche, qui furent les chefs des trois grandes branches des Kladrub blancs. La mère de Generalissimus était d'origine napolitaine; les deux autres étaient issus de juments nées en Hongrie, mais possédant aussi du sang italien.

La famille blanche est actuellement représentée, en ligne mâle, par deux étalons, Generalissimus-Rava et Generale-Alba XIII qui, suivant l'usage adopté en Autriche



GENERALE-ALBA XIII, NÉ A KLADRUB, EN 1887, PAR GENERALE ET ALBA XIII

aussi bien qu'en Hongrie, ont reçu les noms de leurs deux auteurs, usage qui permet de reconnaître immédiatement les familles auxquelles ils appartiennent.

Le premier est né à Kladrub en 1889; son père Generalissimus-Idea VIII, né également au haras comme tous ses auteurs immédiats, appartenait exclusivement à la famille blanche, mais sa mère Rava, issue d'une autre branche de cette même famille du côté paternel, était fille d'une jument de la famille noire, remarque qui a pour objet de montrer que la distinction entre les deux familles est moins stricte

qu'on le prêtend. Generale-Alba XIII, qui est né à Kladrub en 1887, est, au contraire, jusqu'au quatrième degré, issu d'auteurs excluvivement blancs ou gris, comme l'indique suffisamment, du reste, le nom de sa mère. De grande taille, $1^{m}69$ environ, il est bien équilibré, bien dirigé dans ses lignes, avec d'excellents aplombs, de la longueur dessous, des avant-bras très forts, de bonnes articulations, des canons courts, les cuisses suffisamment musclées et bien descendues; sa tête busquée et un peu lourde, défaut qu'on n'a pas encore réussi à faire disparaître, rappelle son origine napolitaine ; son garrot manque de saillie, son dos pourrait avoir plus de soutien et sa poitrine plus de profondeur. L'influence du milieu ne lui a pas permis d'avoir toute la nervosité et l'énergie désirables ; aussi ses produits ont-ils beaucoup plus de brillant que de puissance et d'étendue dans leur action. Il est vrai que des chevaux appelés à être attelés à des équipages de gala n'ont guère besoin d'aller bien vite ; l'essentiel pour eux est de pouvoir porter sans fatigue et avec une certaine grâce leurs pesants harnais.

Les poulinières de la famille blanche sont au nombre de treize, toutes filles d'un « Generale » ou d'un « Generalissimus » et nées au haras. Rava, mère d'un des étalons dont j'ai parlé, est une grande et forte jument qui, malgré ses dix-neuf ans, a conservé un bon dessus ; son dos est court d'ailleurs, son épaule a une bonne longueur, mais le garrot est noyé ; sa charpente est régulière sans offrir aucun point de force particulier; sa croupe a conservé le caractère arabe, sa tête busquée manque de distinction, son encolure de longueur ; elle a par contre une bonne poitrine et de la rondeur dans les côtes, mais l'ensemble ne produit pas l'impression de force qu'on désirerait chez une jument de cette importance. Toujours l'influence du milieu, et surtout d'une nourriture plus abondante que substantielle. Ces prairies des bords de l'Elbe manquent vraiment un peu trop de tonicité.



La famille noire de Kladrub a pour principal auteur Sacramoso, étalon d'origine inconnue, mais napolitain ou espagnol très probablement, de robe noire bien entendu, né en 1800 au haras du prince-archevêque d'Olmütz et acheté en 1817 pour Kladrub, où il donnait l'année suivante, avec une jument indigène, Sacramoso III, d'où sont issues les deux branches de la famille. La première, celle des Sacramoso-Medina, a pour chef actuel Sacramoso, né à Hochwald en 1885 dont la mère Regina est d'origine inconnue ; la seconde s'est éteinte en ligne mâle en 1861.

Ce fut vers cette époque, qu'une nouvelle famille noire fut créée par l'importation en 1865 d'un étalon de la campagne romaine, Napoleone, dont l'arrière-petit-fils, Napoleone Amelia, né en 1885, fait actuellement la monte à Kladrub. Du côté maternel, il est issu de croisements avec des juments de la famille Sacramoso. De taille moyenne, près de terre, il est assez régulier dans sa structure, mais son

avant-main est très chargée, il est compact avec un dessus un peu mou, fortement membré et manque de substance dans son arrière-main. Sa tête, dans son attache surtout, ses canons très courts, rappellent bien son origine romaine. Comme chez les étalons de la famille blanche, son garrot manque de saillie.

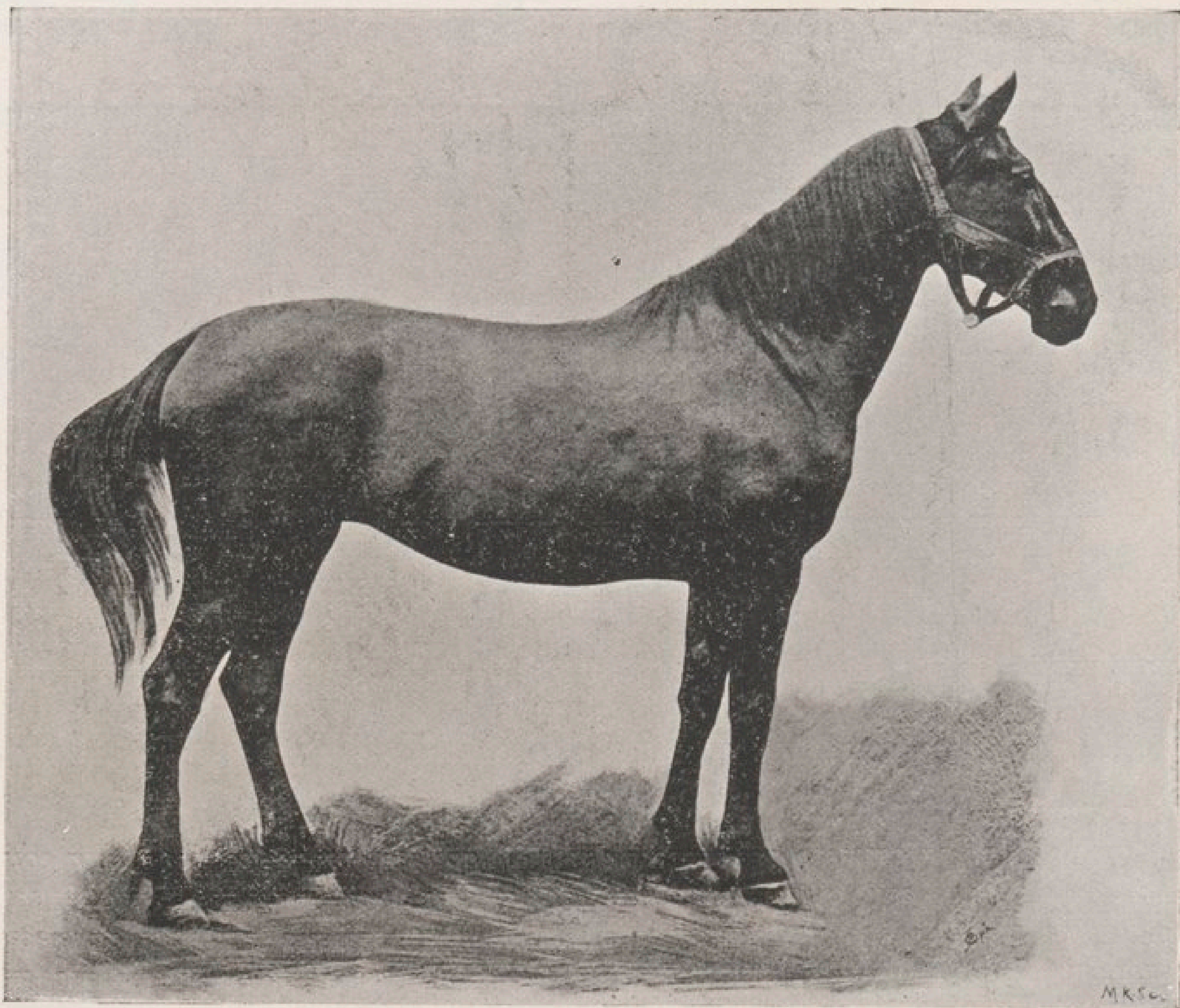
Le nombre des poulinières de robe noire est de treize également. Aya, que je choisis pour type, est une belle jument de grande taille, bien faite néanmoins dans son arrière-main, bien établie dans ses membres, ronde dans son corsage, mais manquant



NAPOLEONE-AMELIA, ÉTALON NÉ A KLADRUB, EN 1885, PAR NAPOLEONE ET AMELIA

d'ampleur dans ses quartiers et de muscles dans ses cuisses ; ses hanches pourraient aussi être plus ouvertes. Elle appartient par son père aux Napoleone ; sa mère est une Sacramoso. On s'applique, on le voit, à éviter une consanguinité trop rapprochée et peut-être est-ce pour cette raison qu'on a eu parfois recours à des infusions de sang étranger, celui du demi-sang anglais Falconeer et d'étalons de la famille North Star, empruntés à Mezöhegyes par exemple, et enfin, plus récemment, de l'étalon arabe Siglavy.

Pour compléter ce qui précède, j'ajouterai que d'une manière générale, toutes les poulinières Kladrub sont issues des cinq grandes familles suivantes : Ivanka, Almerina, Afrika, Rava, et Misois, qui portent les noms de leur premier auteur dont les origines sont inconnues ; on sait seulement que la jument qui a créé la dernière famille, la plus récente de beaucoup du reste, était issue d'un Norfolk ; les autres qui



AYA, POULINIÈRE NÉE A KLADRUB, EN 1889, PAR NAPOLEONE ET AVARA VI

sont nées vers 1750, devaient être des juments indigènes, hongroises par conséquent, les grands carrossiers s'élevant à cette époque à Koptschan.

Les écuries des poulinières Kladrub se trouvent à la succursale de Josefshof ; elles sont très élevées, voûtées et bien aérées. On leur donne une ration d'avoine de six à huit livres pendant toute l'année. Tant que le temps le permet, on les met à la prairie dans la matinée et toute l'après-midi. La nuit, on les attache dans leurs stalles.

Les poulains, qu'on envoie au sevrage à la succursale de Franzenshof, y restent jusqu'à la fin de leur cinquième année. Ils sont castrés à deux ans, et reçoivent un

commencement de dressage qui a surtout pour but de les débourrer, d'activer le jeu des poumons et de leur donner du muscle; à cet effet, on les emploie aux travaux d'exploitation du domaine. A six ans, ils entrent aux écuries impériales de Vienne. Ceux qu'on n'a pas jugés assez bien venus pour être employés aux services de la Cour, sont vendus aux enchères.

La taille des grands carrossiers de Kladrub est en moyenne de $1^{m}72$, mais certains d'entre eux atteignent $1^{m}78$ ; les Napoleone sont moins grands, ils n'ont guère plus de $1^{m}69$ à $1^{m}70$.

Appelés à être presque exclusivement attelés aux équipages de gala — les blancs ou gris pour les grandes fonctions publiques ou les fêtes, les noirs dans les cérémonies funèbres ou pendant les deuils de la Cour — on demande seulement aux Kladrub d'avoir une silhouette imposante, et une action d'avant-main suffisamment relevée pour avoir un certain brillant. A ce titre, ils s'acquittent fort bien de leur mission, mais je crois qu'on fait bien de ne pas exiger d'eux davantage. Ils ont une forte charpente, d'excellents membres, ils ne manquent pas de muscles, mais ils laissent à désirer comme puissance et comme énergie, ce qui n'a rien de surprenant chez des animaux de cette taille, susceptibles, malgré l'avoine qu'on leur donne, d'être envahis par la lymphe, disposition qu'accentue encore le milieu où ils sont élevés. Leur tête est toujours busquée, surtout chez les Napoleone ; les dos sont généralement trop longs et manquent de soutien, les genoux sont souvent un peu creux. Mais, je le répète, ils n'en font pas moins fort bonne figure sous le harnais ; pour les grandes cérémonies de la Cour, les allures rapides seraient, du reste, déplacées.

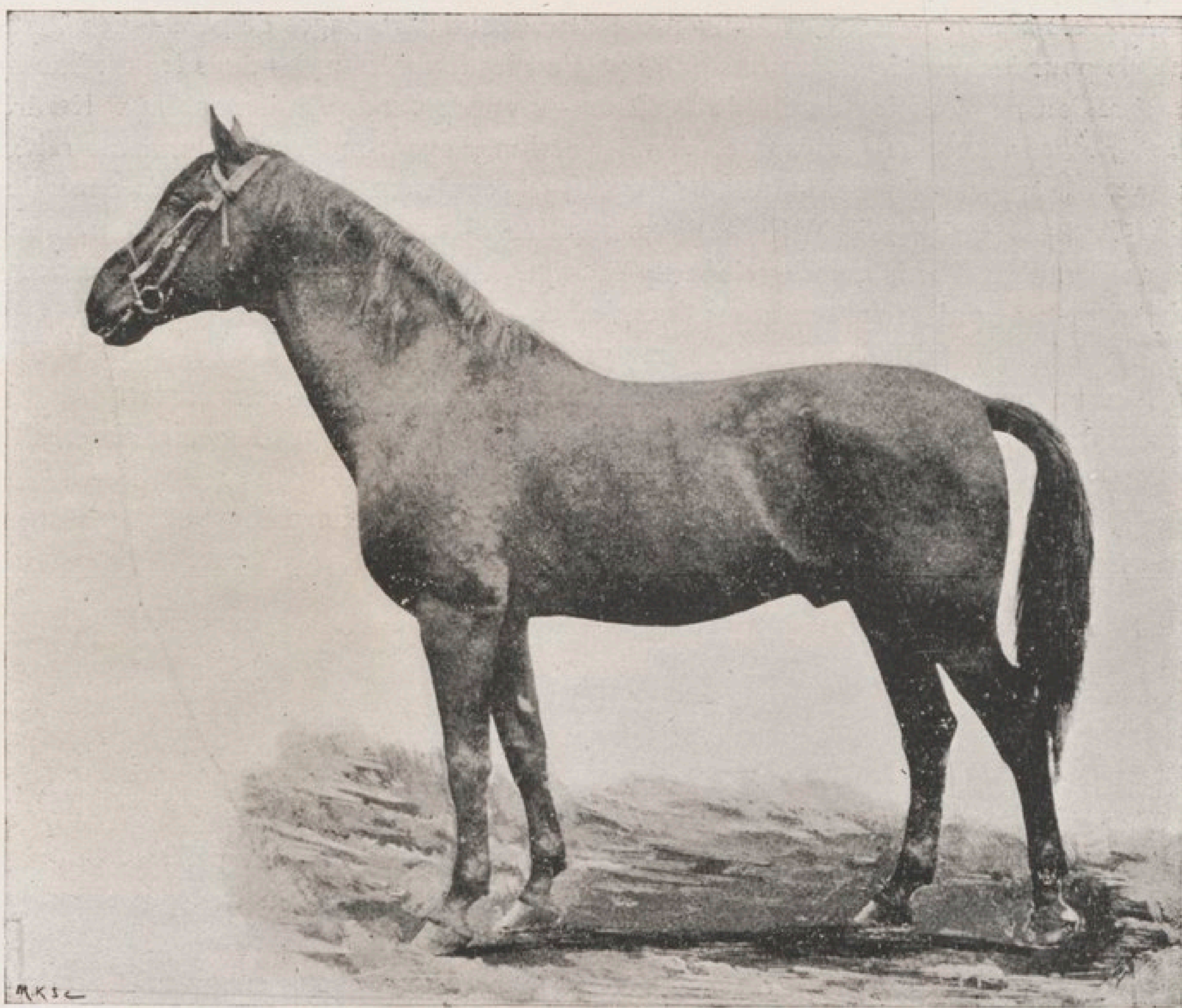


Depuis la suppression de l'écurie de courses de Kladrub, l'élevage du pur-sang anglais y a été réduit dans de notables proportions ; l'Empereur préfère, du reste, depuis assez longtemps comme chevaux de selle, des irlandais ou des pur-sang qu'il fait acheter en Angleterre.

Les deux étalons pur-sang du haras sont, par suite, affectés en grande partie au service des juments de demi-sang ; tous deux sont nés en Angleterre. L'un, Blue-Boy, par Cœruleus et une fille de Craig Millar, né en 1887, fait la monte à Kladrub depuis 1892. Le second, Hutton, par Galopin et une fille d'Isonomy, a été importé à quatre ans en 1895. Le premier, compact, fortement membré, avec de bons aplombs et de la substance, doit être un bon étalon de croisement; il avait gagné deux Queen's plates avant son importation. Hutton, plus léger, plus élégant, a plus de sang évidemment, mais bien que l'influence de son aïeul maternel lui ait fait perdre la nervosité des Galopin, elle n'a pas réussi à l'empêcher de laisser à désirer dans ses aplombs; ses canons sont bien menus et il est plat dans ses quartiers. Son origine, beaucoup plus que sa carrière de courses qui a été des plus modestes, lui a valu son entrée à Kladrub.

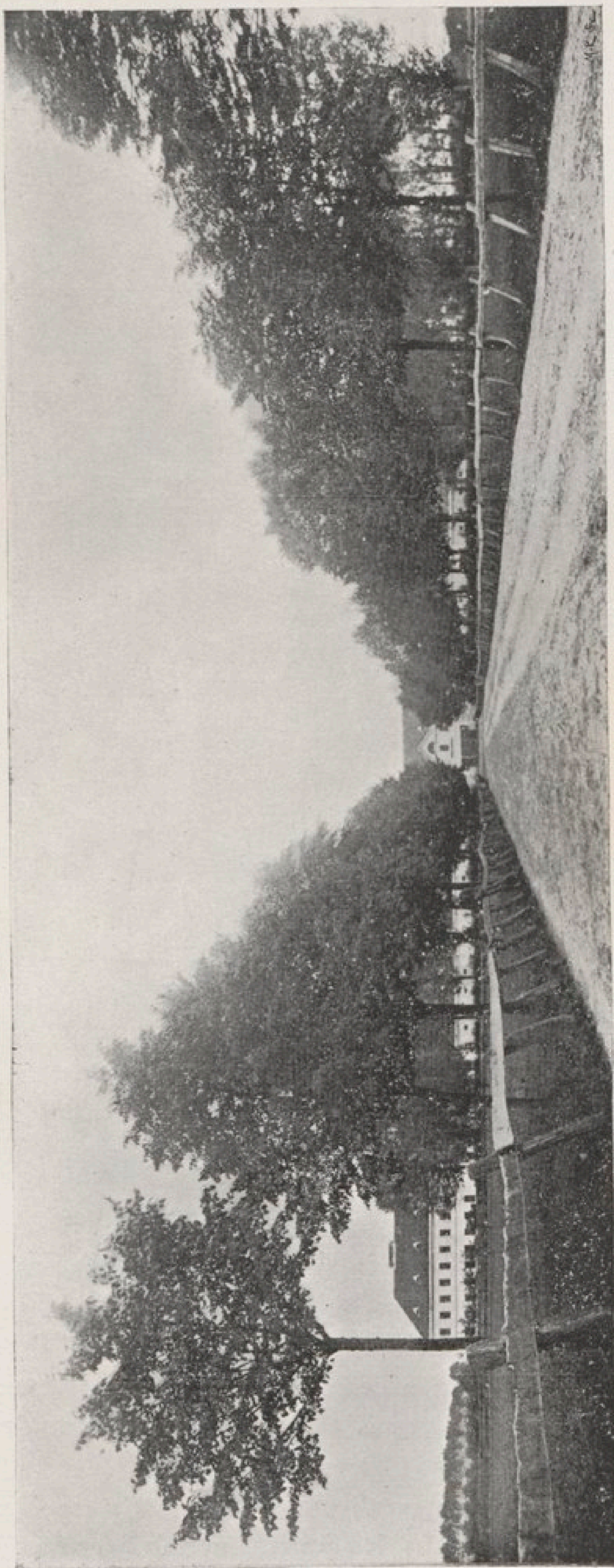
Ces deux étalons ont succédé à Virgilius et à Lancret, nés comme eux en Angleterre, qui ont rendu de bons services en Autriche, le premier surtout. Il était fils de Voltigeur dont on tient à avoir un descendant à Kladrub, en raison sans doute de la trempe de la famille.

L'effectif des étalons est complété par un étalon de la famille Nonius, Kozma, né



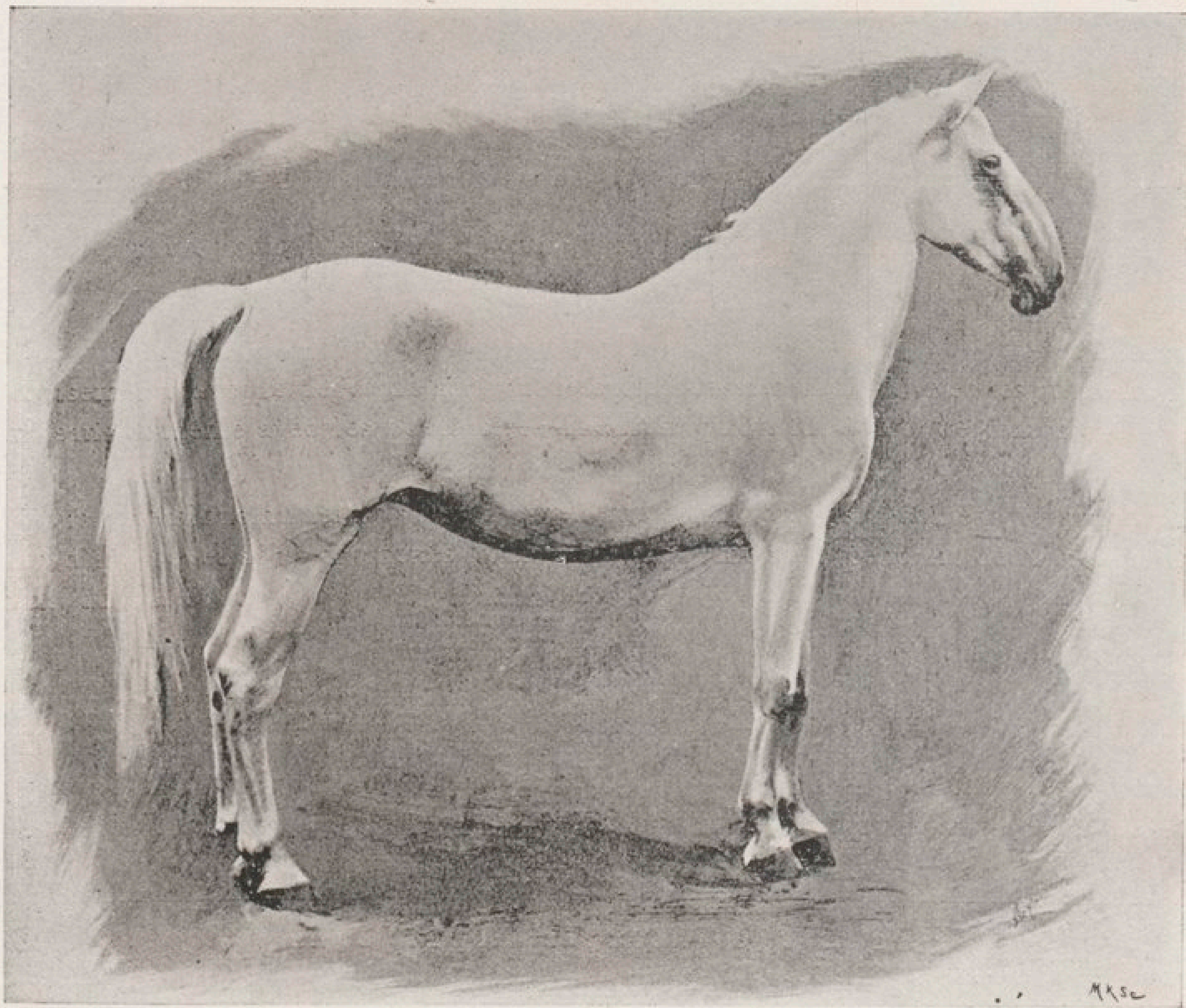
KOZMA, ÉTALON NÉ A MEZÖHEGYES, EN 1880 PAR NONIUS XXIV ET JACKSON STUTE

à Mezöhegyes, et par un représentant de la race lippizane, Taxis, de la famillé Neapolitano, qui fait la monte au haras depuis 1888. Ils ne représentent, du reste, qu'en partie ces deux vieilles familles ; la mère du premier était, en effet, petite-fille de Blair Athol, celle du second avait pour père un arabe importé d'Orient. Il me paraît d'autant plus intéressant d'insister sur ce point qu'on regarde souvent, en Autriche-Hongrie, les Nonius et les Lippiza comme une race absolument fixée, alors qu'on reproche à l'anglo-normand de n'être pas même une race.



LA GRANDE AVENUE DE FRANZENSHOF

Kozma n'en est pas moins un beau cheval, plus distingué que beaucoup d'autres Nonius, fortement charpenté, bien dirigé dans son épaule, avec un bon dos, un peu court dessous peut-être, un peu léger dans ses secondes cuisses et dans ses canons, mais il possède plus de sang que la plupart de ses congénères. Taxis, dont la taille est beaucoup plus petite, est très fort de partout, très bien membré ; il ne manque pas de puissance dans son action. Il a bien ce qui convient à un étalon



RAVA, POULINIÈRE NÉE A KLADRUB, EN 1882, PAR GENERALE ET RIFFA

de croisement, avec le degré de sang nécessaire. Aussi réussit-il avec les juments de demi-sang et même avec les poulinières Kladrub qu'on lui donne de temps à autre.

Tous les étalons du haras sont en excellente condition. Ils reçoivent de huit à dix livres d'avoine et sont promenés tous les jours, montés, pendant deux heures au moins, au pas et au trot.

La jumenterie de demi-sang comprend cinquante-huit têtes; avec les sept juments de pur-sang anglais, les quatre étalons dont je viens de parler ont donc à faire le service de soixante-cinq poulinières seulement, ce qui représente une moyenne d'un peu plus de seize juments par étalon; on ne doit pas être étonné qu'avec un pareil système, un reproducteur puisse durer longtemps. Les quelques juments Kladrub qui leur sont envoyées ne constituent pas pour eux un service supplémentaire bien pénible.



SALVA, POULINIÈRE NÉE A KLADRUB, EN 1882, PAR HINDU ET STARNIEZA

Jadis, on tenait à ce que toutes les poulinières de demi sang du haras fussent de robe uniforme, bai-zain, bai-cerise de préférence; actuellement, on accepte l'alezan et même le blanc et le bai-brun est en majorité. Comme origine, vingt-huit des poulinières sont nées à Kladrub, quatre en Autriche ou en Allemagne, quatre en Hongrie, enfin vingt-neuf ont été importées d'Angleterre ou d'Irlande. Toutes ont été bien choisies et ont belle apparence.

Les poulinières de demi-sang ont leurs écuries à la succursale de Franzenshof.

Les poulains de demi-sang, comme ceux de race pure, sont dressés à la selle pendant quinze mois environ, à partir de la fin de leur troisième année, mais on leur donne à deux ans un premier dressage en liberté, original et tout à fait pratique.

On a installé dans un grand paddock un petit hippodrome, avec cinq obstacles, barrières et douves. Les poulains y arrivent par petits pelotons, après avoir traversé, pour s'y rendre en sortant de leur écurie, un long couloir de dix mètres de largeur, au milieu duquel se trouve une barre garnie de paille qu'ils sont



MINERVA, POULINIÈRE NÉE A KLADRUB, EN 1875, PAR VIRGILIUS ET JUNO

obligés de sauter. Des palefreniers, placés sur divers points du parcours, les excitent en faisant claquer leurs fouets quand ils arrivent près des obstacles, mais ils ne les touchent qu'exceptionnellement, les animaux étant toujours traités avec une douceur qui les rend d'une extrême docilité. Un caractère quinteux est tout à fait une exception.

On fait faire aux poulains cinq à six tours d'hippodrome au galop; en peu de temps, tous sautent avec entrain les obstacles. Le travail terminé, on les met au repos dans un paddock qui communique avec leur écurie. Dans l'après-midi, on les fait

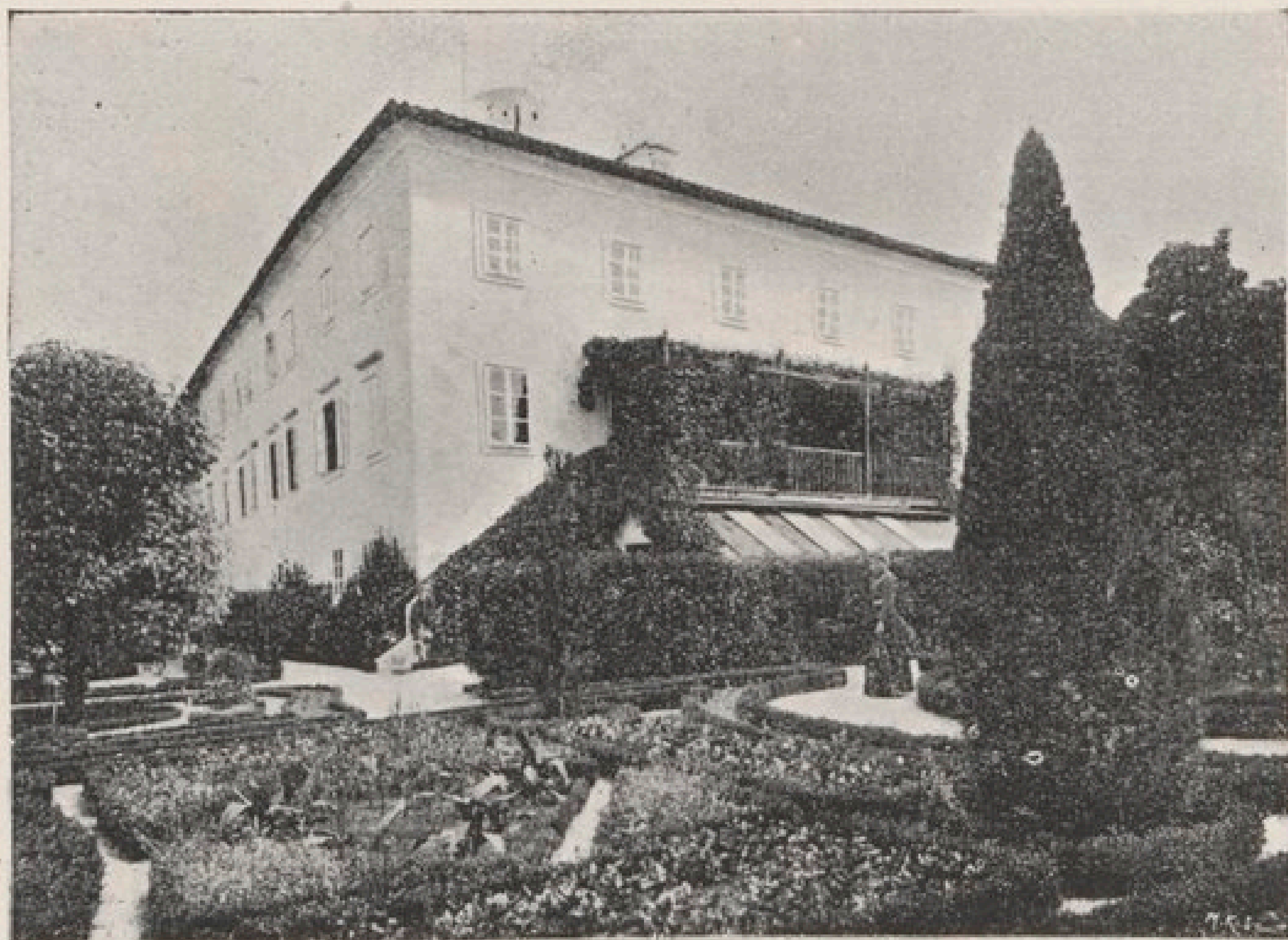
sauter de nouveau ; leur dressage sous l'homme est ainsi rendu très facile et ce travail est un excellent exercice qui leur donne du muscle, de bons poumons et les étend.

Les poulains destinés au service de trait léger sont exercés seulement à partir de quatre ans, au pas et au trot. Ils sont castrés à deux ans. On réserve, bien entendu, comme étalons pour le haras ou les dépôts de l'Etat, ceux qui paraissent aptes à faire des reproducteurs. A six ans, les chevaux destinés aux écuries de la Cour sont envoyés à Vienne.

Bien que pendant la belle saison, les poulains vivent au grand air, dans les prairies ou les clairières de la forêt voisine, bien que le climat soit assez tempéré, comme pour les grands carrossiers, les influences locales ne permettent pas à leur charpente osseuse de prendre tout le développement et surtout toute la densité désirables; la structure est régulière, mais les points de force ne sont pas accentués ; la substance manque souvent; les membres sont en général bien dirigés et assez forts, mais les tendons sont mous et n'ont pas de saillie. Les infusions continuelles de sang leur donnent toutefois de l'énergie et les allures ont du brillant et sont étendues en même temps et ont une certaine élégance. Ce sont, en l'espèce, de bons serviteurs qui suffisent largement au travail qu'on attend d'eux, travail pas bien pénible, en somme.

La Liste civile, le service de la Cour assuré, cède un certain nombre de poulains, conservés entiers, aux dépôts d'étalons du Gouvernement, mais elle n'en vend jamais; seuls, les poulains réformés, qui ont été castrés, et que des vices de conformation ne permettent pas de mettre en service, sont vendus chaque année aux enchères, vers le mois d'octobre.

Tout le personnel du haras est civil, cela va sans dire; il me paraît inutile d'ajouter que tout y est bien organisé, d'une manière très simple, mais très pratique, et admirablement tenu.



UNE ÉCURIE A KLADRUB

II

# LE HARAS IMPÉRIAL

# DE LIPPIZA



# LE HARAS IMPÉRIAL

## DE LIPPIZA

Sur le massif rocailleux du Karst, qui domine Trieste au nord-ouest, où l'air est très vif, où l'herbe est très tonique, on a, de tout temps, élevé des chevaux d'une résistance remarquable; aussi leur réputation était-elle établie dès l'époque de l'occupation romaine. Il n'est donc pas étonnant que le haras de Lippiza, situé sur le point le plus élevé de ce plateau accidenté, soit un des plus anciens établissements d'élevage qui existent actuellement en Europe.

Il a été, en effet, fondé en 1580 par le grand-duc Charles, régent, au nom de l'Empereur Ferdinand, son père, de la Styrie, de l'Istrie, du Karst et des pays voisins. Les chevaux de la Carniole étaient alors très recherchés; pendant les guerres du moyen-âge, ils avaient fait preuve d'une trempe excellente et d'une endurance qui leur avait permis de supporter, sans en être éprouvés, les fatigues de longues campagnes. Le plateau de Sessana avait en particulier fourni des animaux très vigoureux; il était donc intéressant d'y établir un élevage régulier. Seulement ce plateau faisait partie du domaine de l'archevêché de Trieste, et ce ne fut qu'après d'assez longues négociations que la cession à la Couronne d'Autriche de la villa de Lippiza, située à peu près dans la partie centrale, fut consentie par l'archevêque vers la fin de 1579.

Dès l'année suivante, on commençait à aménager la propriété en vue de l'établissement d'un haras; des écuries étaient construites avec des hangars pour les fourrages, et des citernes, indispensables sur ce point relativement élevé où les sources sont à peu près inconnues.

En dehors des bois qui entourent le château, le sol est partout recouvert d'ajoncs qui poussent au milieu de grosses pierres ou plutôt de morceaux de roches; de minces bouquets d'herbes de temps à autre, des flaques d'eau dont quelques-unes



HARAS DE LIPPIZA. — LE PADDOCK DES JUMENTS SUITÉES

ont les dimensions d'une petite mare, des roseaux et voilà tout. L'ensemble est dominé par des collines arides, déchiquetées, où, par places, poussent des pins plus ou moins rabougris. C'est la lande pierreuse dans sa plus complète expression, telle qu'on la trouve dans certaines parties de la Bretagne, la rivière de Carhaix, par exemple. Au premier abord, il paraît un peu étrange qu'on ait eu l'idée d'établir un haras dans un milieu aussi aride; mais les ajoncs sont, pour le cheval, une nourriture excellente, très tonique et très fortifiante; l'herbe qui pousse sur cette terre, si près du sous-sol de roche, possède également une remarquable tonicité; l'air salin, très vif à cette hauteur de quatre cent cinquante mètres environ, trop vif même quand souffle la bora, est excellent pour la poitrine. On comprend, dès lors, que les poulains qu'on y élève aient une forte charpente osseuse, du muscle et de bons poumons; ils doivent pouvoir résister à tout.



Le grand-duc s'adressa à la race andalouse pour former la base de l'élevage de Lippiza; un de ses écuyers, le baron de Hevonhiller, fut envoyé en Espagne d'où il ramena trois ou quatre étalons et vingt juments, choisis parmi les animaux les plus distingués qu'il avait pu trouver. Tous étaient issus du croisement des arabes purs avec les barbes, que les Maures avaient amenés en Espagne, où la race andalouse avait un renom justifié de distinction et de résistance et se faisait aussi apprécier par le brillant de ses allures. C'était donc bien à elle qu'on pouvait s'adresser pour obtenir des chevaux destinés à remonter les écuries du grand-duc, et à être, au besoin, employés comme chevaux d'armes; d'autres poulinières furent choisies parmi les meilleures de la race indigène, qui possédait aussi beaucoup de sang oriental.

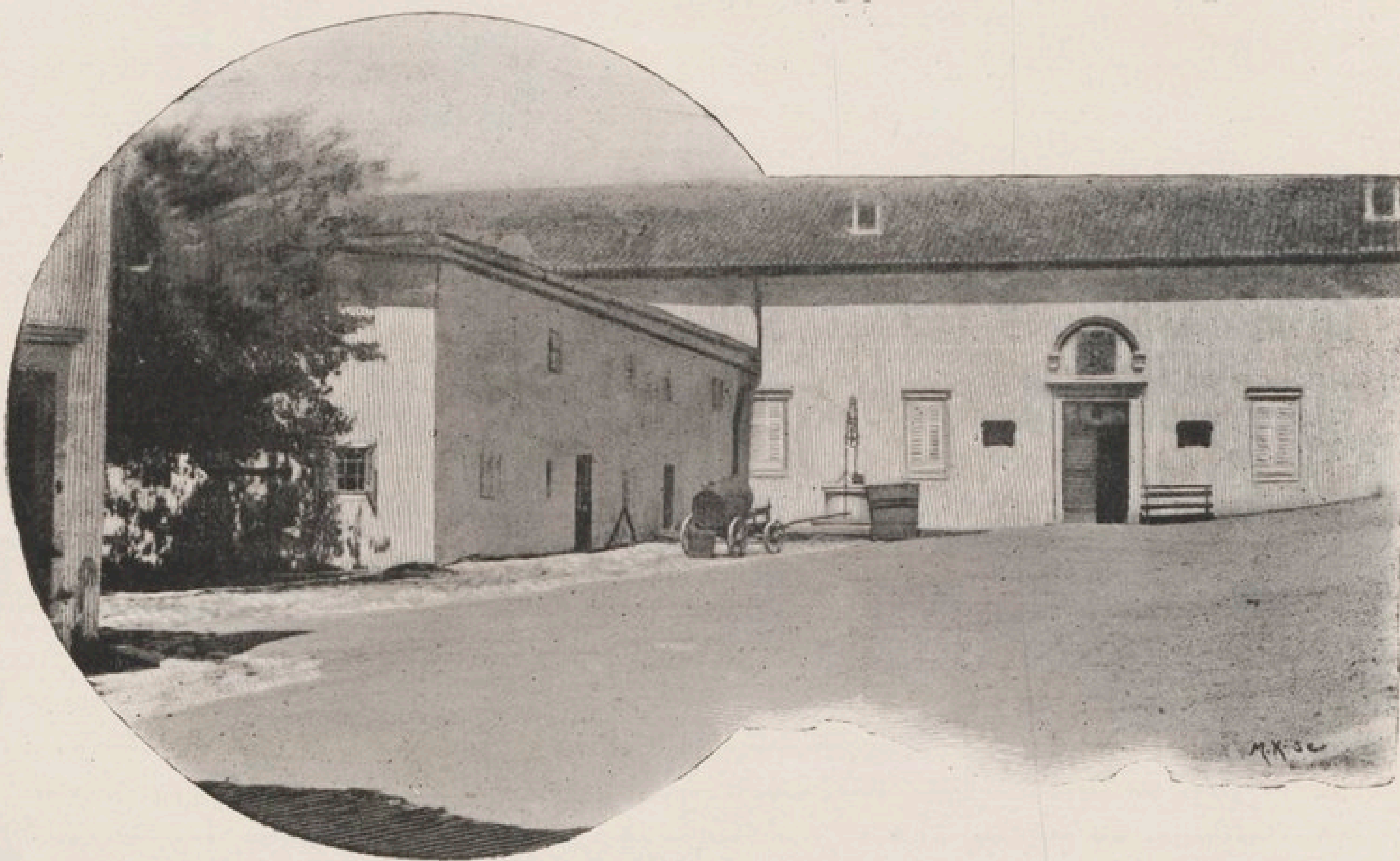
Un certain nombre d'étalons italiens, ayant une bonne action et de structure harmonieuse, furent en même temps achetés en Lombardie et complétèrent l'effectif, assez restreint, du haras. Il est probable que plusieurs d'entre eux furent aussi employés au service des bonnes juments des haras du Karst et de l'Istrie.

Peu à peu le domaine de Lippiza, jugé insuffisant, fut agrandi par l'acquisition des propriétés voisines, qui permirent de récolter tout le foin nécessaire, tout en réservant des paddocks d'une assez grande étendue pour y placer tous les chevaux du haras. Au milieu des roches dont est presque partout parsemé le sol, il ne pouvait être question de cultiver l'avoine, qu'on faisait venir de la Carniole, comme on le fait encore aujourd'hui.

Les écuries du Grand-Duc, qui avait à Gratz un autre haras, reçurent chaque saison, quelques années après la fondation de Lippiza, une centaine de jeunes chevaux dont on ne tarda pas à apprécier les services. Aussi l'Empereur Léopold, qui s'intéressait beaucoup à tout ce qui concernait l'élevage et l'industrie chevaline, faisait-il venir à Vienne quelques chevaux de Lippiza ; il prescrivait en même temps d'augmenter l'effectif du haras, surtout celui des poulinières, pour lui permettre d'assurer

en grande partie le service des écuries de la Cour. On avait adopté à cette époque le cérémonial espagnol pour les promenades en voiture des souverains ; il comprenait un très grand nombre de piqueurs, de courriers et d'écuyers, qui exigeaient un nombre considérable de chevaux d'attelage et de selle. Ainsi s'explique le développement que prenait au milieu du XVII^e siècle, l'élevage de Lippiza où se trouvaient bientôt plus de cent cinquante étalons ou poulinières.

Le domaine ne pouvait suffire à leur entretien. Le fief de Prestranegg, situé à trente kilomètres environ dans la direction d'Adelsberg, qui appartenait à une communauté religieuse, était alors acheté par la Couronne ; avec ses dépendances, il avait une étendue de deux cents hectares, largement suffisants pour recevoir tous les poulains



L'ÉCURIE DES ÉTALONS

et les pouliches depuis leur sevrage jusqu'au moment de leur envoi à Vienne. Le sol en était fertile, les herbages nombreux et d'excellente qualité. Bien qu'un peu éloigné de la partie centrale, le choix de cette succursale était donc très heureux.

J'ai parlé précédemment des réformes ordonnées par l'Impératrice Marie-Thérèse. Le prince Henry d'Auersperg, son grand-écuyer, décidait que les chevaux de carrosse ne seraient plus élevés à Lippiza et faisait envoyer à Koptschan les reproducteurs de cette catégorie, qui, peu après, étaient définitivement installés à Kladrub. Mais, comme on avait besoin à Vienne d'un nombre plus considérable encore que sous ses prédé-

cesseurs, de chevaux de selle, l'effectif des poulinières de Lippiza était porté à deux cents, le haras étant chargé de produire tous les chevaux de selle nécessaires aux services des écuries impériales.

Ce fut pendant le règne de Marie-Thérèse que Conversano fut acheté pour Lippiza. Cet étalon, qui a fondé une des grandes familles de la race actuelle, était d'origine napolitaine; il avait été importé par le prince de Kaunitz. Si l'on en juge par ses descendants, il devait tenir de bien près à l'arabe qu'ils rappellent beaucoup avec des lignes plus étendues, tandis qu'ils n'ont rien, en général, du cheval espagnol. Vers la même époque (1775), un étalon danois, de robe blanche, Pluto, avait été importé de Danemark ; il fut le chef d'une autre famille, plus étoffée que la précédente, qui est encore représentée à Lippiza.



Jusqu'alors, l'élevage de l'ancien haras de l'archiduc Charles s'était tranquillement développé, sans qu'aucun incident en troublât la prospérité ; ce fut seulement deux cents ans après sa fondation que l'intervention de certains personnages de la Cour faillit en compromettre l'existence. Ils demandaient que le haras fut transféré en Galicie, dont le sol et le climat conviennent sans doute à l'élevage, mais ne possèdent pas les éléments qui avaient valu aux produits de Lippiza la réputation qu'ils avaient si rapidement acquise. Grâce à des influences plus judicieuses, ce premier danger fut écarté.

Mais les guerres avec la France, l'invasion de la Carniole par les armées de la République obligèrent bientôt après le Gouvernement autrichien à envoyer en Hongrie tout l'effectif de Lippiza qu'il tenait à conserver intact. Le traité de Campo-Formio mettait fin à cette première émigration, et on profitait de cet heureux événement pour augmenter le domaine par l'acquisition de la terre de Schiekelhof, située à cinq kilomètres environ de Prestranegg, dont les 110 hectares, bien cultivés, contenaient d'excellentes prairies.

Mais les résultats de la campagne d'Austerlitz rendaient nécessaire une seconde émigration, en Slavonie, cette fois; un nouveau traité permettait son retour à Lippiza, après un séjour de quinze mois à Drakovar. Il n'y restait toutefois que deux ans; après le traité de Schoenbrünn (1809), qui donnait à la France la Carniole et Trieste, le haras quittait le Karst pour la troisième fois et s'installait en Hongrie, à Peska, dans la vallée de la Maros, à peu de distance d'Arad, et à une quarantaine de kilomètres de Mezöhegyes, créé depuis environ vingt ans. Le château de Lippiza servait alors de résidence au maréchal Marmont, gouverneur des provinces annexées.

Six ans après, les traités de 1815 rendaient définitivement Trieste à l'Autriche et Lippiza à ses anciens pensionnaires ; mais ils y rentraient très éprouvés par leur séjour dans les plaines de la Hongrie, dont le climat est tout autre, plus humide surtout et plus froid pendant l'hiver. Beaucoup de poulinières restaient vides et leurs produits avaient perdu la vigueur de leurs aînés. On avait dû, pour rendre à la race

lippizane une partie de sa vitalité, recourir à l'emploi d'étalons importés directement d'Orient, dont l'influence donna des résultats assez satisfaisants. Toutefois, après la reprise de possession de Lippiza, on reconnut que, pour bien reconstituer l'ancienne race, il était nécessaire de s'adresser aux mêmes éléments qu'à l'origine ; on choisit, à cet effet, en Lombardie, un étalon que recommandaient son origine, sa distinction et ses allures. Maestoso, fils d'un étalon du même nom en station à Crémone, très renommé dans la région, vint collaborer à l'œuvre commune avec Favory qu'on avait emprunté à Kladrub, et Neapolitano, dont le nom indique suffisamment l'origine. La descendance de ces trois étalons, qui ont bien réussi à Lippiza est encore représentée au haras ; celle de Maestoso se fait surtout remarquer par son élégance et son action. Aussi ce fut parmi des animaux de sa famille que le directeur des haras autrichiens, le général-major comte Hardegg, choisit les principaux reproducteurs du haras de Radautz et de Piber. Cinquante ans plus tard, on devait encore s'adresser à Lippiza pour établir les bases de l'élevage de Fogaras. On comprend dès lors l'influence exercée par la race lippizane sur l'ensemble de la production de l'Empire, dont les haras élèvent la plus grande partie des étalons des dépôts de l'Etat.



Pour remédier aux inconvénients d'un in-breeding trop rapproché, le grand-écuyer envoya à diverses reprises des missions en Orient; cinq étalons furent ainsi ramenés de Syrie, et en 1857, on y achetait seize poulinières pour renouveler un peu le sang de la jumenterie de Lippiza. En 1877, enfin, un étalon de la famille Siglavy était envoyé au haras. Tous y rendaient de bons services et exerçaient une heureuse influence sur l'amélioration de la race, en donnant plus de force aux membres et plus d'étendue à l'action.

Des essais de croisement avec des étalons espagnols et pur-sang anglais avaient, par contre, donné des résultats tellement négatifs, qu'on n'avait pas insisté. Les produits obtenus n'avaient pas l'action relevée qu'on exige des chevaux appelés à entrer dans les écuries impériales.



La station de Sessana, à trois quarts d'heure environ de Trieste et à douze bonnes heures de Vienne, se trouve à six kilomètres du haras dont elle est séparée par une de ces landes vallonnées, couvertes de roches, si nombreuses dans le Karst. De chaque côté, la route est bordée par de petits murs, où l'on entasse les pierres ramassées dans les prairies en miniature pour lesquelles on a réussi à trouver une place au milieu de ce chaos; l'herbe, on le croit sans peine, doit en être excellente. Comme arrière-plan, des petites collines de deux à trois cents mètres.

Bientôt, on arrive à la grille d'un parc, ou plutôt d'un bois d'assez grande étendue, coupé de nombreuses clairières, avec de petites mares de tous les côtés. La route traverse le bois pendant un kilomètre environ, l'on aperçoit des écuries dans un fond, sur la gauche, puis les bâtiments du haras; on passe devant une petite église et on arrive enfin à la porte du château, où, comme dans tous les haras du Gouvernement, des chambres pour les étrangers sont installées à côté des appartements du directeur. Les bureaux sont à l'entrée; le pavillon des principaux employés se trouve à côté de l'église; les écuries des étalons et chevaux de service sont, avec les remises, dans la cour, au dessus du château.

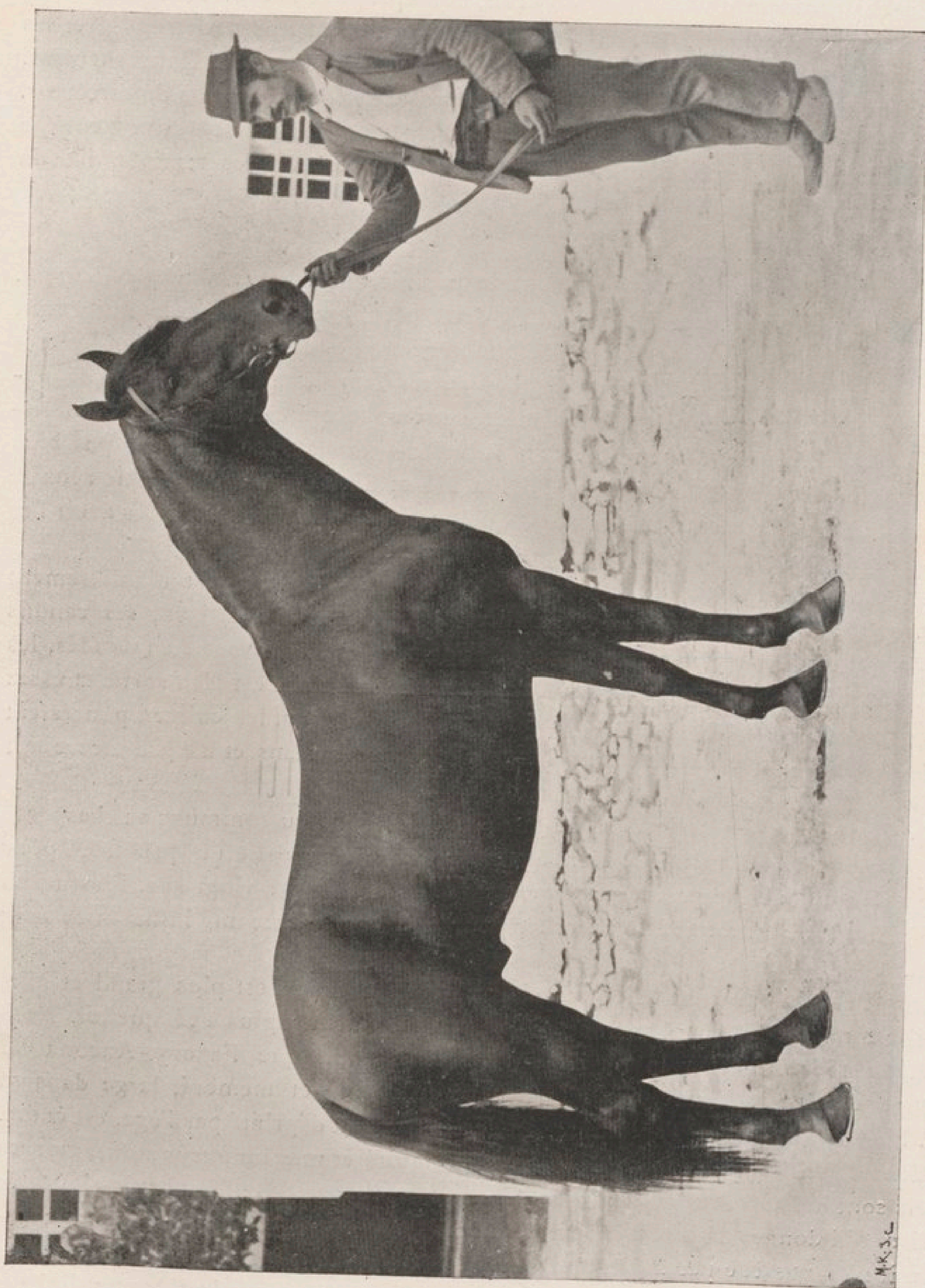
Trois étalons composent actuellement la pépinière du haras. Favory-Pergola, Favory-Ancona VI et Pluto-Fantasia. Les deux premiers sont bais, ce qui paraît assez singulier, la race lippizane étant presque toujours de robe grise. Les poulinières lui conservent, il est vrai, avec le sang des autres familles qui ne sont pas actuellement représentées au haras en ligne mâle, cette robe qui est une des caractéristiques, — pas absolument essentielle, on le voit, — de la race. Il n'y a pas bien longtemps, en outre, que Conversano-Slatina III et Siglavy-Traga IV, tous deux de robe grise, faisaient la monte au haras, où quelques-uns de leurs fils, après avoir fini leur stage à Vienne, viendront certainement les remplacer.

Favory-Ancona VI, bai zain de taille moyenne, $1^{m}61$ environ, est régulièrement établi, avec une bonne ossature, des membres très forts et bien dirigés; ses canons sont courts et un peu légers, mais l'os est très dense; les joints sont bien soudés, les articulations nettes. La tête est un peu lourde, mais l'encolure est bien sortie et assez longue; le dos est court. Les quartiers manquent de largeur, les cuisses pourraient être plus musclées et le dessous plus long. Il n'a que six ans et n'a pas encore fait la monte.

Son voisin, Pluto-Fantasia, de robe grise, m'a paru un peu commun; sa charpente est très forte, il est bien membré, bien équilibré, mais il rappelle un peu trop, pour le rôle qu'il a à jouer, le percheron léger ou le breton d'il y a vingt ans. Il est né en 1895 à Fogaras, où on est allé le chercher pour donner à la race une infusion de sang nouveau.

Favory-Pergola, de robe baie plus claire que le premier, est plus grand et plus étoffé, il est mieux fait en père. Il est, il est vrai, beaucoup plus âgé que lui. Né à Lippiza, en 1881, il est à la fin de sa carrière, tandis que Favory-Ancona VI commence à peine la sienne. Très fortement charpenté et membré, large dans sa croupe, bien dirigé dans ses aplombs; son dessus, un peu déprimé par l'âge, est court, son attache de reins forte; son épaule a de l'obliquité et une longueur suffisante; ses quartiers sont musclés, ses cuisses bien descendues; il possède enfin une physionomie expressive. S'il donne, dans son ensemble, une impression de force plutôt que de distinction, il n'en possède pas moins tout ce qui est essentiel pour bien réussir avec des juments un peu légères et un peu longues, comme le sont, en général, les poulinières de Lippiza.

Son origine est intéressante à rappeler. Son père, Favory VII, qui est né à Fogaras,



PAVORY-ANCONA VI, ÉTALON BAI ZAIN, NÉ A LIPPIZA EN 1895



FAVORY-PERGOLA, ÉTALON BAI, NÉ A LIPPIZA EN 1881

était fils de Favory I, né à Lippiza, issu d'un père de la famille Favory et d'une jument Kladrub. La mère de Favory VII possédait également du côté paternel un courant direct de la race Kladrub et était fille d'une jument arabe de la famille Siglavy. Pergola, mère de l'étalon actuel, était fille d'un étalon Conversano, qui avait aussi un courant de sang Kladrub et d'une jument de demi-sang arabe. On voit, par cet exemple, que la race lippizane actuelle possède en dehors du sang primitif et des infusions directes de sang oriental, des courants assez rapprochés de la race de Kladrub qui a, d'ailleurs, avec elle une grande communauté d'origine.

L'écurie des étalons est spacieuse, haute avec un plafond en voûtes, très bien aérée et éclairée; les boxes, très grands, ouvrent sur un large couloir où les chevaux peuvent circuler facilement. On les sort tous les jours pendant plusieurs heures et on les promène montés, au pas et au trot. Leur condition est, du reste, excellente.

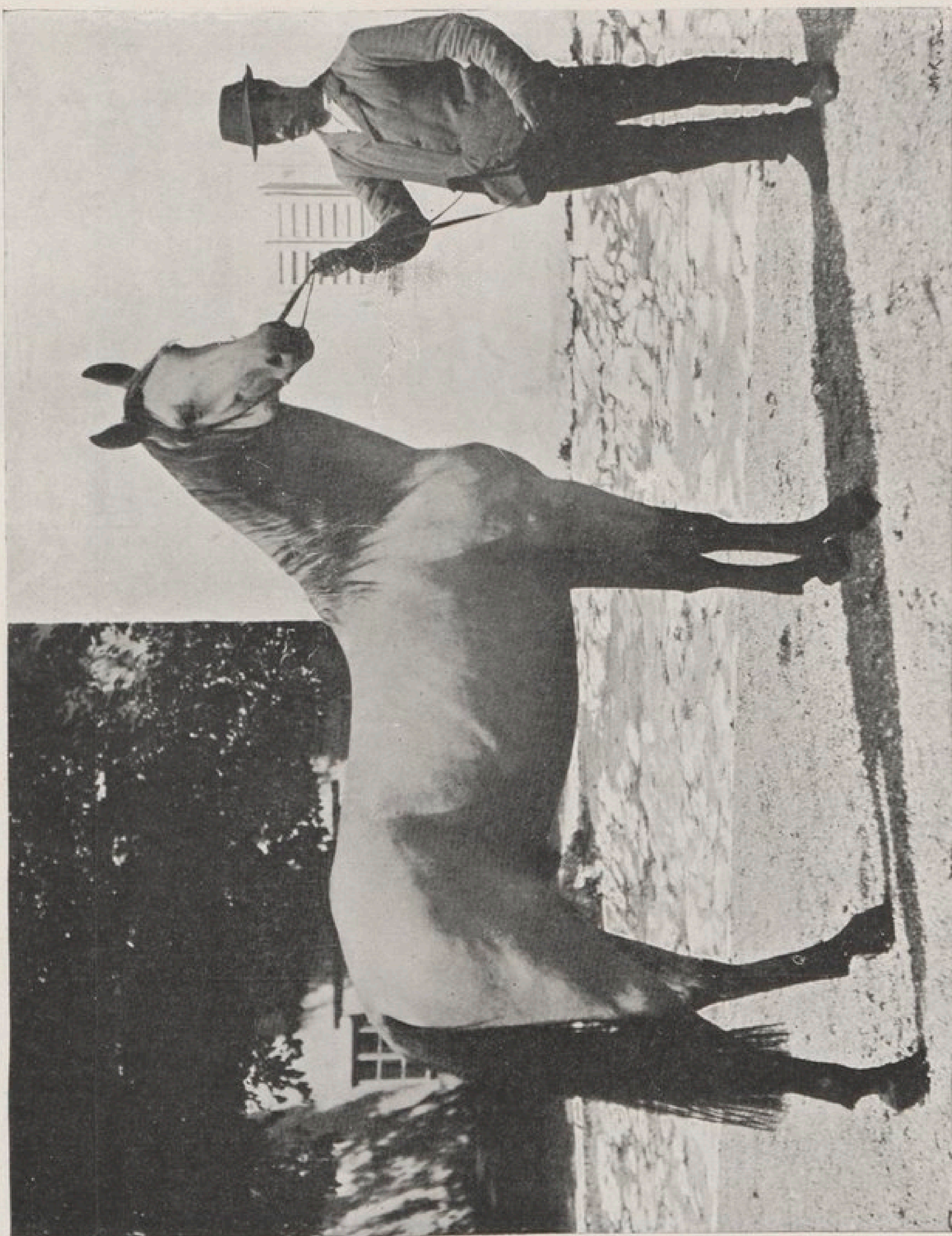
Dans la même écurie sont placés une partie des jeunes chevaux destinés au manège de la Cour ; ils restent au haras jusqu'à la fin de leur quatrième année et sont alors envoyés à Vienne, où ceux qui supportent le mieux le travail assez pénible de la « Spanische Hof-Reitschule » sont choisis comme étalons et ramenés à Lippiza. Les allures raccourcies qu'on exige d'eux, sont pour la résistance des tendons et des muscles une épreuve suffisante ; le bon équilibre de l'ensemble, la force de la charpente sont les autres points exigés.

Aussi est-il probable qu'on reverra comme étalon à Lippiza Neapolitano-Traga V, joli cheval fortement et régulièrement établi de partout, à la physionomie expressive, compact, avec un excellent dessus, de la substance et de bonnes articulations. Ses membres sont bien trempés, ses quartiers larges et fournis; avec un peu plus d'obliquité dans l'épaule, et un peu plus de longueur dessous, il serait à peu près complet.

Son camarade, Conversano-Traga IV qui, comme lui, est logé dans l'écurie des étalons, est aussi d'un joli modèle, avec des lignes plus étendues peut-être, mais avec moins de force dans l'attache des reins. La tête est jolie, mais pas très heureusement attachée, l'encolure est un peu courte, mais le garrot est bien sorti, la poitrine bien descendue, les membres très forts aussi et bien dirigés ; mais les tendons paraissent moins résistants que chez le premier, et, avec sa croupe un peu courte, l'ensemble n'est pas aussi harmonieux. Il n'en fera pas moins bonne figure à l'école espagnole.

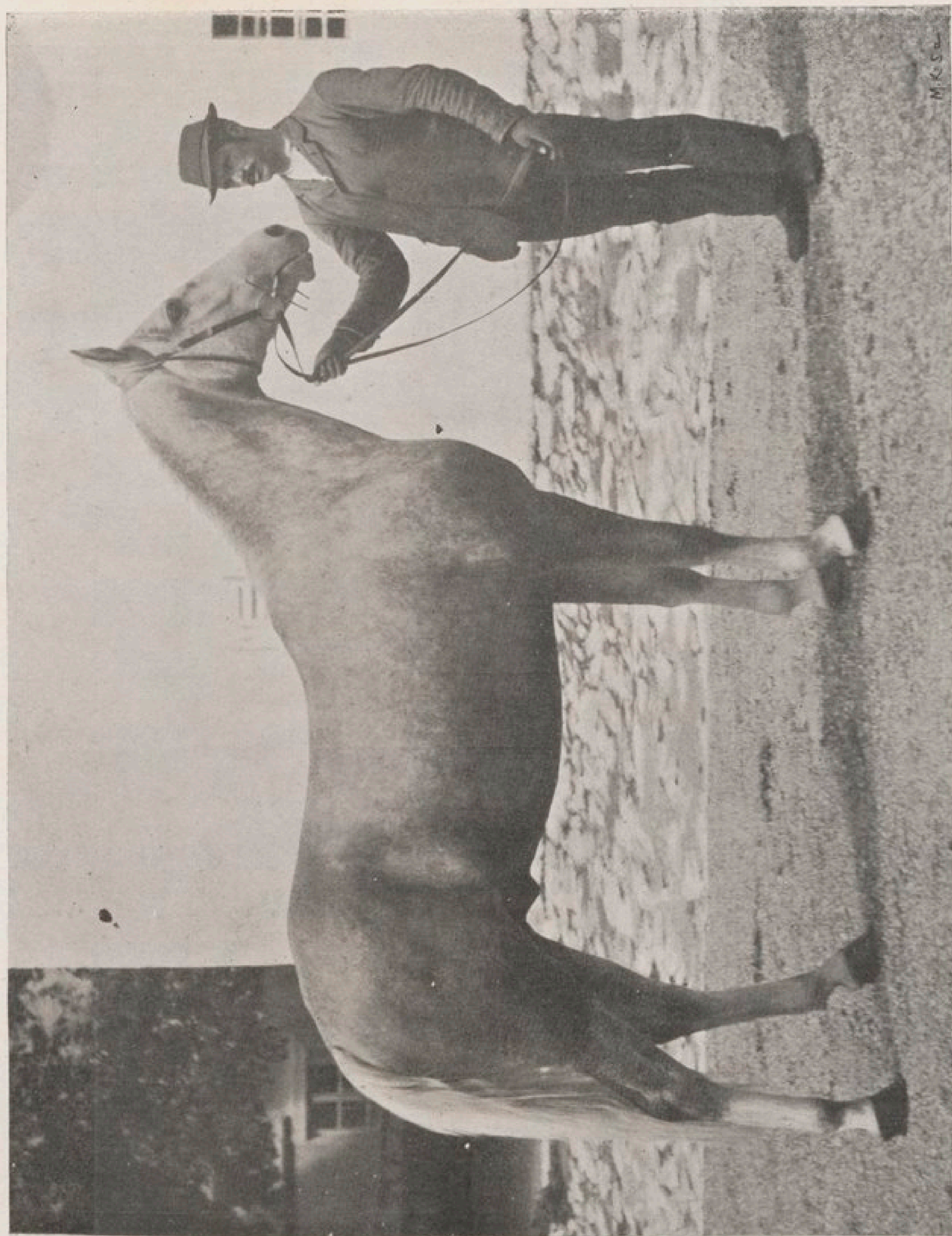


Les écuries des quatre-vingt-trois poulinières, qui composent la jumenterie de Lippiza, sont disposées sur trois côtés d'une grande cour, un peu au-dessous du château, dont un manège couvert forme le quatrième côté. Comme presque partout en Autriche, ces écuries ont un peu l'aspect d'une grande grange allongée ; des auges sont placées le long des murs. Les juments sont attachées au moment où on leur donne l'avoine ; le repas fini, on les remet en liberté dans leurs écuries respectives, dont le



NEAPOLITANO-TRAGA V

CHEVAL GRIS, NÉ EN 1897, DESTINÉ AU MANÈGE DE L'ÉCOLE ESPAGNOLE A VIENNE



CONVERSANO-TRAGA IV

CHEVAL GRIS, NÉ A LIPPIZA EN 1897, DESTINÉ AU MANÈGE DE L'ÉCOLE ESPAGNOLE A VIENNE

sol est dans toute son étendue recouvert d'une épaisse litière ; une large porte, toujours ouverte lorsque le temps n'est pas trop mauvais, leur permet de se promener quand il leur plaît dans le parcours ou le paddock ombragé et assez vaste, installé dans la partie opposée à la cour, derrière chaque écurie. La douceur avec laquelle tous les animaux sont traités, leur donne un excellent caractère, et on peut circuler au milieu d'eux sans crainte de ruades ou de défenses quelconques, sans même prendre aucune précaution.

Quand les juments sont suitées, on place au milieu de chaque écurie, parallèlement aux grands murs, de petites auges où les poulains trouvent une réconfortante ration d'avoine avec de gros morceaux de sel qu'ils lèchent de temps à autre, système excellent qui contribue à leur donner un bon tempérament.

Les poulinières de Lippiza appartiennent, à très peu d'exceptions près, à cinq grandes familles qui ont tant de points communs, par suite de croisements continuels entre elles, qu'il est assez difficile de les reconnaître. Sans le registre d'origines, qui est tenu avec un très grand soin, je crois qu'on risquerait fort de se tromper. Ces cinq familles portent le nom de leurs premiers auteurs mâles : Pluto, Favory, Conversano, Maestoso et Neapolitano ; les deux premières de ces familles sont de beaucoup les plus nombreuses.

Mantua, poulinière de la famille Pluto, — étalon né en Danemark, en 1765, — a pu, grâce à la force de sa charpente et à la vigueur de son tempérament, conserver, malgré ses dix-neuf ans, l'apparence d'une jeune jument ; son dessus est toujours bien soutenu et elle n'a rien perdu de sa substance. Son épaule a de la longueur, son corsage est bien arrondi, elle a de l'ampleur dans ses hanches, elle est près de terre, ses canons sont très courts, ses articulations excellentes, ses tendons bien détachés ; le seul reproche qu'on puisse lui faire est de manquer de longueur dans son dessous. Elle produit régulièrement de bons chevaux de selle.

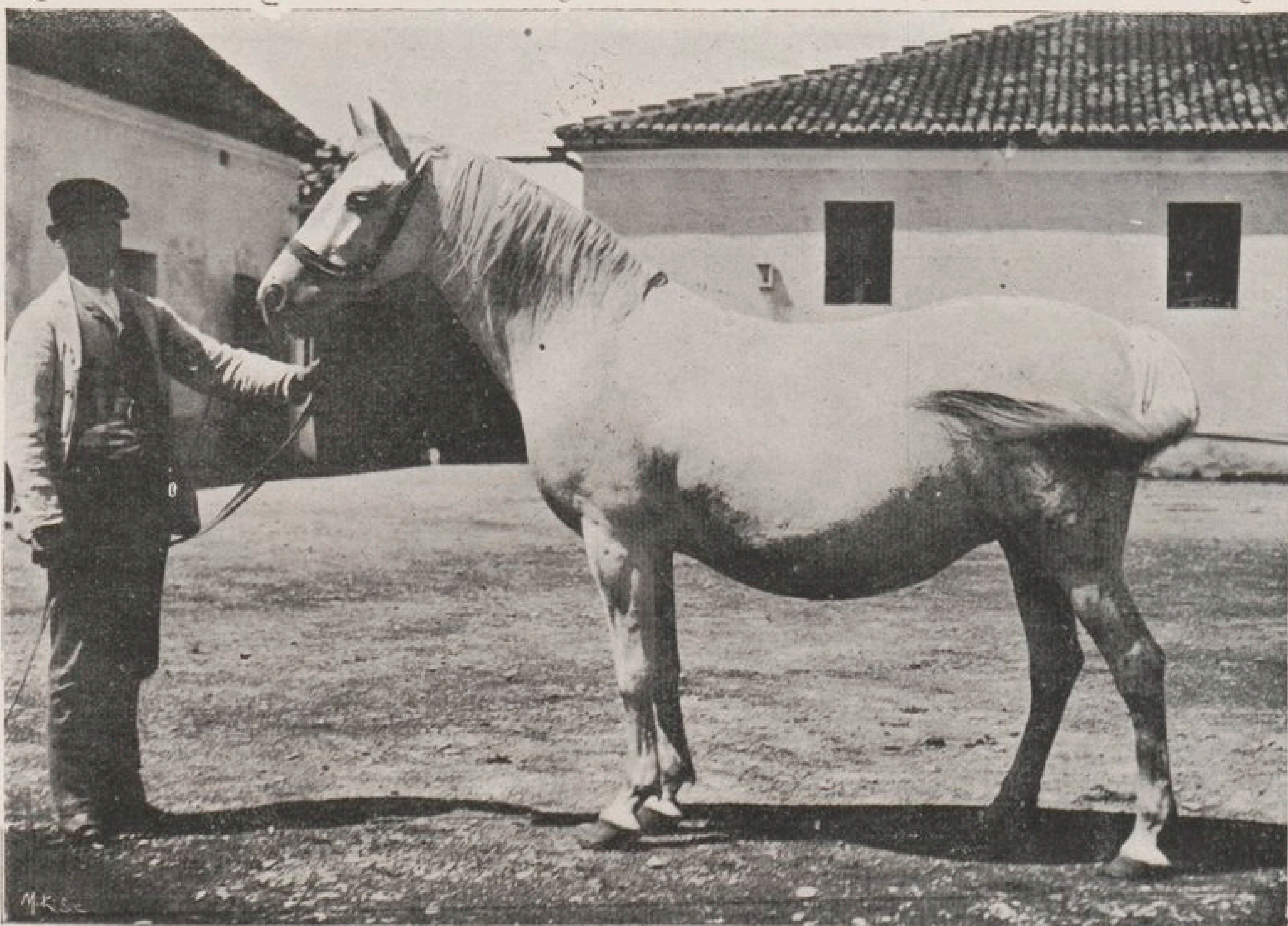
L'auteur de la seconde famille, Favory, est né à Kladrub en 1779, mais son véritable chef est son petit-fils, qui est né à Lippiza en 1800 et a fondé avec une jument de race Pluto, la branche qui existe actuellement. Austria, un de ses meilleurs représentants au haras, est une jument de grande taille relativement, — $1^{m}65$ environ, — très forte, mais moins distinguée que la précédente, régulière dans son ensemble, avec de l'os et de la substance, des avant-bras et des cuisses musclées et d'excellents membres ; elle est un peu droite dans son encolure et courte dans sa croupe, ses jarrets sont un peu droits. Elle fait partie de la jumenterie destinée à la production des carrossiers.

Monte-Rosa, de la famille napolitaine Conversano, rappelle beaucoup le type andalou ; comme la précédente, elle a de la taille, mais son encolure trop courte alourdit son avant-main ; l'épaule n'a pas assez d'obliquité ; par contre, le dessus est excellent, les quartiers sont larges, les cuisses bien descendues, les membres forts et bien dirigés, la poitrine a de la profondeur, le dessous de l'étendue ; toutefois l'ensemble manque de distinction et elle est un peu enlevée. Il est vrai qu'elle vient à peine d'entrer à la jumenterie.

Le chef de la famille, Maestoso, né à Mezöhegyes vers 1800, était d'origine lippizane. Basilica, une de ses descendantes, est très forte, mais ses tissus sont moins fins que

ceux des juments des trois premières familles; elle est bien équilibrée, avec assez d'étendue dans ses lignes, de l'ampleur et, comme toutes les autres, elle possède d'excellents membres; appelée à produire des carrossiers, elle peut bien réussir, mais ses poulains doivent avoir plus de résistance et de vigueur que de brillant.

Allora, jument de la famille Neapolitano, se rapproche beaucoup plus du type arabe. Moins grande, moins étendue, elle a plus de sang, de distinction et d'expression; son épaule est longue et bien dirigée, son dessus bien soutenu, sa croupe ronde et assez

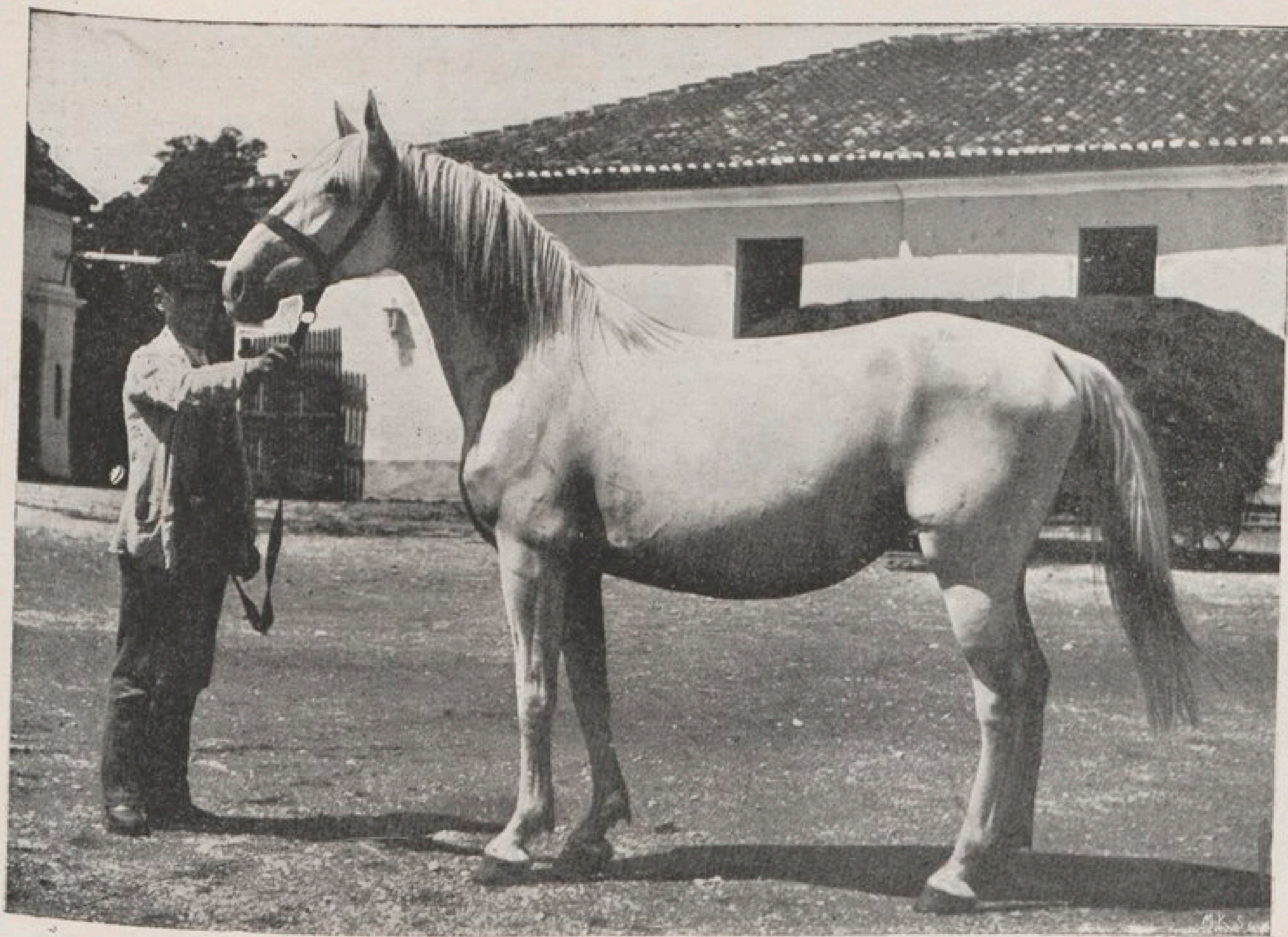


MANTUA, POULINIÈRE GRISE, NÉE A LIPPIZA EN 1896, DE LA FAMILLE PLUTO

longue, sa queue bien attachée, ses membres sont forts et nets; elle a toute l'ampleur suffisante pour bien produire de bons chevaux de selle; elle porte bien la tête, son encolure est assez longue et bien sortie.

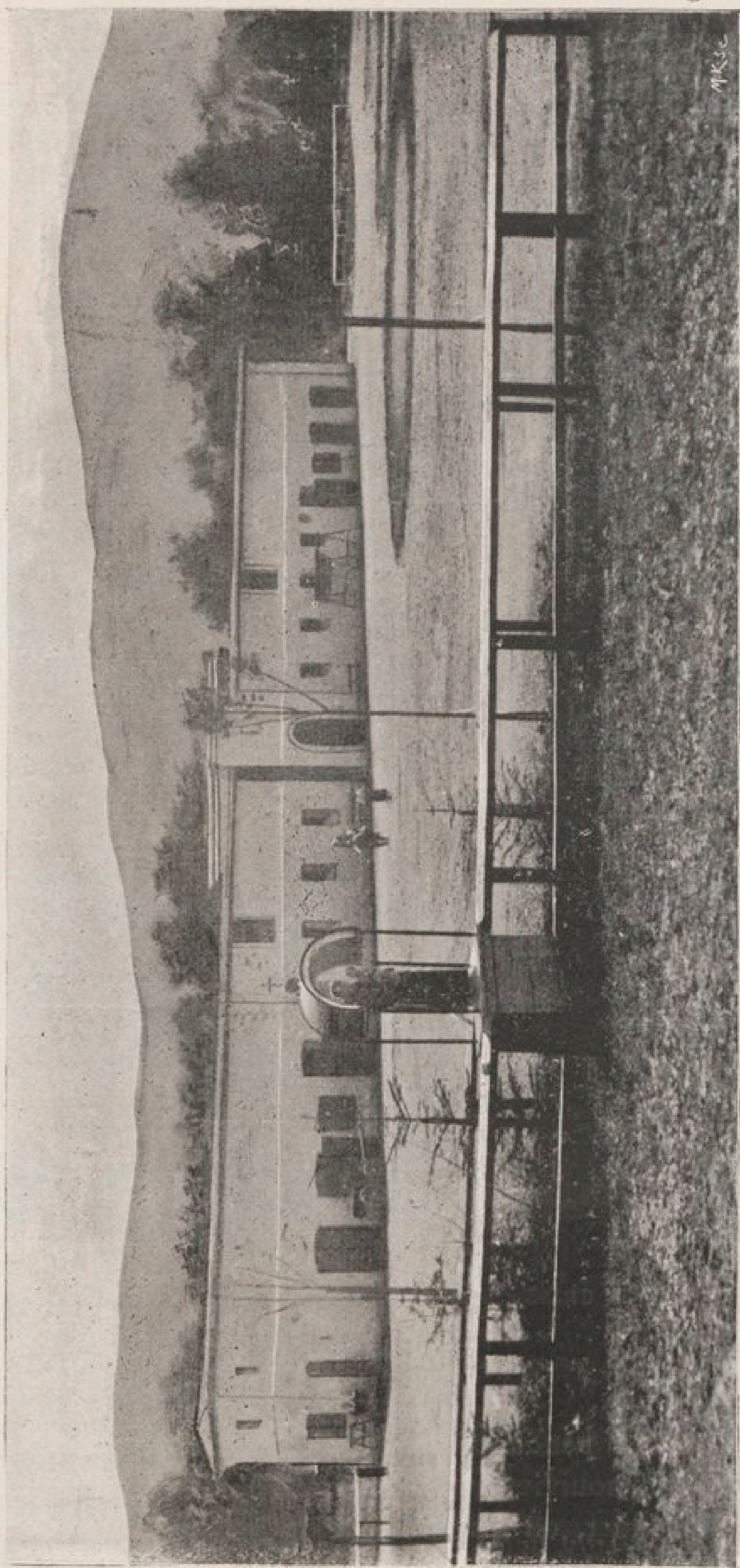
En dehors des juments de ces cinq familles, dont celles du type Mantua et Neapolitano conviennent à la production des chevaux de selle, tandis que les trois autres donnent surtout des carrossiers, il y a à Lippiza quelques juments demi-sang de la race Siglavy et Schagya, et une vieille jument pur-sang arabe, Mersucha, qui a remar-

quablement produit; de robe truitée, de bonne taille moyenne, très expressive dans sa physionomie harmonieuse, très ample dans son corsage et son arrière-main, elle possède une vigueur de tempérament vraiment extraordinaire; on ne croirait jamais à voir son dessus si bien soutenu, sa substance et la vivacité de son regard, qu'elle est née en 1880 et a eu presque régulièrement des produits chaque année, depuis qu'elle est au haras, où elle a donné d'excellents chevaux de selle. Peut-être est-elle un peu droite dans son avant-main, mais c'est le seul reproche que je puisse lui faire.



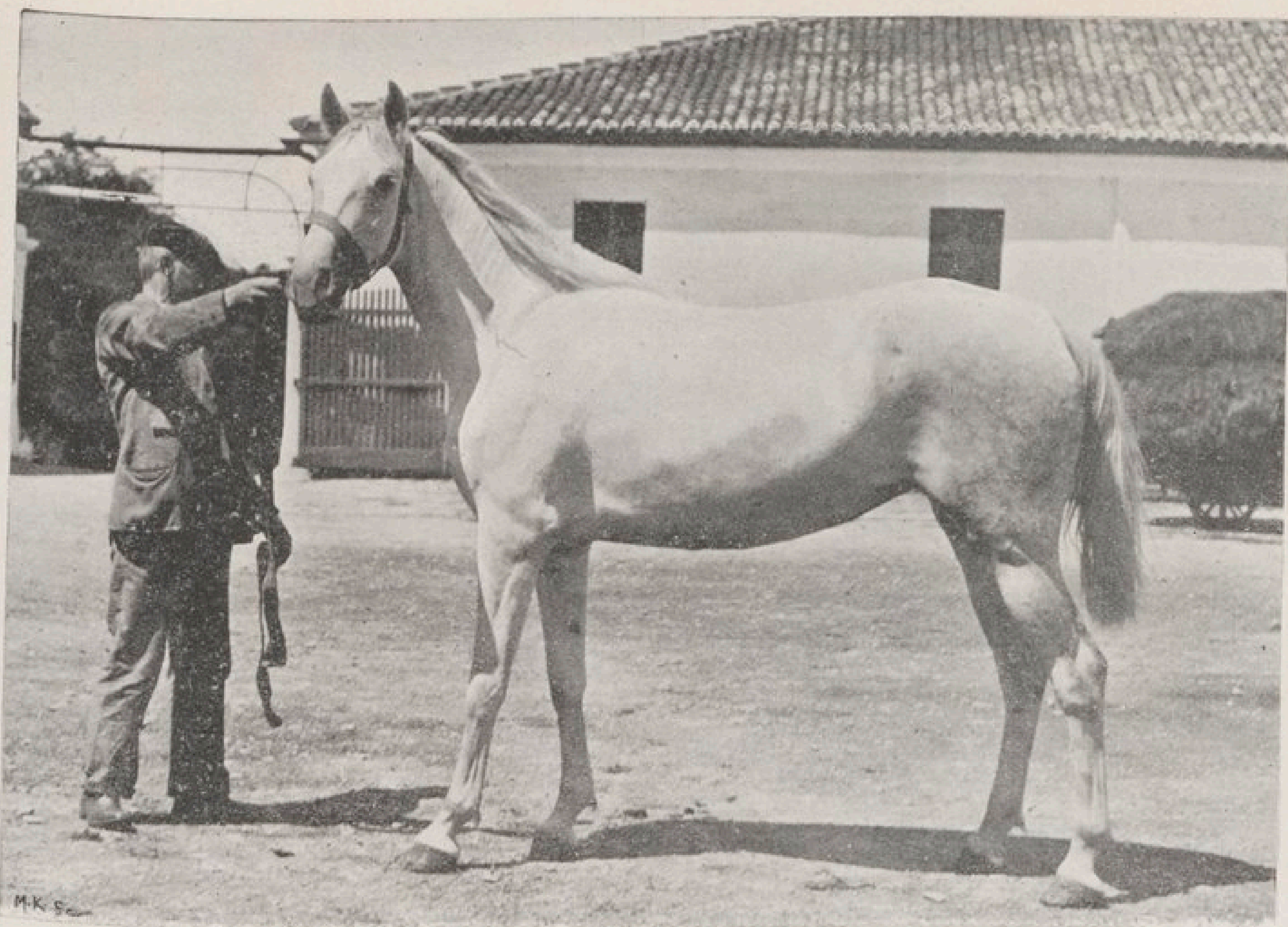
AUSTRIA, POULINIÈRE GRISE, NÉE A LIPPIZA EN 1893, DE LA FAMILLE FAVORY

Les juments reçoivent pendant toute l'année une ration d'avoine de quatre kilos en moyenne ; elles sont nourries au fourrage sec pendant la mauvaise saison ; mais, dès que le temps le permet, on les envoie dans les pâturages des Alpe Wille et du Potschka, d'une superficie de près de 1, 400 hectares, où en dehors d'écuries établies au point central, elles ont à leur disposition, dans les prairies, des hangars où elles passent la nuit et un abri quand il pleut et surtout quand souffle la bora. Avec les pâturages des montagnes alpines, l'étendue totale du domaine de Lippiza est de 2,351 hectares environ.



HARAS DE LIPPIZA. — ÉCURIE DES TROIS ANS AU DRESSAGE

La saison de monte commence au milieu de décembre et dure jusqu'à la fin d'avril. On a adopté cette période d'automne et d'hiver, parce que les pâturages sont excellents dès la fin d'octobre ou le commencement de novembre, tandis qu'à partir du mois de mai, ils sont complètement brûlés par le soleil. On tient à ce que les mères puissent à la naissance des poulains avoir à leur disposition de l'herbe fraîche, il n'y a aucun inconvénient à les laisser à la prairie à l'automne, le climat étant



MONTE-ROSA

POULINIÈRE GRISE, NÉE A LIPPIZA EN 1895, DE LA FAMILLE CONVERSANO

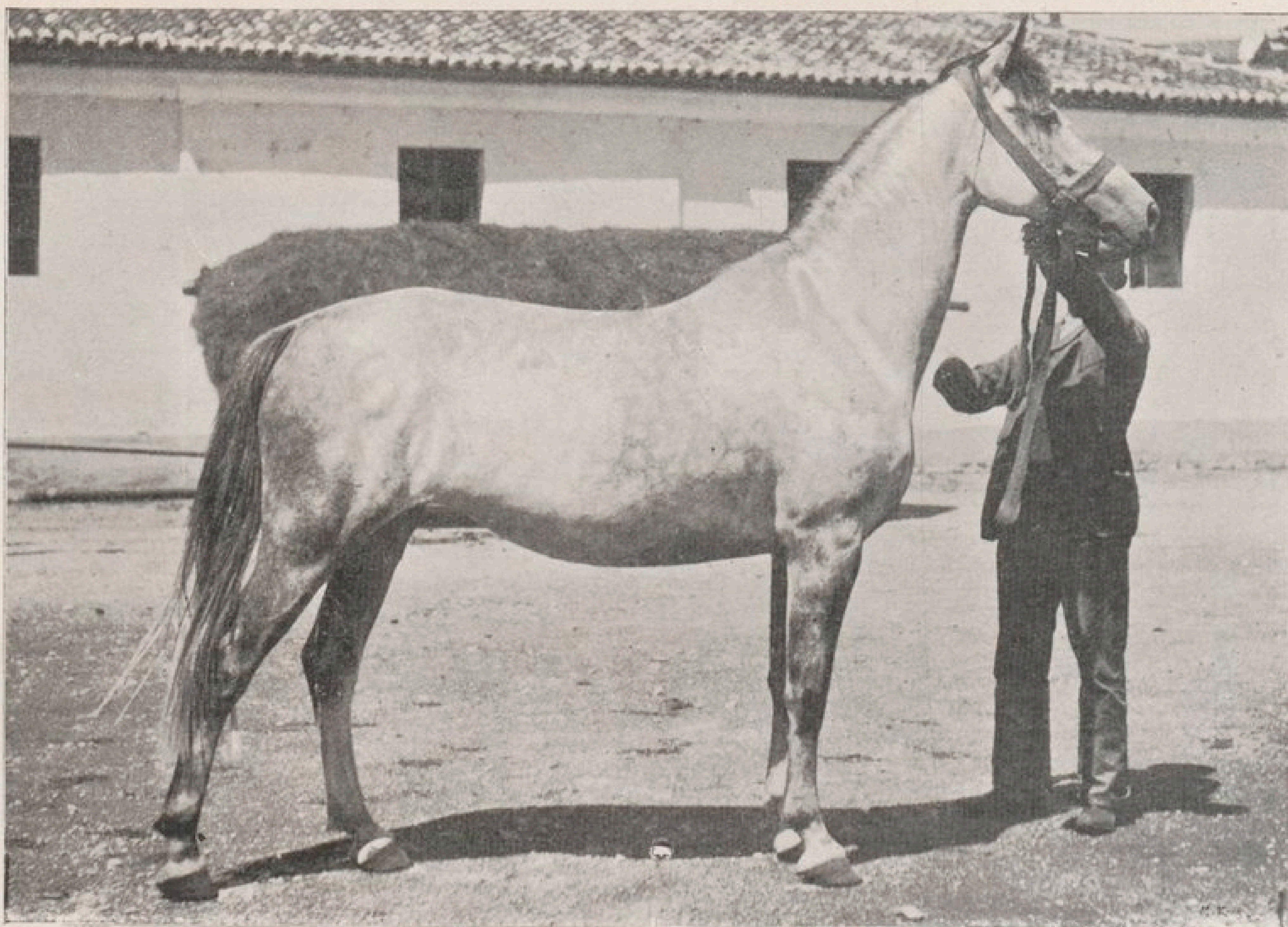
généralement très doux jusqu'à la fin de décembre, et restant tempéré pendant l'hiver, sauf les jours où la bora, le véritable fléau du pays, souffle en tempête dans toute la région.

Les poulains et les pouliches sont de un an à trois ans envoyés, les premiers à Prestranegg, les femelles à Schiekelhof. On les conserve pendant quelques semaines à la portion centrale après le sevrage avant de les envoyer aux succursales. Ils passent toute la saison chaude dans les prairies des Alpe Wille ; enfin, à trois ans,

on les ramène à Lippiza, où ils sont placés, en stalles, dans une grande écurie, située au-dessous et à une centaine de mètres des bâtiments où sont logées les poulinières.

Ces écuries sont très bien aménagées avec beaucoup de lumière et d'espace, et fort bien tenues ; ils y restent pendant leur dressage. Les poulains, destinés à être attelés, sont castrés à deux ans et demi; ceux qui doivent entrer au manège de l'école espagnole sont conservés entiers.

On donne de l'avoine aux poulains quelques semaines après leur naissance;



BASILICA

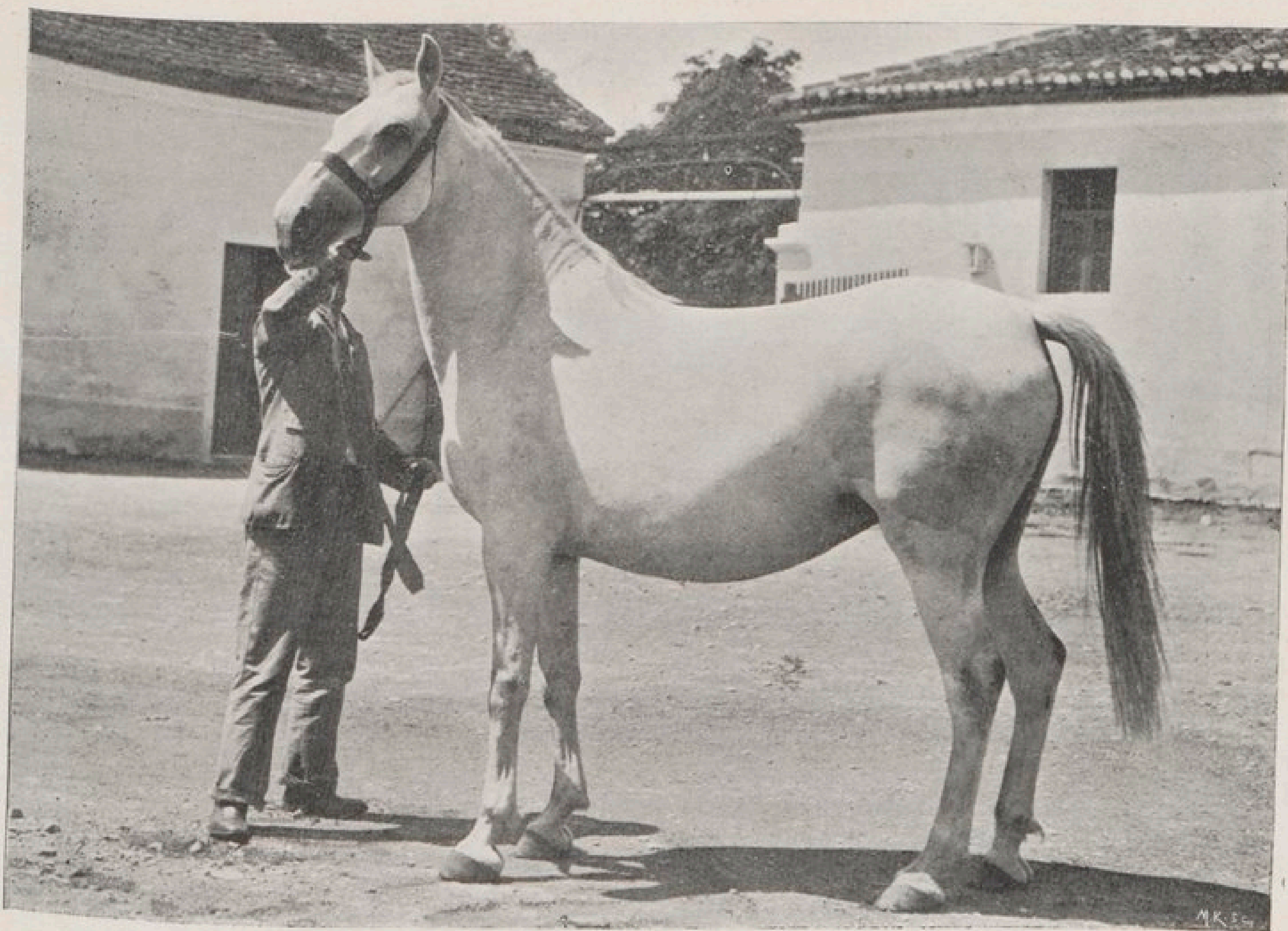
POULINIÈRE GRISE, NÉE A LIPPIZA EN 1895, DE LA FAMILLE MAESTOSO

au sevrage, à sept mois, leur ration est en moyenne de deux kilos et demi ; elle est graduellement portée à sept livres, puis diminuée quand les animaux sont au pâturage, la tonicité de l'herbe suffisant largement à leur donner l'os et le tempérament excellent, qui les distinguent entre toutes les races autrichiennes.

Il y a en moyenne, chaque année, une production utile de trente poulains ou pouliches, qui sont, les carrossiers à cinq ans, les chevaux de selle à quatre ans, envoyés à Vienne, où la moitié environ sont réformés et vendus aux enchères. Leur

excellent tempérament étant connu, ils sont très recherchés, soit par les particuliers, soit par les officiers, et atteignent des prix relativement élevés: 2.500 francs pour les juments et 5.000 francs parfois pour les chevaux.

La race lippizane, qui est bien fixée, malgré les infusions de sang étranger, de sang arabe surtout, auquel on doit de temps à autre avoir recours, possède, dans ses



ALLORA

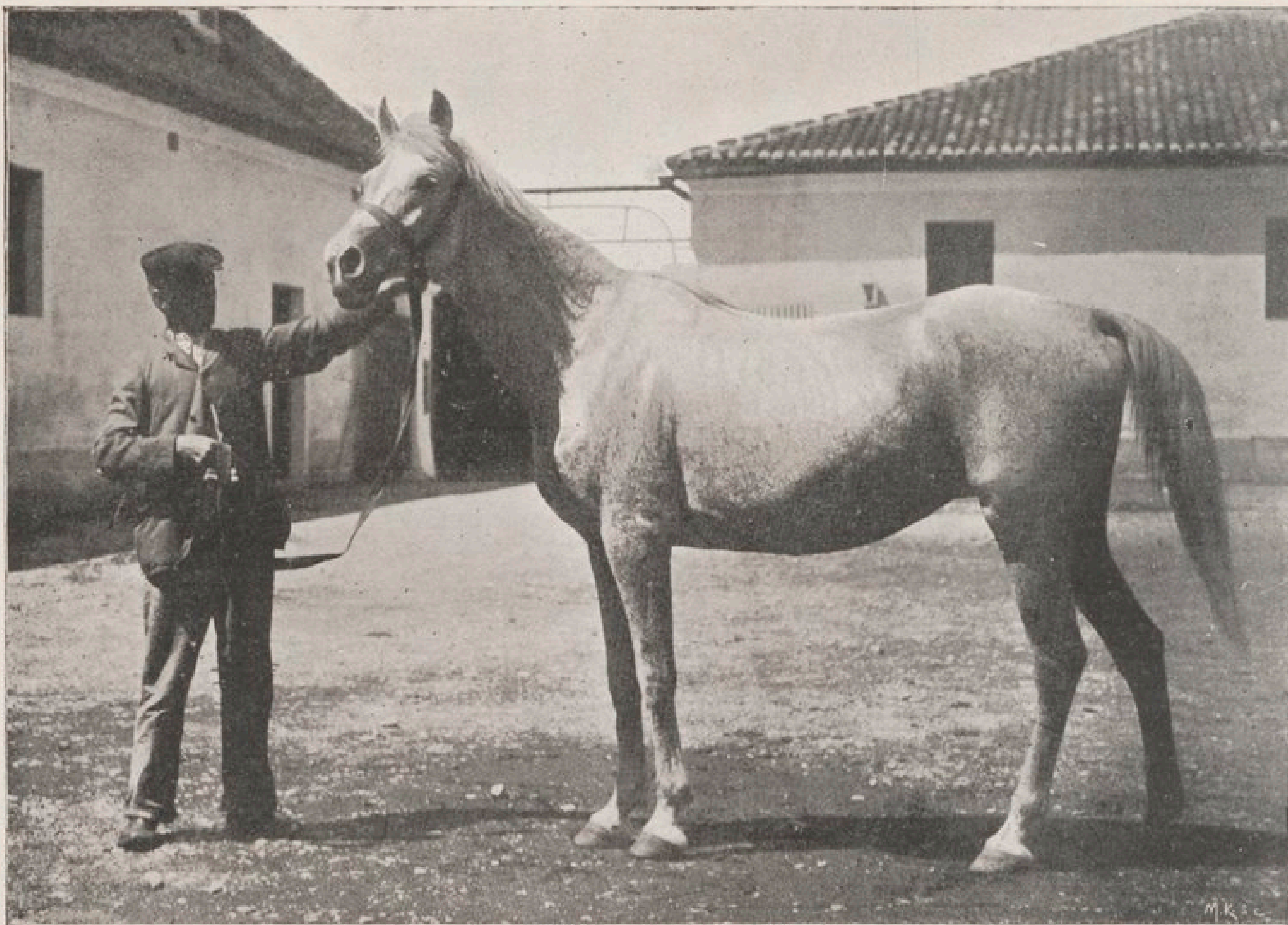
POULINIÈRE GRISE, NÉE A LIPPIZA EN 1892, DE LA FAMILLE NEAPOLITANO

diverses branches, des caractères bien accusés qu'on peut résumer en quelques mots.

La taille moyenne est de 1m58 à 1m60, la tête est un peu lourde, l'encolure bien sortie, l'épaule un peu chargée et droite, mais longue presque toujours; le dessus, long parfois, toujours très soutenu, le rein fortement attaché, la hanche assez large, la croupe ronde, les cuisses musclées, les membres forts et bien dirigés, les jarrets toutefois généralement un peu serrés, les canons courts. Enfin, un tempérament

très résistant et un excellent caractère. L'action a du brillant, mais elle est peu étendue.

On comprend que les produits de Lippiza sont en raison de leur vitalité, de leur résistance et de leur bon équilibre, très appréciés dans les dépôts d'étalons dont les directeurs, chaque fois que l'occasion leur en est offerte, achètent ceux d'entre eux qui ne sont pas conservés pour les écuries de la Cour ou pour Lippiza. Ils rendent,



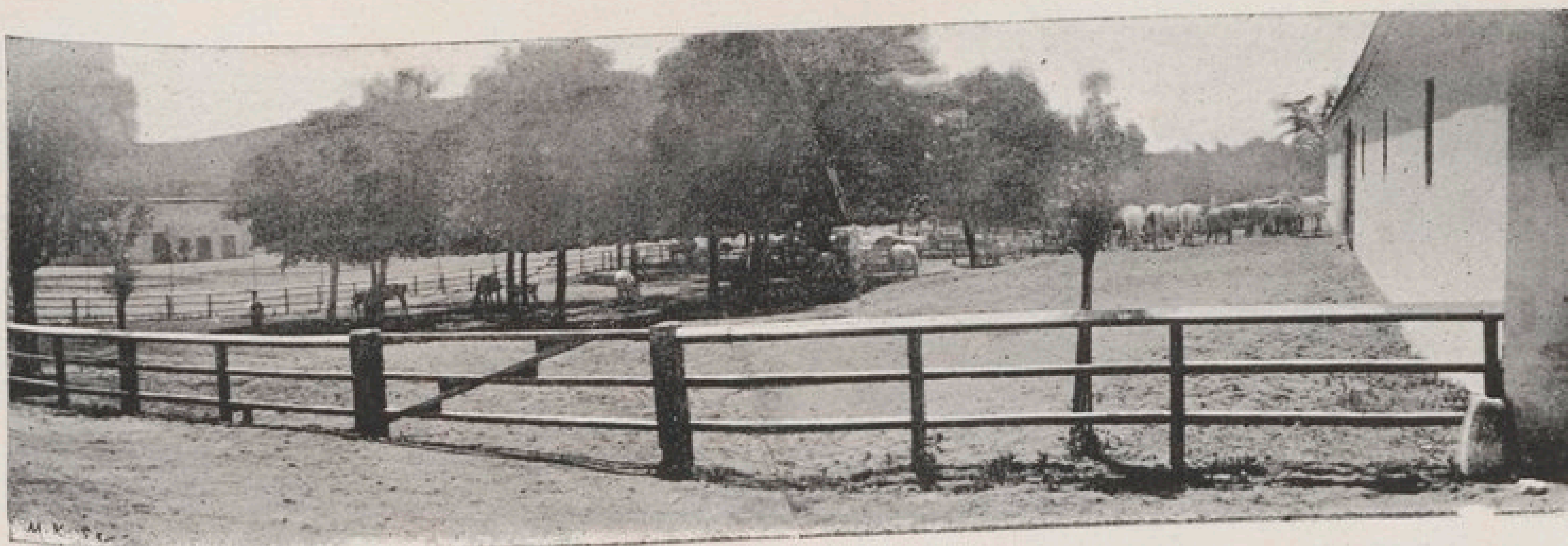
MERSUCHA

POULINIÈRE GRISE, PUR-SANG ARABE, NÉE EN 1880, PAR JUSSUF, IMPORTÉE D'ORIENT

au point de vue de la trempe et de l'harmonie de la structure, des services qui justifient la vieille réputation de leur race.

M. Josef Hrüsa, directeur du haras, qui avait pris la peine, avec son sous-directeur — hofgestütsadjunct — le lieutenant Emile Finger, de nous accompagner dans notre visite, nous a, après un excellent lunch, fait conduire à Trieste par une des voitures de service. La route, après avoir traversé la lande dans la partie opposée à celle par

laquelle nous étions arrivés, suit les pentes de la vallée pittoresque au fond de laquelle, au milieu de la verdure, s'étend la ville, à treize kilomètres environ de Lippiza. Les chevaux, « des lippizanais », naturellement, marchaient à une allure régulière et un peu courte, avec le calme et la dignité qui conviennent à des animaux dont les harnais sont timbrés aux armes impériales.



HARAS DE LIPPIZA. — PADDOCKS DES POULINIÈRES

# LES ÉCURIES IMPÉRIALES

## A VIENNE



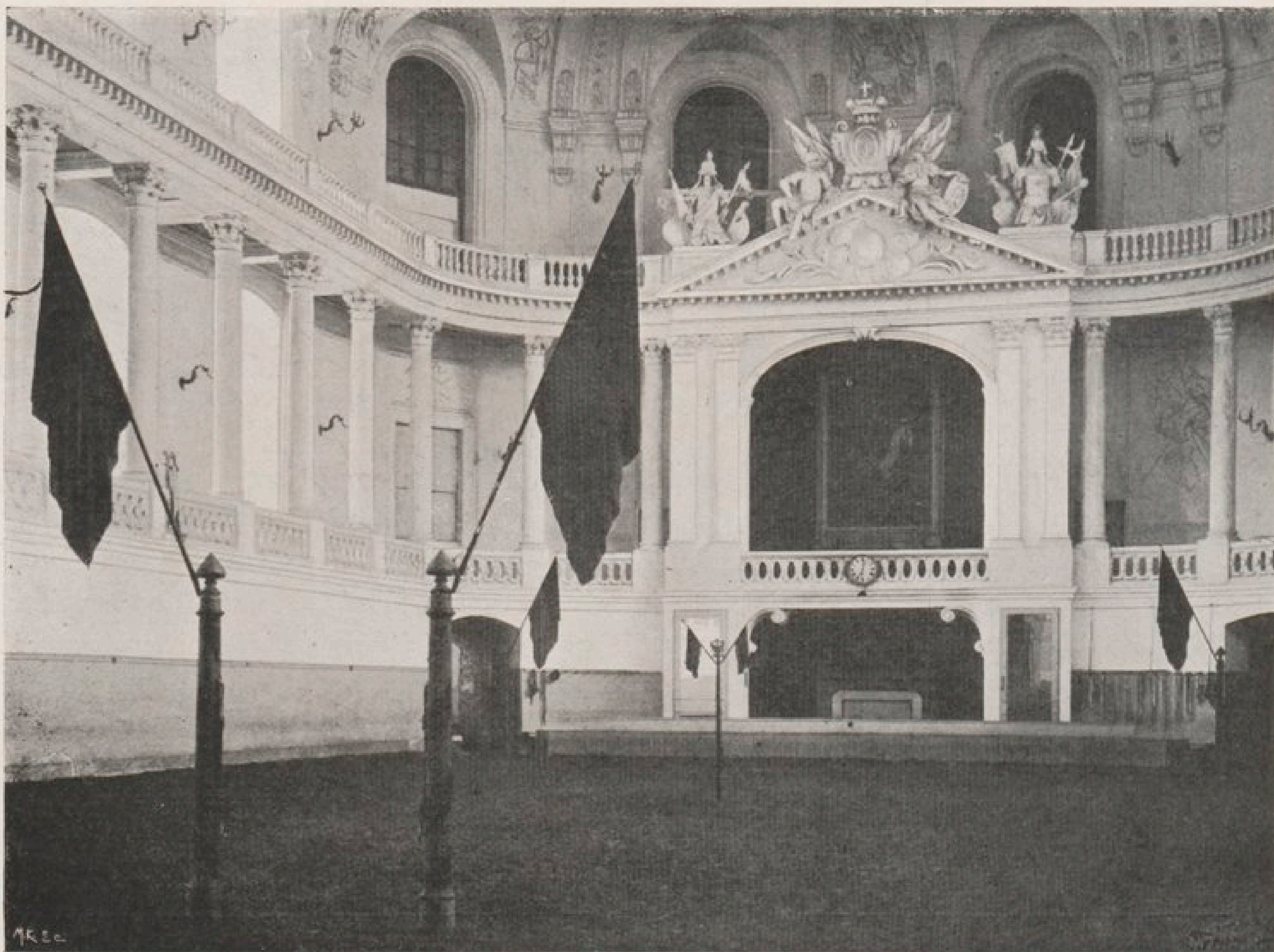
# LES ÉCURIES IMPÉRIALES

## A VIENNE

L'exposé de l'installation des écuries impériales est le complément tout indiqué de l'étude qui vient d'être faite des deux haras où sont élevés les chevaux qui en assurent les services. L'effectif très nombreux — il comprend près de quatre cents êtres — en est, en effet, presque exclusivement recruté à Kladrub et à Lippiza, une partie des chevaux de selle étant, seule, de provenance étrangère. On vient de voir comment sont élevés les poulains; en les suivant à Vienne, on se rendra compte de ce qu'ils deviennent quand, leur croissance achevée, ils sont mis en service.

Les écuries impériales sont situées à Vienne en face du Burg, à l'extrémité du square Marie-Thérèse dont elles limitent un des grands côtés ; elles forment un long quadrilatère qui entoure une vaste cour intérieure, où l'on complète le dressage des jeunes chevaux. De chaque côté de l'entrée principale, se trouvent deux grandes écuries, toutes deux précédées d'une rotonde où sont aménagées des stalles ; à droite, se trouvent les chevaux de Lippiza, à gauche les grands carrossiers de Kladrub. Le côté opposé à la façade contient à droite l'écurie des chevaux de selle, avec un petit manège où l'Impératrice Elizabeth montait tous les jours deux ou trois chevaux, quand elle se trouvait à Vienne. Toute la seconde partie est occupée par un manège de 80 mètres de long sur 20 de large, offrant un parcours de près de 200 mètres, où seuls montent l'Empereur et les Archiducs : très haut de plafond, éclairé des deux côtés dans toute sa longueur par de larges fenêtres, le manège est à ses deux extrémités terminé par une tribune. Celle de l'entrée, très grande, précédée d'un petit salon, sert à l'Empereur et à ses invités; la seconde, beaucoup plus petite, est occupée par un orchestre, lors de certaines visites impériales. Le manège de l'école espagnole est installé dans une des ailes du château.

Les petits côtés de la cour centrale sont occupés par les selleries, la forge et par les services accessoires : chevaux de gros trait pour les camions, tonneaux d'arrosage, rouleaux, etc., et les remises des charrettes et autres voitures du service et des écuries. Les voitures de la Cour — gala et autres — occupent deux grandes salles au premier étage d'où elles sont descendues par un ascenseur; au premier étage également se trouvent trois salles où sont conservés les harnais de gala et d'autres qui ont appartenu à des princes de la Famille impériale et peuvent offrir un intérêt historique.



LE MANÈGE IMPÉRIAL : TRIBUNE DE L'EMPEREUR

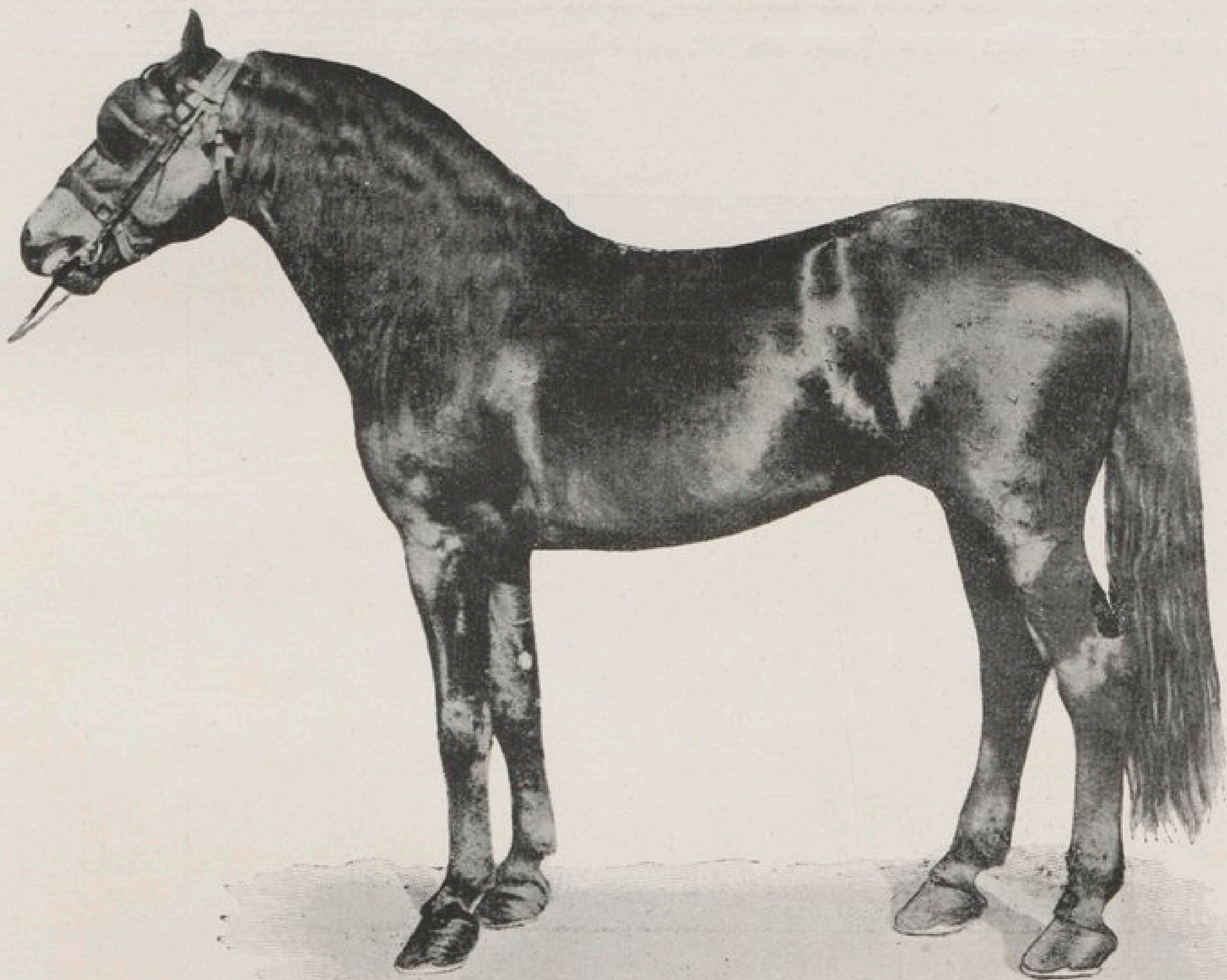
Enfin, le reste des bâtiments est occupé par les bureaux, les logements ou les chambres du personnel et par les greniers à fourrages.



L'effectif total comprend trois cent quatre-vingts chevaux.

Il y a, dans l'écurie des Kladrub, vingt chevaux de robe blanche ou grise, tous

de très grande taille — de $1^{m}70$ à $1^{m}78$ — qui sont affectés exclusivement au service des équipages de gala ; les Kladrub de robe noire sont au nombre de vingt-deux et ne servent également que pour les parades ; service des moins pénibles, en somme, aujourd'hui surtout où les grandes cérémonies de la Cour sont assez rares. En temps ordinaire, ils sont attelés tous les jours et promenés pendant une ou deux heures, exercice qui permet de les maintenir en bonne santé ; avec un pareil



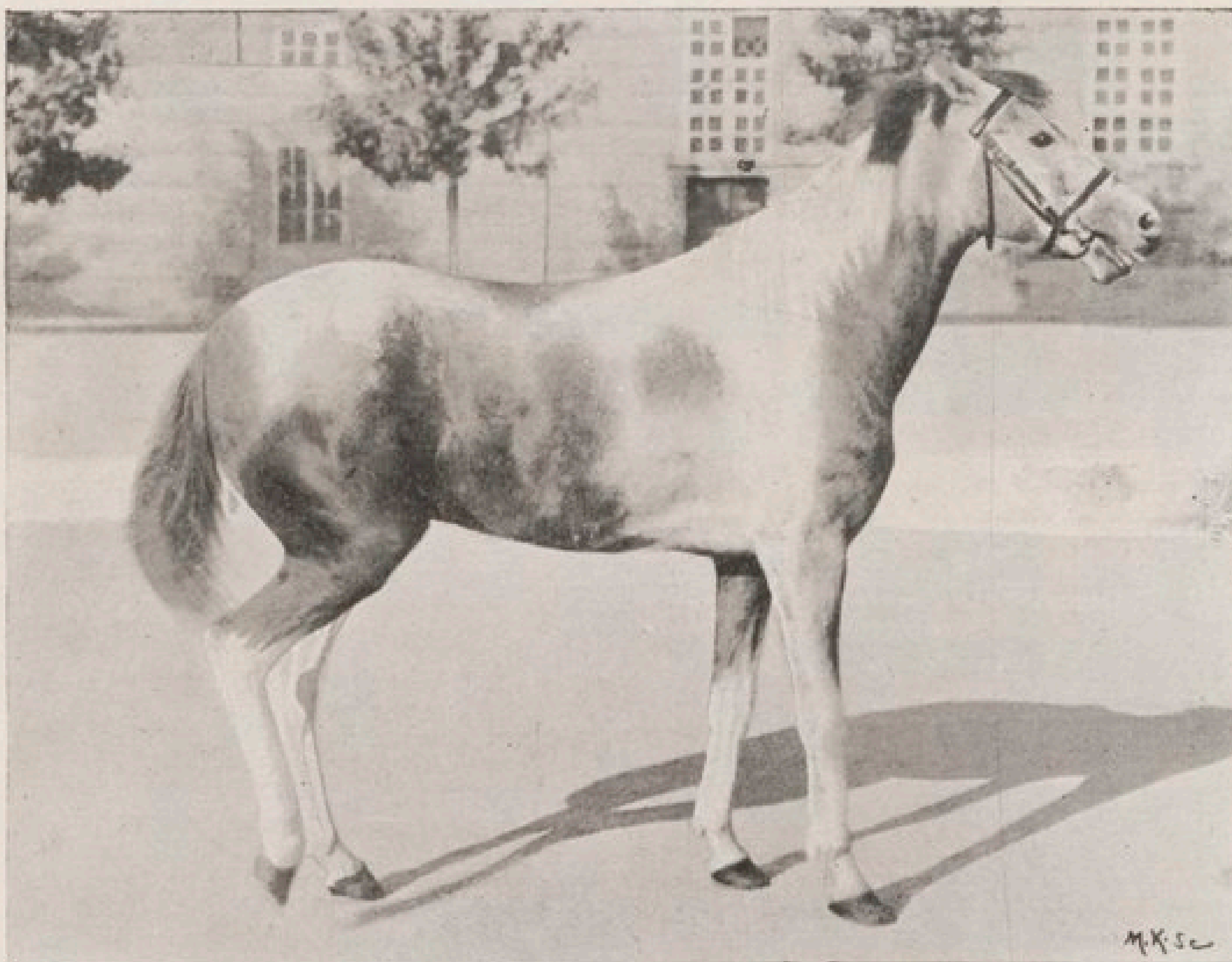
GRAND CARROSSIER NOIR KLADRUB
SERVANT EXCLUSIVEMENT POUR LES FUNÉRAILLES IMPÉRIALES

régime, on comprend qu'ils durent longtemps et que plusieurs d'entre eux aient conservé à quinze ou même à vingt ans l'apparence de jeunes chevaux.

Dans la même écurie, d'autres chevaux de taille moins élevée sont destinés aux voitures du service journalier. Dans la rotonde qui précède l'écurie des Kladrub, on voit huit grands chevaux, noir jais, à la crinière et à la queue très longue ; ils n'ont d'autre emploi que celui d'être attelés lors du décès d'un des souverains — de l'Empereur ou de l'Impératrice, seulement — au char funèbre. Le reste du temps, ils

sont simplement promenés ; aussi tout lourds qu'ils paraissent, sont-ils disposés, quand on les sort de l'écurie, à témoigner, par des bonds de gaieté, de la satisfaction qu'ils éprouvent à prendre un exercice hygiénique. Ils sont frais, dispos et bien en chair.

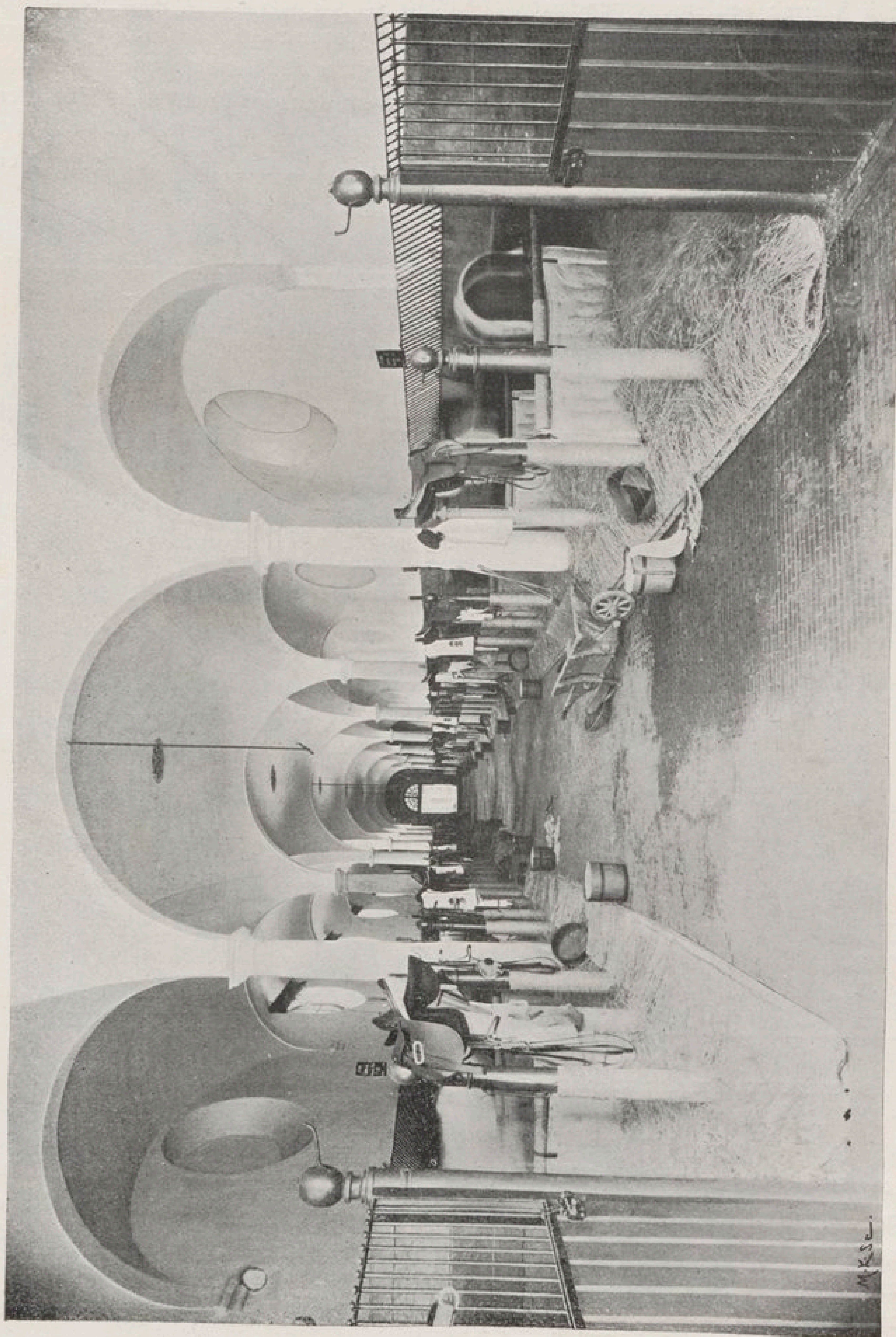
Il y a dans la seconde écurie 180 chevaux de Lippiza, de robe blanche presque tous, de tailles diverses ; les plus grands sont placés dans les stalles de la rotonde d'entrée, les autres sont répartis entre les deux rangées de stalles. Ce sont ceux dont se sert presque toujours l'Empereur pour ses promenades ou ses déplacements de chasse ; en




PONEY BOSNIAQUE DES ÉCURIES IMPÉRIALES

les voyant, à côté des Kladrub, on comprend sans peine cette préférence. Ils sont mieux trempés, mieux soudés, plus élégants de forme, et, bien qu'ils laissent à désirer comme vitesse, ils ont certainement plus d'allure.

Une partie des chevaux de selle, les pur-sang anglais surtout, sont placés dans des boxes ; les autres sont dans des stalles, très larges, comme celles des carrossiers. La plupart sont originaires d'Irlande, mais il y a aussi quelques très jolis chevaux hongrois. A côté d'eux, plusieurs petits poneys de Bosnie, que montent les jeunes Archiducs, font fort bonne figure. Ils sont très vigoureux, forts, larges, bien membrés et ressemblent beaucoup à de petits cobs irlandais ; ils ont la physionomie expressive et intelligente et possèdent beaucoup de sang.

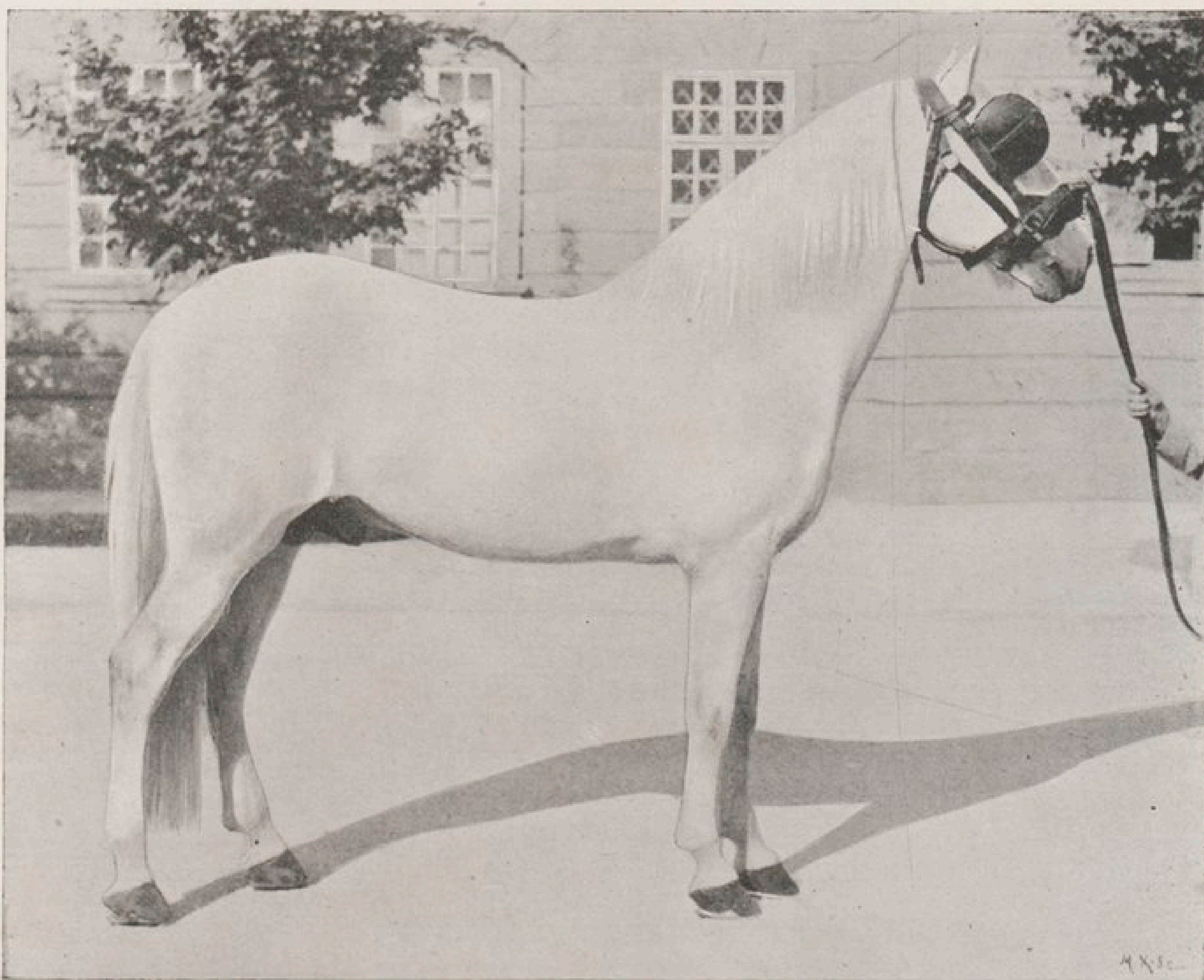


INTÉRIEUR D'UNE DES ÉCURIES IMPÉRIALES A VIENNE

(Photo Angerer)

L'effectif des écuries impériales comprend 150 chevaux de selle, mais il est au complet à Vienne seulement pendant l'hiver; il en est de même pour celui des Lippiza. Pendant les fréquents déplacements de l'Empereur à Schœnbrnün ou dans les autres résidences impériales, on emprunte aux écuries de Vienne tous les chevaux nécessaires au service du château. Aussi voit-on souvent dans les écuries du Hof bien des stalles inoccupées.

Toutes les écuries ont un plafond très élevé et voûté, soutenu de distance en



GRAND CARROSSIER BLANC KLADRUB POUR LES ATTELAGES DE GALA (Photo S. U. I.)

distance par des arcades et des piliers ronds assez légers pour donner à l'ensemble une certaine élégance. Une allée centrale, très large, sépare les deux rangées de stalles ou de boxes; des fenêtres placées très haut de chaque côté permettent, par les grandes chaleurs, d'assurer une aération parfaite sans aucun danger pour les chevaux. Ils portent, suivant les saisons, des couvertures de laine ou de toile blanche, bordées d'un galon jaune et noir, avec le chiffre impérial.

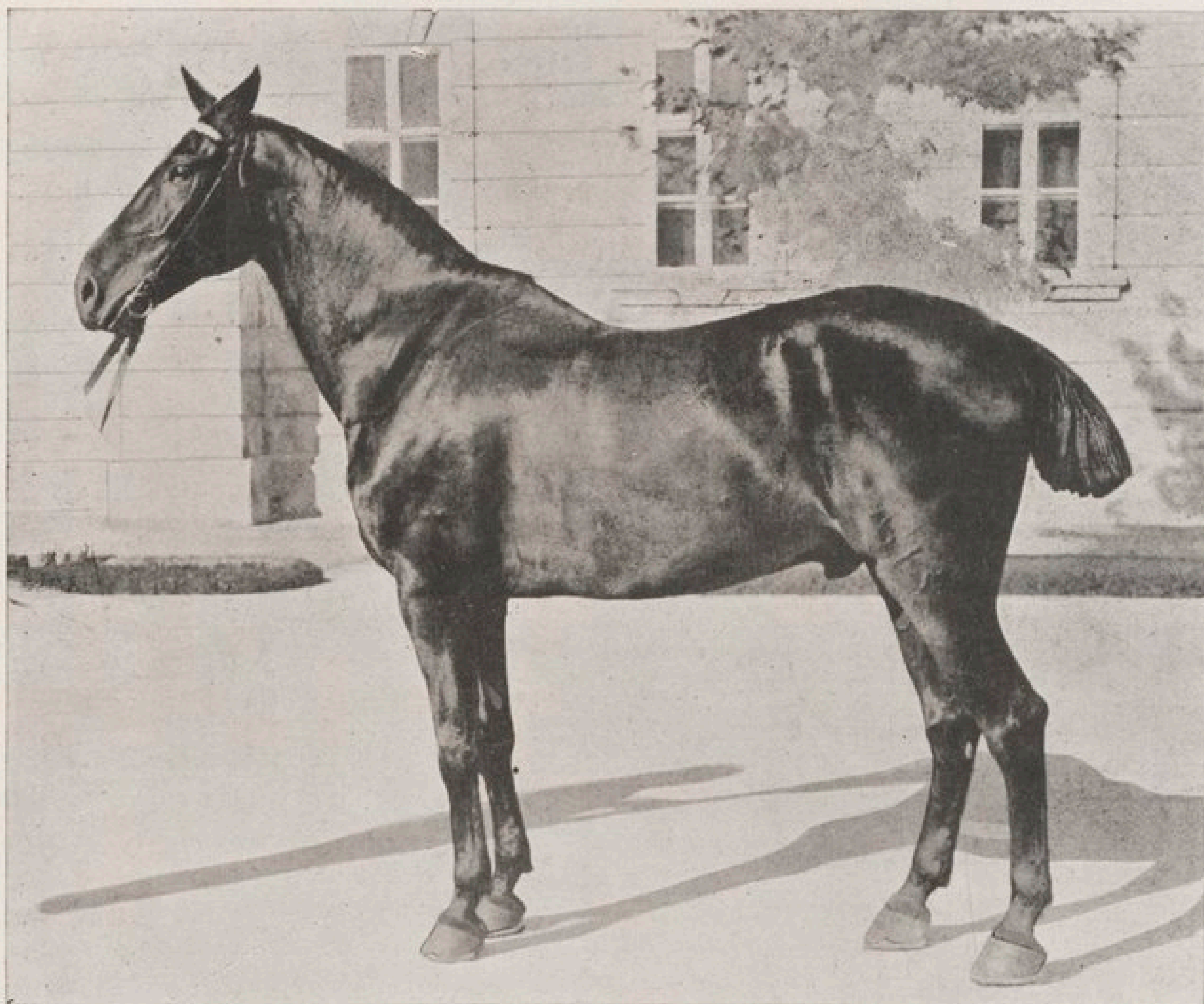
Les séparations des stalles sont peu élevées; à l'entrée de chacune d'elles, sur un






L'ATTELAGE DE GALA DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR
(GRANDS CARROSSIERS KLADRUB)

poteau garni d'une tresse de paille dans sa partie inférieure, est fixée une tige de fer portant une plaque où est inscrit le nom du cheval qui l'occupe, son âge, et la date de son entrée aux écuries. Presque partout, on a conservé les rateliers ordinaires; dans une partie seulement de l'écurie des Kladrub, on les a supprimés et remplacés par des auges anglaises, au-dessus desquelles le mur est recouvert de briques en émail blanc. On est très satisfait de l'expérience et il est probable que partout les rateliers seront bientôt supprimés ; les yeux des chevaux sont ainsi moins exposés à la poussière et leurs reins n'ont pas à supporter la fatigue résultant du poids supplémentaire



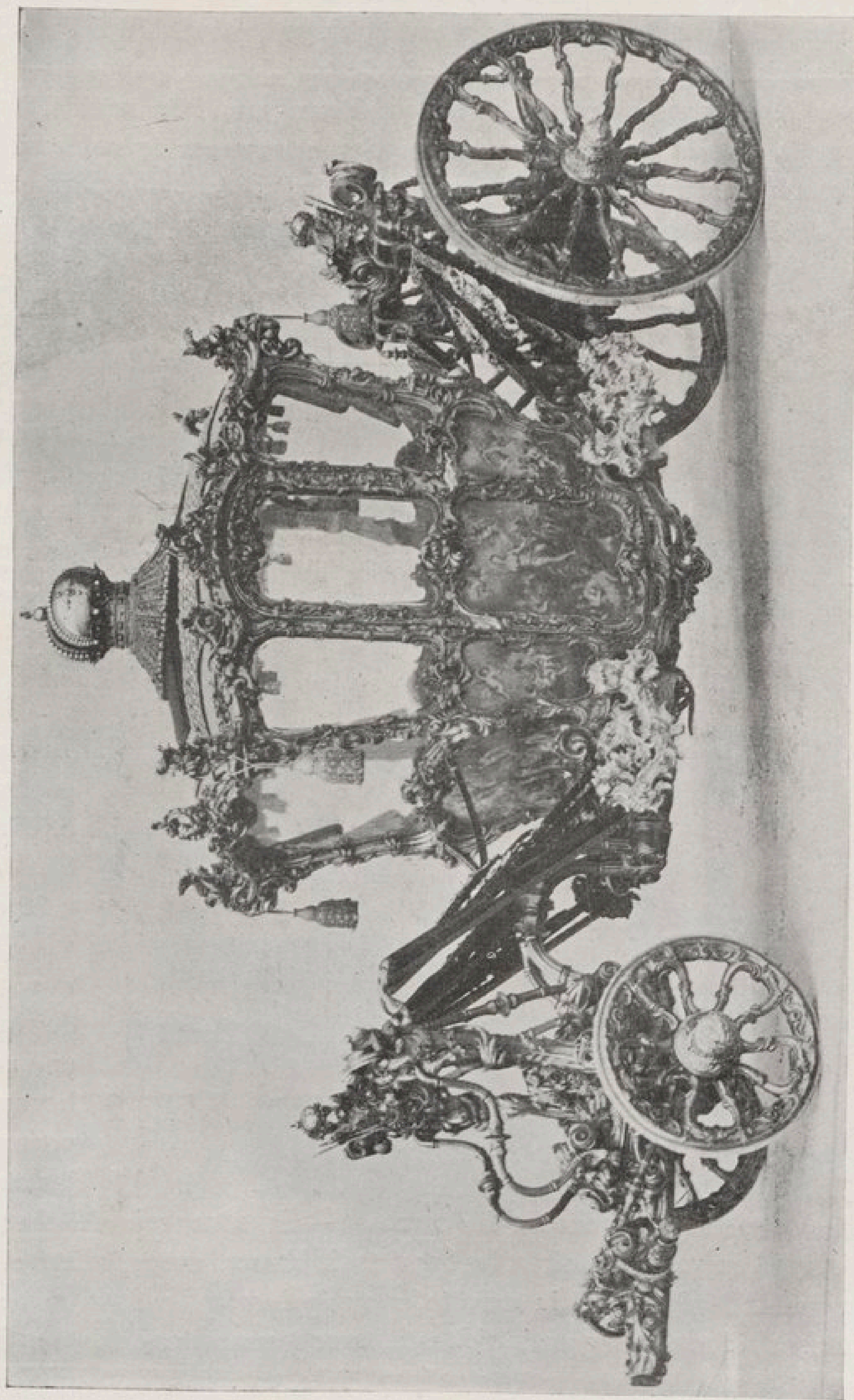
CARROSSIER BAI KLADRUB, BES ÉCURIES IMPÉRIALES DE VIENNE

qu'ils ont à supporter, quand l'animal doit tenir sa tête élevée, considération qui a sa valeur, surtout pour les Kladrub. Les chevaux sont, en général, attachés haut avec double longe.



Les harnais qui sont employés lors du couronnement du souverain et dans les circonstances exceptionnelles, sont en velours rouge avec passementeries et bouclerie

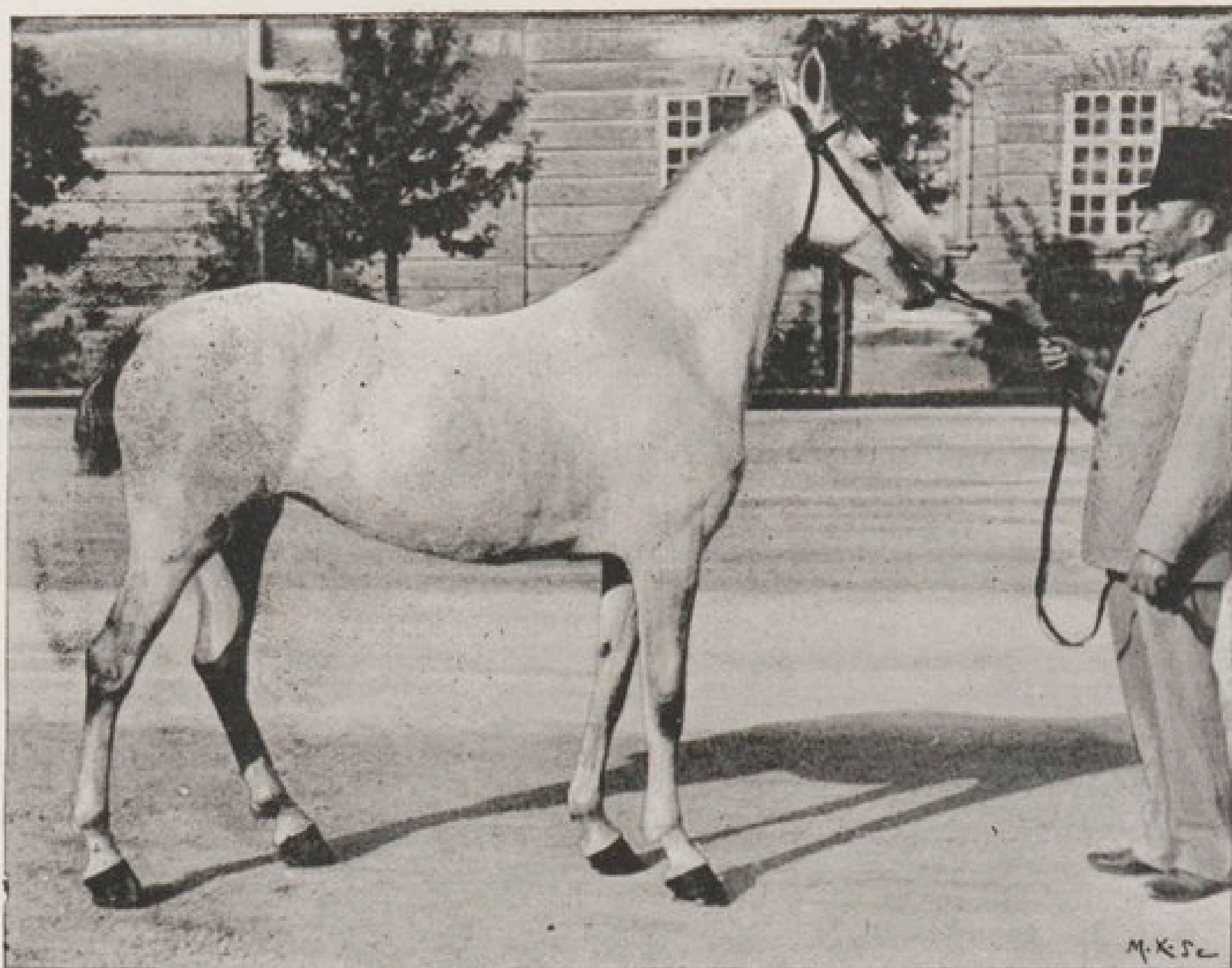
dorées; la crinière et la queue des chevaux sont tressées avec des rubans rouge et or terminés par des glands aux mêmes couleurs. Au milieu de la sellette, une aigle



LE CARROSSE DE GALA DE L'IMPÉRATRICE MARIE-THÉRÈSE

autrichienne aux ailes éployées, d'assez grande dimension, domine l'ensemble; les boucles des guides, placées de chaque côté, sont, comme elle, très finement ciselées

et surmontées de la couronne impériale. Les plates longes, au nombre de trois pour tous les chevaux, sauf pour les chevaux de volée qui n'en ont qu'une, sont comme les bricoles et les traits recouvertes de plaques dorées dont la ciselure est aussi très soignée. Enfin chaque cheval porte sur le haut de la tête, un énorme panache de plumes blanches. Ce harnais, d'une très grande richesse, paraît lourd quand on le voit porté par un seul cheval; mais quand les huit chevaux, qui composent l'attelage du grand carrosse de gala, sont réunis deux par deux, tenus en mains, ou conduits par un piqueur à cheval, — les chevaux de timon et ceux de volée sont dans ce cas, chacun des quatre autres est tenu par un piqueur à pied, — l'ensemble est très imposant. Le tout s'harmonise bien et a fort grande allure.



CHEVAL DE LIPPIZA (Poto S. U. I.)

Les piqueurs portent une livrée de velours noir, brodée sur la poitrine et les coutures des manches de larges tresses d'or. — La Maison d'Autriche a pour couleurs, on le sait, le jaune et le noir. — Ils ont pour coiffure une toque de velours noir relevée d'une visière jaune avec une touffe de plumes jaunes et noires. Les hommes montés portent la botte; les autres, les piqueurs et valets de pied qui entourent le carrosse — ils sont trois de chaque côté — ont la culotte courte en velours noir et les bas de soie blancs, avec souliers et jarretières à boucles d'or ciselé; l'épingle de la cravate, en or également, est aux armes impériales. — Le carrosse, d'une très grande richesse, avec panneaux peints très finement en vernis Martin, et surmonté d'une couronne impériale, est chargé de cuivres dorés, un peu lourds sans doute, mais convenant bien à l'ensemble, du plus pur style rococo; il est, cela va sans dire, garni à l'intérieur, de velours et de passementeries de soie. Comme dans les carrosses de l'époque Louis XV, il n'y a ni siège pour le cocher, ni plate forme pour les valets de pied à l'arrière. Le poids de ce carrosse est de 3,500 kilos,



Photo. Angerc

ÉCURIES IMPÉ ALES DE VIENNE

CARROSSE DE GRAND GALA DES ARC UCS (GRANDS CARROSSIERS KLADRUB)

mais peu importe; on ne marche jamais vite les jours de gala. Il a servi à l'impératrice Marie-Thérèse dans toutes ses fonctions officielles; depuis, il a toujours été employé pour le couronnement de l'Empereur. Il est dans un parfait état de conservation, comme le sont d'ailleurs les traîneaux et carrosses de promenade qui ont servi à la célèbre impératrice.

On n'attelle à huit chevaux que les voitures des souverains; jamais on n'en met plus de six à celles où montent les archiducs. Il n'y a pas, je crois, de Cour en Europe où l'étiquette soit plus rigoureuse et plus scrupuleusement observée qu'à la Cour d'Autriche; on en aura une autre preuve un peu plus loin.



VOITURE DE DEMI-GALA (GRANDS CARROSSIERS KLADRUB)

Les carrosses de gala des Princes impériaux sont fort riches encore, bien qu'ils soient beaucoup plus simples. Ce sont de grandes berlines, à caisse noire, aux roues noires à réchampis jaunes, avec des baguettes dorées aux ciselures fines, à la partie supérieure et autour des glaces, très larges naturellement; à chaque coin, devant et derrière, une lanterne surmontée de la couronne impériale. Les housses du siège sont en velours noir, timbré des armes impériales en or, avec passementeries et franges noires et or; les lanières destinées aux valets de pied qui se tiennent sur la plate-forme de l'arrière, sont brodées aux mêmes couleurs. L'intérieur est garni de satin blanc; enfin les armes de la Maison d'Autriche, ciselées sur d'épaisses plaques de

cuivre doré, sont placées sur des panneaux, accostées en divers endroits de couronnes impériales.

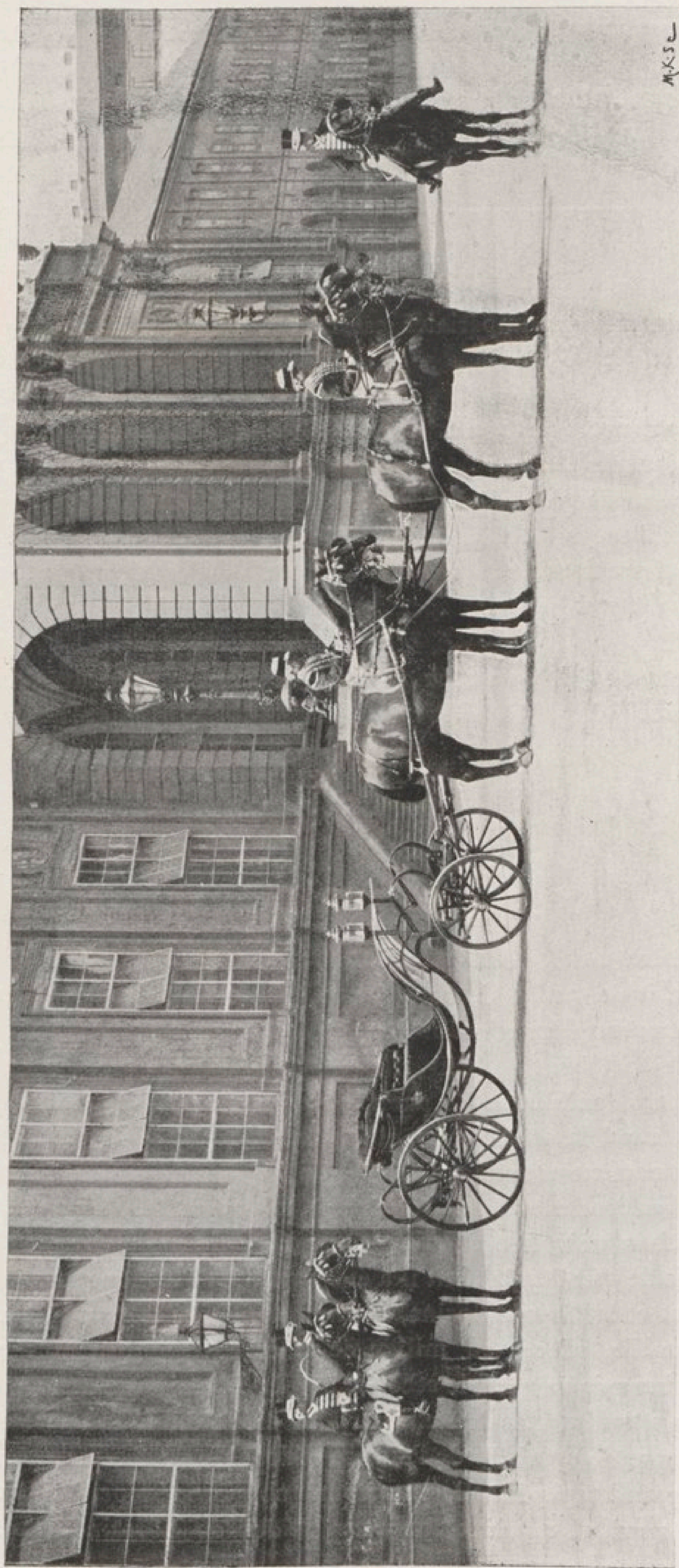
Les six chevaux attelés à ces carrosses de gala portent des harnais noirs, avec colliers couverts de cuivres ciselés. Les sellettes sont, en particulier, très chargées; le cuir disparaît presque entièrement sous de larges plaques de cuivre doré portant de grandes boucles surmontées de la couronne, mais l'effet d'ensemble répond, ici encore, tout à fait au but proposé. On attelle aux berlines de gala six chevaux; les deux premières paires sont conduites par le cocher, les chevaux de volée par un piqueur monté. La livrée est, comme pour le carrosse de l'Empereur, noire avec larges broderies d'or sur la poitrine, aux coutures, aux manches et aux poches, avec culotte noire et bas blancs; mais le cocher est coiffé d'un « lampion » noir à plumes blanches et les deux valets de pied portent le tricorne de même couleur. Deux autres valets se tiennent à pied, à hauteur des deux chevaux du milieu, mais pour la parade seulement, puisqu'ils sont conduits par le cocher. Seuls, les timoniers portent un reculement.



Les voitures de demi-gala sont beaucoup moins chargées de cuivre, tout en ayant encore fort grand air; à quatre places, avec six grandes glaces sur les cotés et les armes impériales ciselées sur les panneaux des portières, elles n'ont que deux lanternes et ne sont attelées que de deux chevaux. Les housses du siège, les courroies de derrière, toujours aux mêmes couleurs, ont des galons et des franges moins larges et plus sobrement dorés. La livrée des hommes est la même, comme coupe, mais les broderies sont moins larges et beaucoup moins nombreuses. A la poitrine, un large passepoil seulement couvre la ligne des boutons et il n'y a sur les manches que des cercles dorés de distance en distance; rien aux poches ni aux parements. Les harnais ont toujours leur bouclerie ciselée, un tapis noir brodé d'or sous la sellette, mais les plaques dorées sont beaucoup moins nombreuses. La différence est très accentuée, comme il convient d'ailleurs; l'équipage est simplement très cossu.

Il en est de même des autres équipages de la Cour et des voitures du service ordinaire de l'Empereur, daumonts, voitures de chasse ou simples coupés. Ces derniers ont toutefois cela de spécial qu'à côté du cocher, se trouve presque toujours un chasseur ou heiduque, en livrée verte, avec buffleterie blanche, épaulettes et tricorne à plumes. Pour le cocher, la livrée est bleue au chapeau galonné d'argent.

Enfin, l'étiquette ayant tout prévu, on voit aux écuries de la Cour deux chars funèbres; le premier, en bois noir sculpté, est exclusivement réservé aux Souverains; le second, en acajou, reçoit la dépouille mortelle des Archiducs. Les chevaux attelés au char de l'Empereur ou de l'Impératrice portent seuls, également, des



DAUMONT DE S. M. L'EMPEREUR (CHEVAUX DE LIPPIZA)

harnais noirs, qui sont presque partout recouverts de crêpe; pour les Archiducs, les harnais sont en cuir rouge. Il est, il me semble, impossible de porter à de plus extrêmes limites les exigences de l'étiquette.



Le personnel des écuries impériales est très nombreux. En dehors de la direction, il comprend :

| | |
|---|---|
| 144 cochers | *Kütscher.* |
| 70 piqueurs | *Bereiter.* |
| 58 valets de pied | *Lakaien.* |
| 15 heiduques | *Büchsenspanner.* |
| 57 palefreniers | *Pferdewærter.* |
| 73 selliers et hommes de service | *Sattler, Wagen-wascher,* etc. |

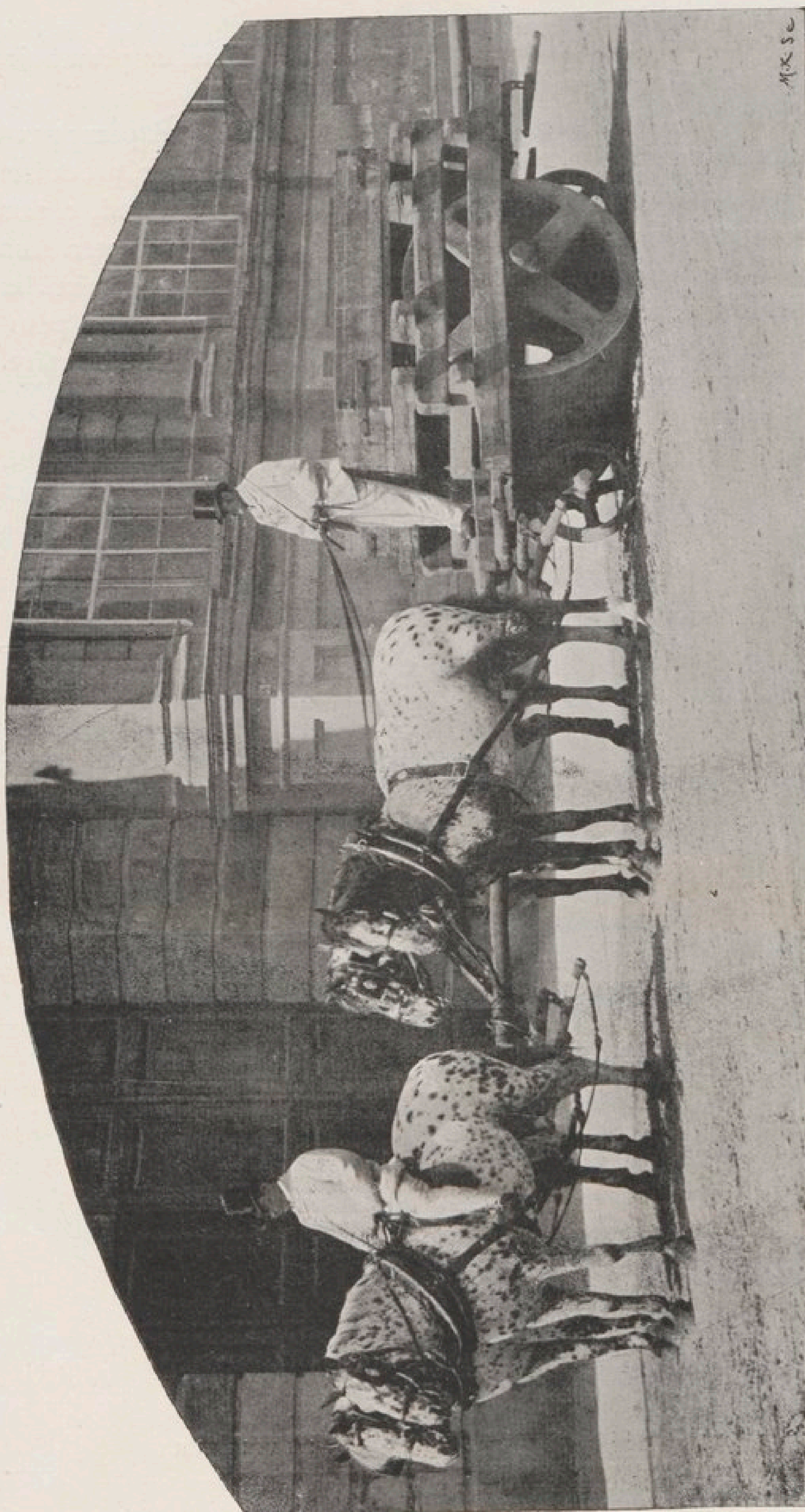
Tous sont logés aux écuries, où ceux qui ne sont pas mariés, sont, s'ils le désirent, nourris par la cantine ; des réfectoires sont installés à cet effet, au-dessus des écuries des carrossiers.



En terminant notre visite, nous montons au petit musée où se trouvent plusieurs objets intéressants, à un point de vue historique tout spécial. Tel est le harnais qui a servi à l'Empereur François-Joseph 1er, harnais noir et or, en très bon état ; celui, beaucoup plus original, du maréchal-comte Radetsky, vice-roi de Lombardie, noir, entièrement brodé de plumes de paon blanches.

On a conservé aussi la schabraque que portait le cheval de l'Empereur actuel lors de son couronnement comme roi de Hongrie ; elle est en velours noir, recouvert à profusion de riches broderies d'or. A côté, se trouve la fausse queue, très longue, nouée d'un large ruban noir et or, qui complétait le harnachement. Dans d'autres vitrines, les harnais de grand gala dont il a été parlé; pour les amateurs de statistique, j'ajouterai qu'ils ont coûté 32,000 florins, — environ 68.000 francs. Deux chevaux de bois, de taille naturelle, placés au milieu de la grande salle du musée, portent, le premier, un de ces harnais de gala ; le second, un des harnais de deuil du char funèbre des souverains. On a voulu, sans doute, exprimer ainsi, d'une manière convenant au milieu où on se trouve, le symbole de l'aurore et de la fin de chaque règne.

Plus loin, un grand tapis de selle en velours noir brodé d'or, a, pendant le règne de Marie-Thérèse, servi au « prince-consort », le duc de Lorraine. Puis le harnais



ÉCURIES IMPÉRIALES DE VIENNE

ROULEAU ATTELÉ DE QUATRE CHEVAUX PINZGAU

de cuir vert, tout parsemé de grelots d'or avec des broderies en profusion, du traineau de l'Impératrice.

Enfin, véritables reliques, une selle et un pantalon mexicains, en peau noire brodée d'argent, qui ont servi à l'Empereur Maximilien.

Cette tradition, qu'on conserve soigneusement, ce cérémonial pompeux dans les détails les plus minutieux, auquel on s'applique à ne rien changer, produisent à tous les visiteurs une impression qui est plus vive encore pour ceux qui, comme nous, voyons peu à peu disparaître tout ce que nous avions appris à respecter. Aussi est-ce avec un sentiment d'admiration mélangé de tristesse que nous avons quitté les écuries impériales, où tout est si parfaitement tenu, si bien organisé et conçu pour assurer, au point de vue matériel, le prestige qui convient au Chef d'un grand Empire.



LA VICTORIA DE CHASSE DE S. M. L'EMPEREUR

(CHEVAUX DE LIPPIZA)

DEUXIÈME PARTIE

# LES HARAS DU GOUVERNEMENT ROYAL HONGROIS

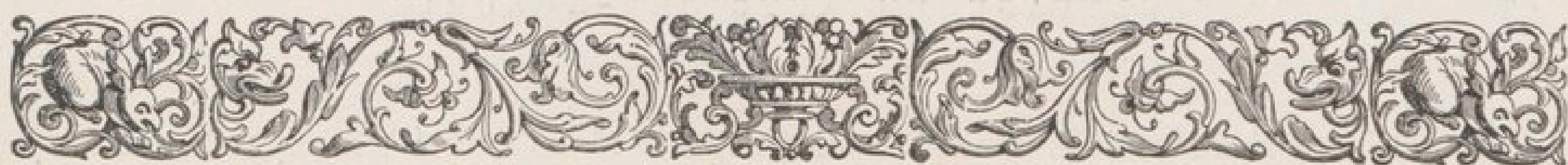
I

# LE HARAS ROYAL

# DE MEZÖHEGYES




MEZÖHEGYES. — UN CSIKO



# LE HARAS ROYAL

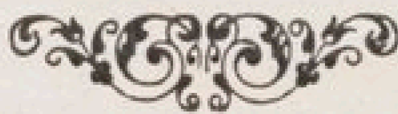
## DE MEZÖHEGYES

Au milieu de la plaine immense qui s'étend à perte de vue entre Szegedin et Arad, — ce n'est plus la puzta, puisqu'elle est admirablement cultivée, — Mezöhegyes, avec son petit canal et ses bouquets de bois, fait presque l'effet d'une oasis. A la nuit tombante, ces champs sans fin de blé, de betteraves ou de luzerne, que traverse le chemin de fer, donnent, il est vrai, plutôt l'impression de la pleine mer; on n'aperçoit, aussi loin que la vue peut porter, ni arbres, ni maisons, pas un homme, pas un cheval ou un animal quelconque; la plaine, toujours la plaine, unie, plate, sans la plus petite ondulation, sans limites, d'une teinte verte uniforme, dont rien nerompt la monotonie. Le pays est très riche, sans doute, avec sa magnifique production agricole, mais il manque vraiment un peu trop de pittoresque. Aussi quitte-t-on sans regret son wagon après les deux heures et demie que met le train à faire les soixante et onze kilomètres qui séparent le Szegedin du domaine ; avec cette prudente lenteur on n'a, au moins, aucun accident à redouter.

Le capitaine Szirmay, qui commandait le haras en l'absence du directeur, le colonel comte d'Orsay, prévenu par une dépêche du comte Szapary, sous-directeur des Haras du Gouvernement hongrois, avait pris la peine de venir nous attendre à la gare; en cinq minutes, sa voiture nous avait conduits à l'hôtel que le gouvernement loue à un concessionnaire, mais dont il réserve une aile pour les étrangers qu'il autorise à visiter le domaine. Il est impossible, je tiens à le dire tout de suite, d'être accueilli avec plus d'amabilité, de naturel, de cordialité, en un mot, qu'on ne l'est partout en Hongrie, dans les établissements de l'Etat; on se rend compte de tout ce qui peut vous intéresser et on prévient tous vos désirs, simplement, sans qu'il soit besoin de mettre en jeu toute cette hiérarchie administrative dont la morgue et la routine ont

trop souvent, en France, l'occasion de nous énerver. Nous avons à cet égard beaucoup à apprendre.

Le domaine de Mezöhegyes est situé dans le nord du district de Battonya, comitat (département) de Csanad; il comprend 19,000 hectares 651 ares, d'un seul tenant, entourés de fossés et d'une bande de terrain boisé de onze mètres de large, dans une plaine absolument plate, à contours irréguliers, à 104 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est traversé dans tous les sens par de très larges avenues bordées d'arbres, presque toutes réservées aux services du haras et de l'exploitation; les diverses fermes sont reliées entre elles par un petit chemin de fer dont le parcours n'a pas moins de 80 kilomètres, avec, bien entendu, le télégraphe et le téléphone qui les mettent aussi en relations avec la portion centrale. Le domaine est enfin, dans sa plus grande largeur, traversé par un canal.



# I

## CRÉATION DU HARAS

La basse Hongrie a souffert pendant plusieurs siècles des invasions continuelle des Turcs et ce fut seulement vers la fin du règne de Marie-Thérèse qu'elle fut acquise sans retour à ses souverains légitimes. La monarchie austro-hongroise était en outre, à cette époque, très éprouvée par les guerres qu'elle avait eu à soutenir depuis une quarantaine d'années et la pénurie de chevaux était naturellement très grande.

Pour reconstituer l'élevage, jadis si prospère, de la région, l'empereur Joseph II fit acheter chez les grands propriétaires du pays, en Bukovine, en Moldavie et en Turquie, des étalons et des juments qu'il donna aux communes des principaux centres; mais on reconnut bientôt que ce système d'encouragement, tout direct qu'il fût, était insuffisant et que la création d'un haras d'Etat était indispensable pour obtenir les éléments nécessaires à l'élevage et assurer en même temps à la Remonte, en y concentrant des poulains achetés à un et à deux ans, les chevaux qui lui étaient nécessaires. Ces animaux devaient être élevés et dressés au haras jusqu'au moment de leur envoi dans les régiments; c'est, si je ne me trompe, le premier essai qui ait été fait des dépôts de transition.

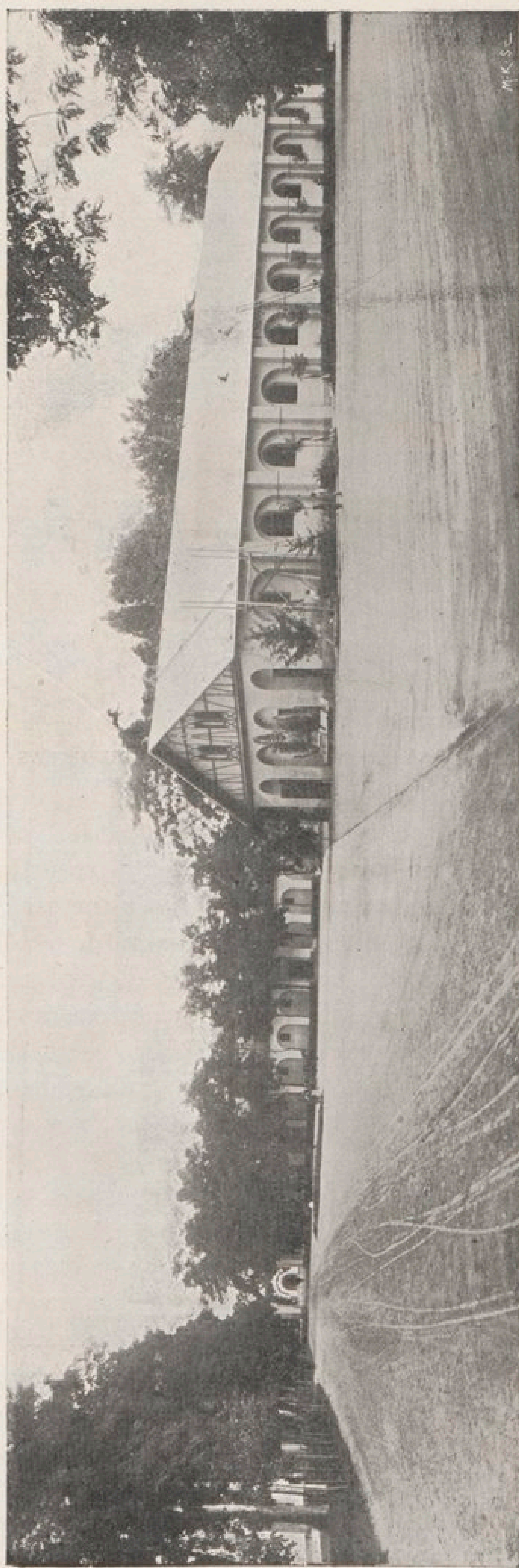
On choisit pour l'établissement de ce haras militaire les landes de Mezöhegyes et les territoires environnants, et, en 1789, les premières écuries du haras étaient construites. La direction en était confiée au capitaine — plus tard colonel — Czekonics, qui fut le véritable fondateur et l'organisateur de ce grand établissement d'élevage. Les éléments qu'il employa à l'origine étaient assez dissemblables et avaient été recrutés un peu partout: les étalons, au nombre de vingt-deux, avaient été achetés en Espagne, en Holstein, en Angleterre, en Transylvanie et dans le Mecklembourg; quatre venaient de Lippiza et un de Holitch. La jumenterie comprenait 382 poulinières, originaires du

Holstein, de Moldavie, de Bukovine et quelques-unes seulement de Hongrie. On avait, en outre, acheté près de trois cents autres reproducteurs qu'on répartit entre les communes et les éleveurs de la région. On voit que dès l'origine, on agissait sur de très larges bases. Aussi, au bout de peu d'années, l'effectif des poulains de un à quatre ans s'élevait à près de deux mille têtes; on avait, en outre, augmenté la jumenterie de cent cinquante poulinières de gros trait pour la production des animaux nécessaires à l'exploitation agricole du domaine, pour laquelle on employait aussi plus de deux cents bœufs. Enfin, la Remonte envoyait chaque année à Mezöhegyes plus de quatre mille poulains achetés par ses soins; elle payait ceux qui étaient nés au haras et lui étaient livrés à quatre ans, 400 francs en moyenne.

Dès cette époque, l'exploitation du domaine fournissait l'avoine et les fourrages nécessaires à la nourriture de tous les animaux, chevaux et bestiaux, dont l'effectif devint toutefois bientôt si considérable — il dépassait neuf mille chevaux — qu'on acheta les landes de Babolna pour en faire une succursale de Mezöhegyes. On y envoya principalement les chevaux d'origine espagnole. Les dangers d'épidémie, au milieu d'une agglomération aussi importante, avaient du reste rendu cette mesure nécessaire, bien que les premiers résultats obtenus eussent prouvé que le climat, très sain, tout en étant froid et un peu humide pendant l'hiver, convenait admirablement à l'élevage du cheval.

Il n'y aurait pas grand intérêt à rappeler ici dans tous leurs détails les transformations diverses qu'a subies depuis sa fondation le haras de Mezöhegyes; il était au début en grande partie affecté à l'élevage et à l'entretien de chevaux destinés à l'armée, mais on avait bientôt reconnu les inconvénients qu'offrait, au point de vue des épidémies et de la rapidité des mobilisations, la réunion d'un aussi grand nombre de chevaux; en outre, surtout après les traités de 1815, les besoins de l'armée étaient devenus moins pressants. Il en résultait que peu à peu Mezöhegyes devenait exclusivement un centre très important de production d'étalons destinés à assurer l'effectif des dépôts du Gouvernement ou à faire la monte dans les communes auxquelles ils étaient cédés à des prix très avantageux. C'est le meilleur moyen, le plus pratique surtout, d'améliorer les races locales dans une région où, en dehors des grands propriétaires, l'industrie étalonnière privée ne possède que des reproducteurs de classe inférieure, incapables d'améliorer quoi que ce soit, et même de bien faire. En produisant directement avec des éléments de bonne origine et bien sélectionnés la plupart des futurs étalons on était certain au contraire d'obtenir d'excellents agents améliorateurs, tandis que par l'achat aux propriétaires sérieux d'un certain nombre de poulains susceptibles de rendre aussi de bons services comme étalons, on complétait l'effectif en offrant aux éleveurs un encouragement très apprécié. Tel est le système, établi depuis une cinquantaine d'années, qui est toujours en vigueur actuellement.

Pendant la première période, on avait adopté, suivant l'origine des poulinières, la saillie à l'état libre, dans une écurie ou un paddock, où un étalon était laissé en liberté avec huit ou dix juments, et la saillie ordinaire à la main. Puis la saillie à l'état libre fut remplacée par la saillie à l'état sauvage; les animaux qui faisaient partie



MEZÖHEGYES. — LA COUR CENTRALE ET LE MANÈGE



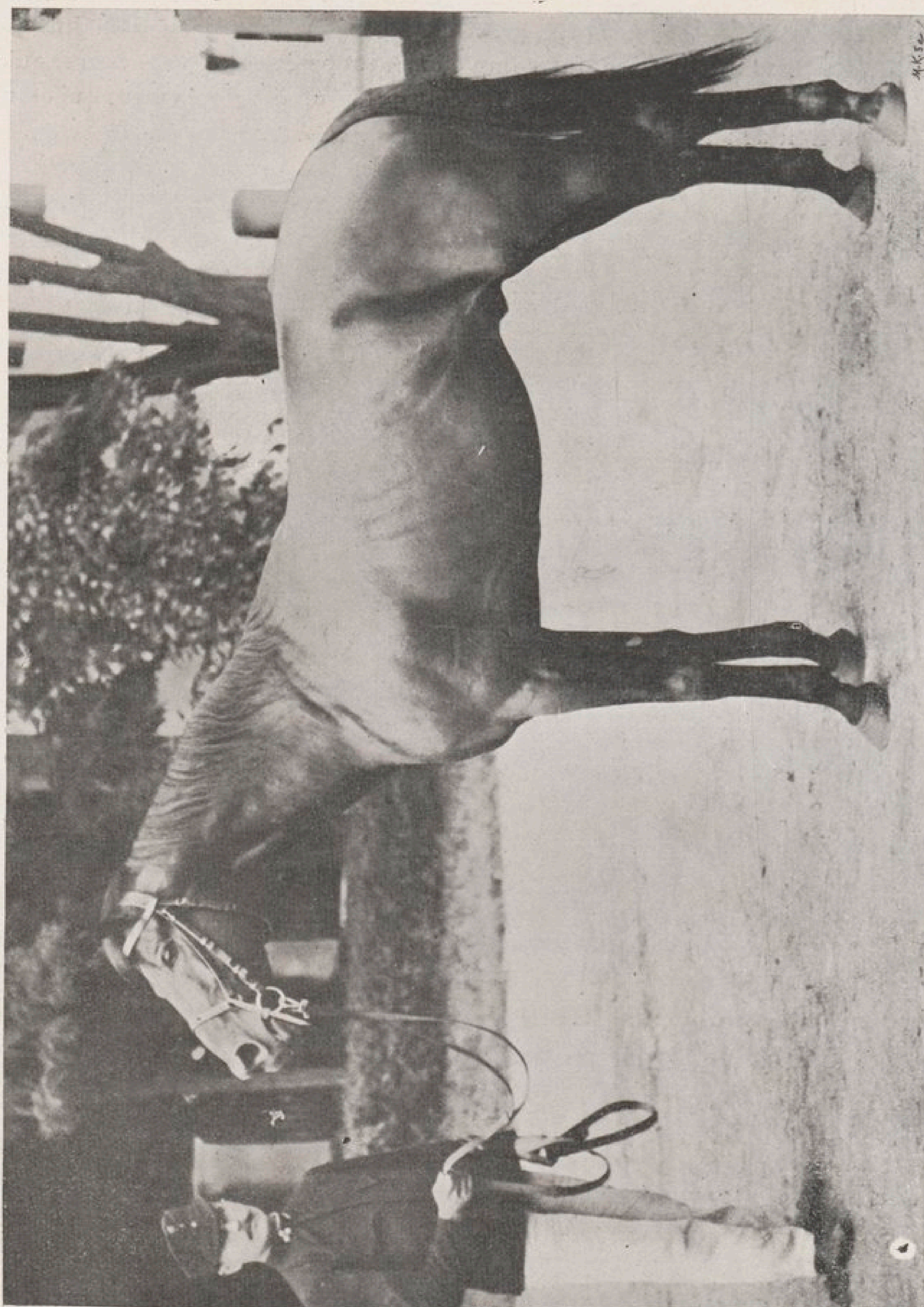
LE PAVILLON DU DIRECTEUR DU HARAS

de cette catégorie étaient complètement abandonnés à eux-mêmes; mais, les résultats étant peu satisfaisants, on revint au système des groupes. Enfin, depuis 1855, la saillie se fait exclusivement à la main. Tous les reproducteurs de Mezöhegyes furent classés d'après leur origine en un certain nombre de catégories dont chacune forma un haras distinct auquel des prairies furent spécialement affectées. Les bâtiments actuels datent du commencement de cette dernière période; ils ont été construits en 1860. Au début, on s'était contenté d'écuries en bois qu'on avait peu après remplacées par des écuries en briques, très légères, qu'on était obligé de réparer constamment.

On acheta successivement, pour infuser un sang nouveau et améliorer les races, des étalons en Bohème, en Galicie et dans la Basse-Autriche; grâce à la très grande expérience du comte Henri Hardegg qui en avait choisi la majeure partie, leur action à Mezöhegyes fut très heureuse. Puis, en 1815, dix étalons pris en France, au dépôt de Rosières furent envoyés au haras; parmi eux se trouvait l'anglo-normand Nonius qui devait fonder une des grandes familles du haras hongrois. Vinrent ensuite des étalons de trait, puis des arabes dont Gidran, l'auteur de la race qui porte son nom; on acheta enfin des pur-sang anglais, dont les plus connus, Furioso et North Star, ont été les fondateurs de la race anglo-hongroise de Mezöhegyes, et quelques Norfolk. Ces derniers n'ont pas réussi; leurs produits étaient heurtés, sans tempérament, et on renonça à leur emploi au bout de quelques années. Il en fut de même pour les che-

vaux de trait, les terres de Mezöhegyes n'étant pas assez fortes pour les herbages qui leur conviennent; les bœufs furent dès lors presque exclusivement employés pour l'exploitation agricole, qui, depuis 1840, avait pu suffire à tous les besoins du haras ; ce ne fut que plus de trente ans après, grâce à l'extension donnée au domaine proprement dit, dont l'administration fut complètement séparée de celle du haras, qu'on réussit à donner à la culture de cette magnifique propriété un développement qui assure aujourd'hui à l'Etat de très importants revenus.





DURCZAS, ÉTALON PUR-SANG ANGLAIS, PAR DONCASTER ET NEZSA, NÉ A KISBER EN 1887




I

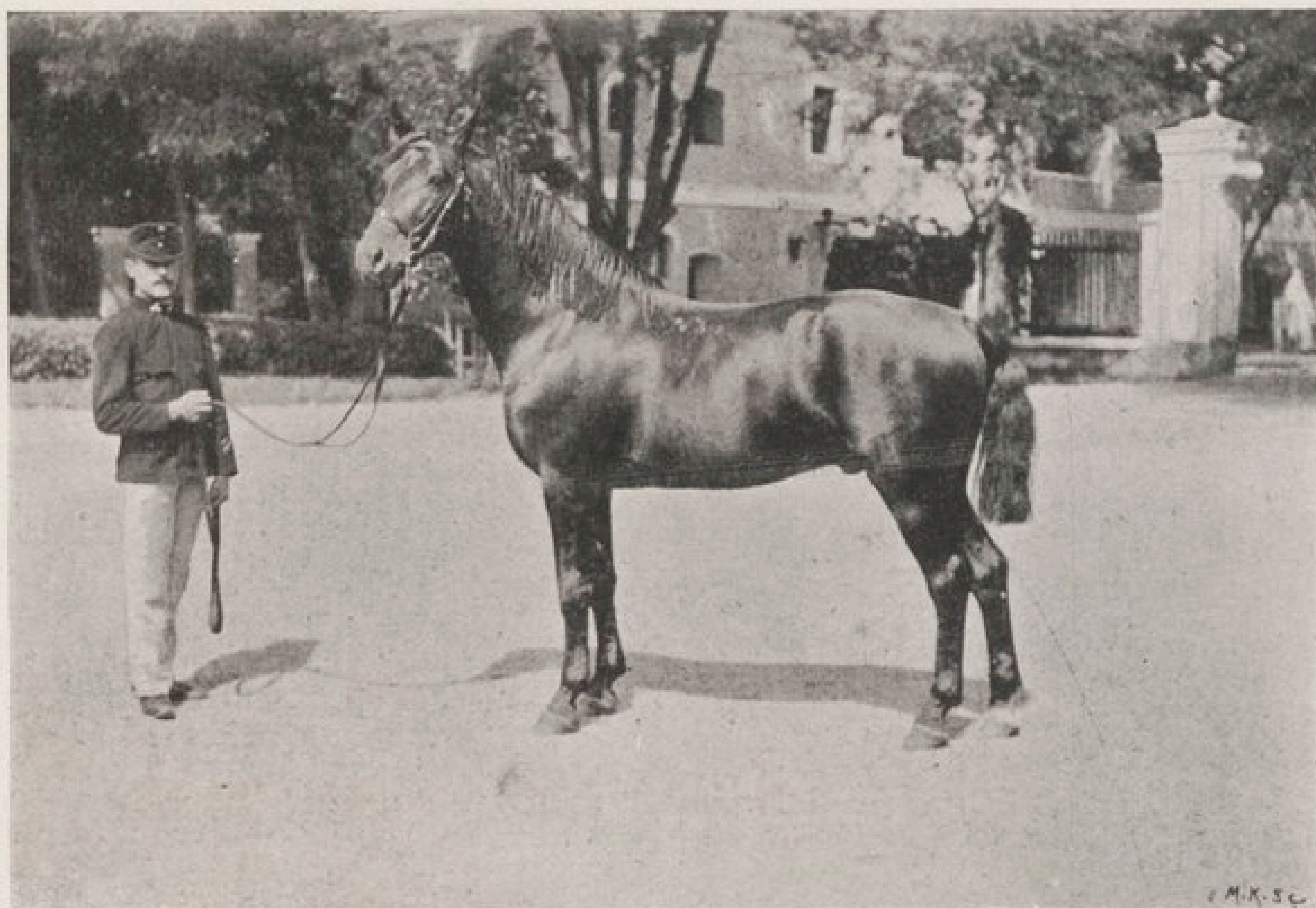
# LES ÉTALONS

Tous les étalons du haras sont logés à la portion centrale, à Mezöhegyes même, qui est une véritable petite ville où tous les employés qui, avec leurs familles, constituent une colonie de près de sept mille habitants, trouvent tout ce qui leur est nécessaire au point de vue matériel ; deux églises, l'une catholique, la seconde protestante, des écoles, un théâtre leur assurent les satisfactions morales ou intellectuelles qu'ils peuvent désirer; un hôpital où ils sont soignés, enfin la poste et le télégraphe complètent, avec le chemin de fer, leurs moyens de communications rapides. Le tout est encadré de beaux arbres et de bosquets qui forment une sorte de grand parc.

Le pavillon du Directeur du haras occupe le milieu d'un des côtés d'une vaste cour ; à sa droite se trouve la caserne des soldats-palefreniers ; à gauche, les écuries des étalons ; en face, un grand manège, où on commence le dressage des jeunes chevaux.

Les étalons de la pépinière, au nombre de quarante, appartiennent à quatre races différentes : pur sang anglais, demi-sang anglo-hongrois, Gidran et Nonius ; cette dernière, divisée en deux familles, les grands et les petits Nonius, comprend en outre une catégorie d'anglo-normands, issus de croisements récents entre les Nonius et les pur-sang anglais, mais le plus souvent elle se confond avec les deux autres.

Sur les cinq étalons pur-sang anglais, trois sont indigènes, mais ont pour pères des étalons importés, Verneuil, Doncaster et Gunnersbury ; les deux autres, fils de Barcaldine et de Craig-Millar, ont été importés. Tous ont naturellement été choisis au point de vue du croisement ; ils sont fortement charpentés, bien équilibrés, mais

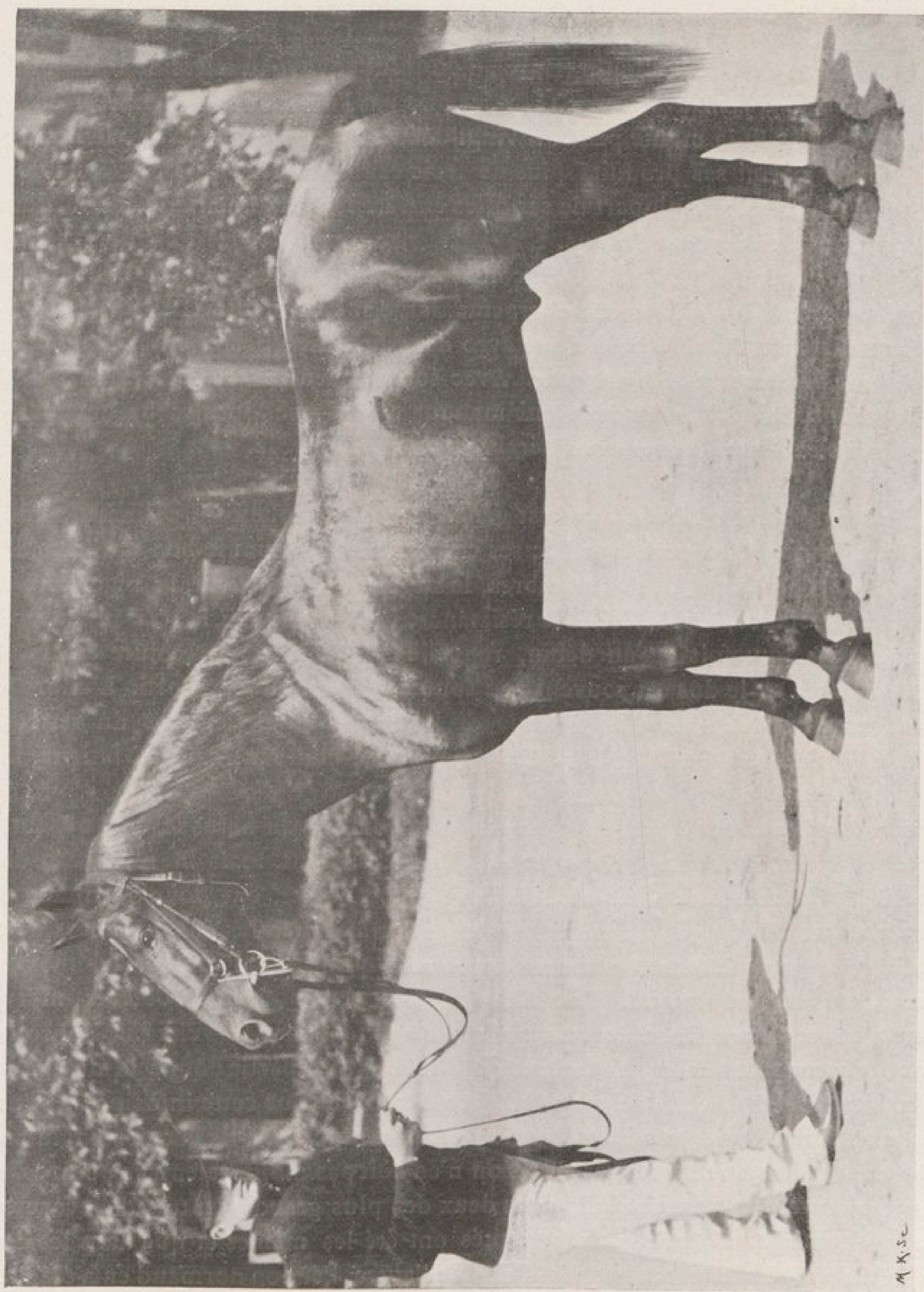


NONIUS L-16, ÉTALON BAI, NÉ EE 1892 A MEZÖHEGYES

manquent généralement de distinction; leurs membres sont forts, bien dirigés et aussi nets que possible. Je fais ici une certaine réserve, justifiée par le reproche qu'on leur adresse de donner trop souvent à leurs produits des jarrets douteux. Bien qu'on tienne essentiellement à la netteté des membres, on les emploie néanmoins parce qu'avec eux on évite les inconvénients d'une trop grande consanguinité; sans faire perdre à chaque race le caractère qui lui est propre, on rectifie les lignes défectueuses, enfin on allège l'ensemble et on lui donne une certaine élégance qui fait assez fréquemment défaut, surtout chez les Nonius. Le pur-sang anglais joue donc bien à Mezöhegyes le rôle améliorateur qui lui est propre et c'est avec raison qu'on le choisit dans le type du hunter-sire.

Durczäs, par Doncaster et Nezsa, qui est né à Kisber en 1887, est bien dirigé dans son épaule et son arrière-main, ses aplombs sont réguliers, mais il est borné dans ses lignes, ce qui a, d'ailleurs, une importance relative chez un étalon de croisement; je lui reprocherai plutôt de manquer de substance dans son milieu, de muscles dans ses avant-bras et d'être un peu droit devant. Mais on m'a assuré qu'il donnait d'excellents chevaux convenant surtout pour faire produire à leur tour des chevaux très appréciés par la Remonte, c'est-à-dire tout ce qu'il était permis d'attendre de lui.

Ses camarades, Algy (Verneuil) et Urambatyam (Gunnersbury), entre autres, ont plus de substance et se rapprochent comme ensemble du type du demi-sang auquel a été donnée une forte infusion de sang pur.



NONIUS L-II, ÉTALON BAI BRUN, NÉ EN 1891 A MEZÖHEGYES

Les étalons Nonius sont les plus nombreux, leur race est du reste la plus importante du haras.

L'auteur de la race, Nonius « senior », fils d'Arion par Marmotin, de race anglaise et d'une jument issue d'un étalon anglais, né dans le Calvados en 1810, a été élevé au dépôt d'étalons du Bec Hellouin (Eure), d'où il fut envoyé au haras de Deux-Ponts, puis à Rosières. Il s'y trouvait en 1815, y fut pris par l'armée autrichienne et envoyé à Mezöhegyes. Il y fit la monte pendant vingt-deux ans et y mourut de vieillesse en 1838. Il laissait parmi ses produits plus de trois cents poulains qui ont été employés comme reproducteurs ; la plupart de ses filles entrèrent à la jumenterie et il a donné au haras même, plus de cent étalons.

A en juger par son squelette qui est conservé à Mezöhegyes, Nonius était de taille moyenne, $1^{m}62$ environ, fortement charpenté, large et bien établi. Il est inscrit sur le registre comme étant de robe baie claire avec deux balzanes postérieures haut chaussées et comme un remarquable trotteur. Avec son ampleur, il devait et il a en effet donné à ses produits la substance qui manquait aux races locales beaucoup trop légères; ainsi s'explique l'action considérable qu'ils ont exercée.

J'ai dit que la famille Nonius, qui est généralement de robe baie ou noire, se divisait en deux branches, suivant la taille; ses caractéristiques sont le bon équilibre de la structure, la force et la netteté des membres, la largeur des quartiers, la régularité des aplombs, la substance, la sobriété et la résistance. La tête un peu lourde et busquée, beaucoup moins toutefois qu'au début, rappelle son origine; l'encolure est un peu courte et chargée et le dos est souvent peu soutenu, le garrot peu sorti. L'allure est régulière, assez rapide, mais elle manque de brillant ; on ne tient pas du reste, en Hongrie, à l'action relevée du genou qui, prétend-on, non sans raison, fatigue inutilement le cheval.

Le vieux Nonius a, au début, été croisé avec les juments du haras se rapprochant de son type, celles du Holstein, d'Espagne et d'Italie, surtout, mais la recherche dont ses produits, très réussis en général, furent bientôt l'objet, eut pour résultats des unions entre eux très rapprochées, et on dut, pour atténuer les conséquences de cet in-breeding par trop intense, recourir après une quinzaine d'années, à l'intervention d'un autre étalon normand. Une sélection très sévère permit d'obtenir un type uniforme ; enfin, pour affiner la race qui avait une tendance à se charger de trop de substance, on eut recours au pur-sang anglais qui lui a en partie donné la distinction qui lui manquait. La crainte de trop l'alléger a empêché que cette infusion fût aussi intense qu'en Normandie; aussi les Nonius actuels rappellent-ils l'ancien anglo-normand beaucoup plus que les nôtres. Mais on n'en doit pas moins retenir ce point essentiellement instructif et frappant que, dans deux des plus grands centres d'élevage qui existent, les principes d'amélioration adoptés ont été les mêmes et que dans les deux régions, si dissemblables et si éloignées l'une de l'autre, l'étalon normand en a été l'une des bases. On ne saurait donner une meilleure preuve de la remarquable faculté d'assimilation de notre race normande et des services qu'elle peut rendre comme agent améliorateur des races secondaires.

Entre les grands et les petits Nonius, il n'existe, comme je l'ai déjà dit, qu'une différence de taille. Les premiers ont de 1ᵐ64 à 1ᵐ68 en moyenne, jamais moins de 1ᵐ62. Les petits Nonius ne dépassent jamais 1ᵐ60, leur taille ordinaire est de 1ᵐ58 environ. Ils sont mieux soudés, plus ronds et plus suivis, ce qui est d'ailleurs tout naturel, en raison de la seule différence de taille. Leur origine est absolument la même; on les a obtenus en croisant entre eux les plus petits des Nonius, sans jamais employer les reproducteurs de grande taille. On a pu ainsi créer une race bien équilibrée et assez compacte que n'auraient pas donnée des croisements avec des auteurs de taille différente.

En résumé, la race Nonius, créée par le croisement, s'est confirmée et fixée par la consanguinité et s'est améliorée par l'intervention à dose graduée et pas très intense du pur-sang anglais.

Nonius XXIX-15 est un bel étalon de cinq ans, très harmonieux, bien équilibré, suivi, bien dirigé dans ses lignes, dont le garrot, qui manque souvent chez la race, est bien sorti, le dessus court et soutenu, avec d'excellents membres, une jolie tête expressive et une encolure bien attachée. Son action est facile et allongée. Il est d'ailleurs, à mon avis, le Nonius le plus réussi de tous ceux que j'ai vus à Mezöhegyes.

Il y a beaucoup moins de distinction chez Nonius L-16, étalon bai, de huit ans. L'épaule est bien dirigée, les quartiers sont larges, le rein bien attaché, mais le dos est un peu long; l'ossature est très forte, mais les avant-bras sont grêles et les jarrets un peu coudés, tout en étant absolument nets; la croupe est droite, la queue attachée haut et bien portée. La tête est élégante quoique petite et un peu lourde à son attache. Au trot, il rase le sol, mais presque tous les étalons du haras sont habitués à trotter de l'épaule.

Un autre étalon de la même famille, Nonius L-11, de robe noire, se présente aussi fort bien; son épaule a de la longueur et une bonne direction, son rein est large avec une excellente attache, il a le dos court, assez soutenu, de bons quartiers, une poitrine bien descendue, de la rondeur dans ses côtes; sa tête ne manque pas d'expression, il est enfin bien établi sur de bons membres avec des canons très courts, comme les ont d'ailleurs la plupart des Nonius. Sa démarche est franche, il trotte bien droit devant lui; je lui reprocherai seulement d'avoir aux allures allongées, les jarrets trop en dehors et écartés, mais il n'en est pas moins un fort beau cheval.

Les trois étalons dont je viens de parler sont issus des deux côtés d'auteurs Nonius. Urambatyam N. est, au contraire, le produit d'une union « en dehors », entre un pur sang anglais et une jument Nonius. Aussi possède-t-il dans ses lignes plus d'étendue, sa tête est plus longue, plus légère et a plus d'expression; son encolure est mieux sortie, son arrière-main est bien faite quoique les cuisses soient coupées un peu haut; il a un bon dessus et des avant-bras musclés, l'ensemble a plus d'élégance, conséquence évidente de l'intervention du pur-sang, auquel il doit aussi, par contre, des membres trop grêles sous le genou et le jarret, et son corsage un peu léger.

Comme on tient essentiellement à conserver aux Nonius la substance indispensable à un étalon dans une région où presque toutes les juments sont trop légères, on

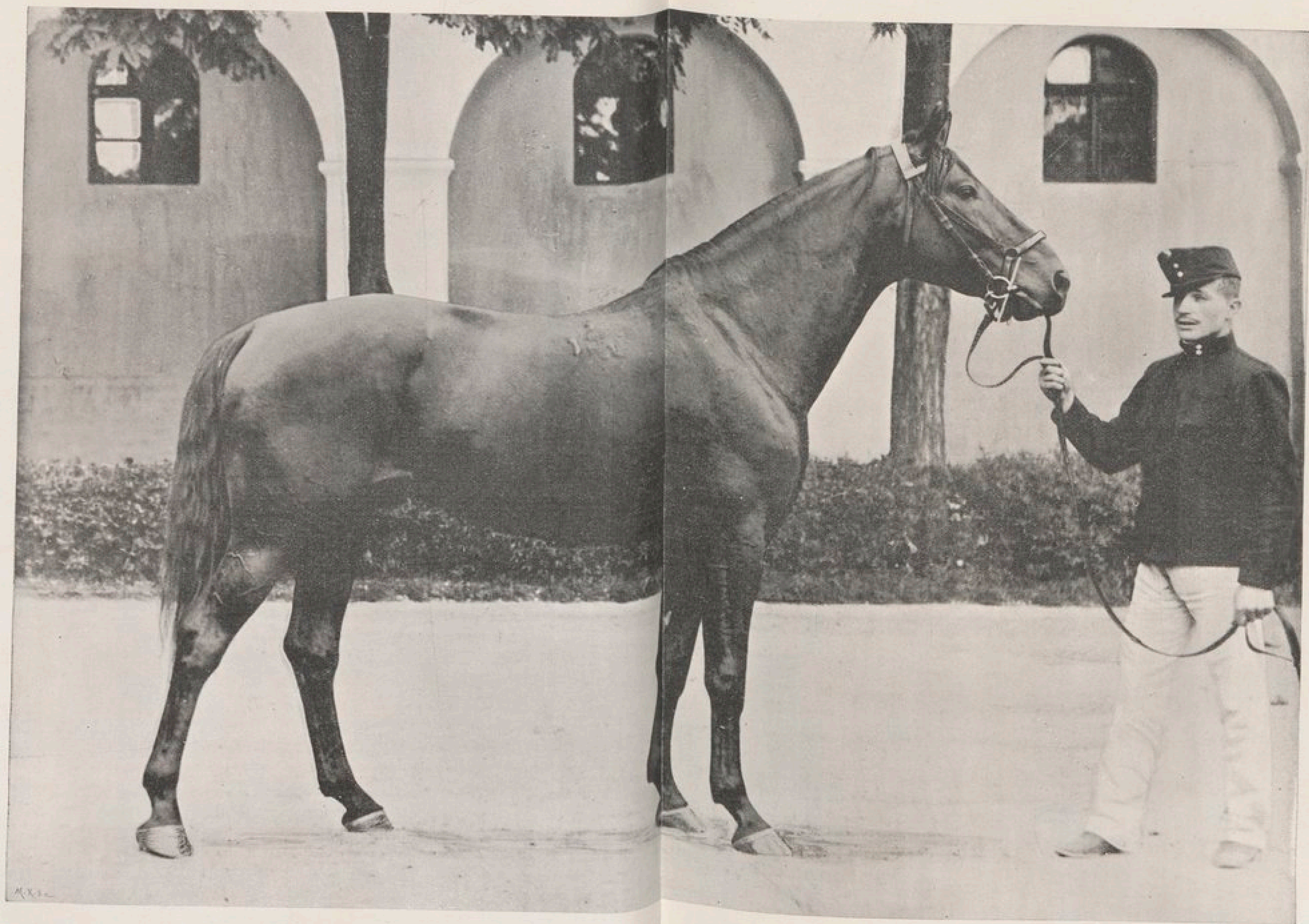
comprend qu'on n'emploie le pur sang anglais qu'avec une extrême réserve. Les produits sont moins distingués, sans doute, et moins étendus ; mais ils sont tels qu'ils doivent être pour le rôle auquel on les destine. Il aurait été facile de leur donner plus de sang, mais ils sont appelés à servir des juments auxquelles le sang ne manque pas, — je parle, bien entendu, des étalons des dépôts, qu'on élève à Mezöhegyes. On ne doit donc pas les juger d'après les bases adoptées pour nos normands. Je crois même que ceux-ci, convenablement choisis, pourraient dans bien des cas remplacer avec avantage le pur-sang anglais pour les poulinières du haras hongrois.



Le général comte Henri Hardegg, inspecteur général des Haras austro-hongrois, auquel sont dues en grande partie les institutions qui servent encore de base à l'élevage dans les deux pays, fit acheter en Orient, vers 1815, avec plusieurs autres reproducteurs, une jument arabe Tifle qui avait été saillie par Siglavy-Gidran. Cette jument fut envoyée à Babolna où naquit Gidran « senior ». Ce Gidran était alezan brûlé avec des balzanes et une lisse en tête, et avait $1^{m}48$ environ ; il était très fortement charpenté. Des juments de Mezöhegyes lui furent envoyées en 1820 ; une d'elles, de retour au haras, eut un poulain qui ressemblait tellement à son père qu'on lui donna son nom ; Gidran I fut le fondateur de la race Gidran qui a rendu et rend toujours d'excellents services pour la production de chevaux de selle. Cette race ne doit pas être confondue avec celle qui existe à Radautz, qui est restée exclusivement arabe, mais à laquelle les influences climatériques et une alimentation très substantielle ont donné un développement et une force de membres tout à fait exceptionnels.

Les Gidran de Mezöhegyes ont été pendant de longues années exclusivement croisés entre eux ; étant donnée la très grande infusion de sang arabe que possédaient les juments qui avaient contribué à la formation de la race, ils peuvent être regardés comme des demi-sang arabes ; leur origine avait d'ailleurs une grande analogie avec celle de nos demi-sang arabes de la région des Pyrénées. Une sélection très rigoureuse qui excluait du haras tous les animaux de petite taille, tous ceux aussi qui n'avaient pas la robe alezane du vieux Gidran, avait permis au bout d'une vingtaine d'années d'augmenter la taille de la race qui, avec les herbages très toniques de Mezöhegyes, avait pu se développer et s'étendre sans rien perdre de sa forte ossature ni de sa rusticité.

Toutefois, ces résultats n'auraient pu être complètement obtenus ni, à plus forte raison, maintenus, sans l'intervention d'un sang étranger ; en 1860, on avait eu recours à l'emploi du pur-sang anglais dont l'action transformait les Gidran en anglo-arabes de demi-sang, admirablement trempés, forts, de bonne taille moyenne, bien soudés, qui, grâce au soin avec lequel on avait toujours choisi les reproducteurs,



URAMBATYAN NONIUS, ÉTALON GRAND NONIUS, BAI, NÉ EN 1891 PAR URAMBAT YAM, PUR-SANG, ANGLAIS ET UNE JUMENT NONIUS

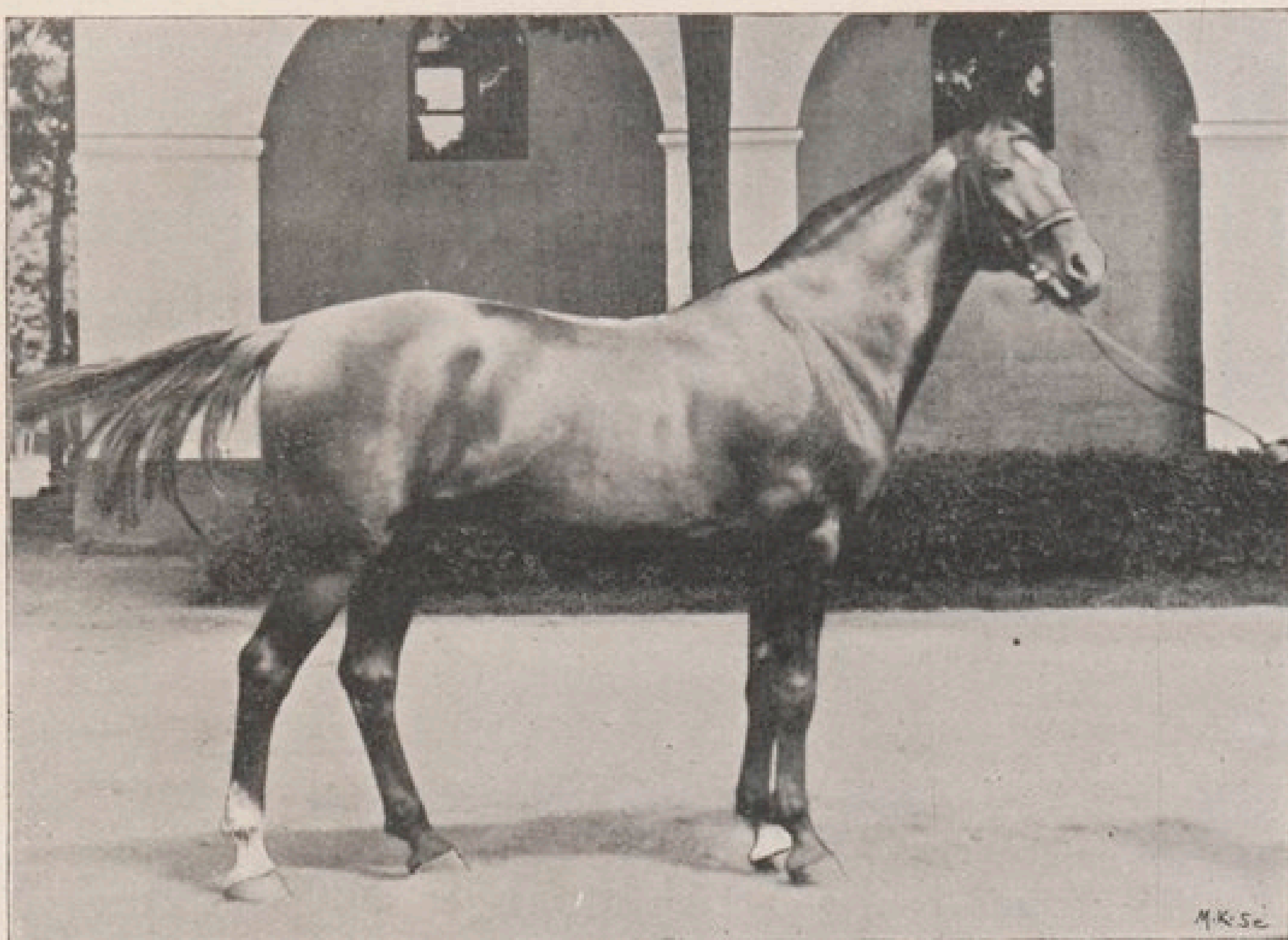
possédaient dans leurs dessus un soutien et dans leurs membres antérieurs une régularité d'aplombs que les nôtres peuvent encore leur envier. Comme pères de vrais troupiers, je ne crois pas que nulle part on puisse en trouver qui leur soient supérieurs ni même qui les vaillent et j'estime que, s'il était possible de faire un choix parmi les sujets bien venus, des étalons de cette famille seraient très utilement employés dans nos dépôts du Sud-Ouest.

Je tiens à faire remarquer que, ici encore, les croisements avec le pur-sang anglais ne sont pas réguliers et systématiques. On n'y a recours que de temps à autre, seulement pour l'infusion d'un sang nouveau, mais on en use avec d'autant plus de réserve que, comme pour les Nonius, on craint par son emploi de faire perdre leur netteté aux articulations des membres.

Gidran XL, qui possède bien le type de la race, est de bonne taille — $1^{m}57$ environ, — très distingué, très bien établi; sa tête est élégante et expressive, son épaule a une bonne longueur, sa poitrine est bien descendue, son arrière-main musclée, son rein très large; il a les canons courts et bien dirigés et ses tissus ont de la finesse. L'ensemble dénote beaucoup d'espèce et, en même temps, beaucoup de force et de vigueur. Il est alezan, cela va sans dire, avec deux balzanes postérieures; j'ajouterai, à ce propos, que le blanc aux extrémités est admis; le premier des Gidran en avait d'ailleurs, mais on préfère qu'il n'y en ait pas.

Son fils, Gidran XL-18, a plus d'espèce encore; l'intervention du pur-sang anglais est ici évidente; il est de tous points un très beau cheval, bien soudé de partout. Sa tête, très fine, avec les narines bien ouvertes, a beaucoup d'expression; son encolure, longue, est bien greffée; l'épaule est longue et bien dirigée, le dessus soutenu, avec une excellente attache de reins ; les coudes sont libres, les quartiers larges avec les cuisses bien descendues, la profondeur de poitrine est superbe, le dessous a une bonne longueur, enfin les aplombs sont excellents, les articulations nettes et les canons très courts. Les tissus très fins, la densité des os témoignent d'une grande infusion de sang; l'action est facile, élastique et étendue; la taille est de $1^{m}60$ environ. Il serait difficile de trouver un type plus complet de ce que doit être le vrai étalon anglo-arabe de croisement et on doit s'arrêter, sous peine de trop l'alléger, au dosage de sang qui lui a été donné. Inutile d'ajouter que Gidran XL-10 est de robe alezane.

Grâce à l'attention avec laquelle on a choisi les reproducteurs, la race Gidran est maintenant bien fixée, tous ses représentants semblent avoir été fondus dans un même moule. Si tous ne sont pas, dans certains détails, aussi complets que l'étalon dont je viens de parler, ils possèdent cet équilibre, cette vigueur et cette résistance qui sont les qualités essentielles des chevaux de troupe; mais, au point de vue de la nourriture, ils sont plus exigeants que nos anglo-arabes. Ils réussiront partout où se trouvent des poulinières possédant une dose assez forte de sang oriental; leurs produits auxquels ils donnent de la taille, et dont ils rectifient les dessus et les aplombs, rendent d'excellents services, en dehors de l'armée — où ils sont employés indifféremment comme chevaux de dragons ou de légère, — comme hunters et aussi comme chevaux de trait léger.



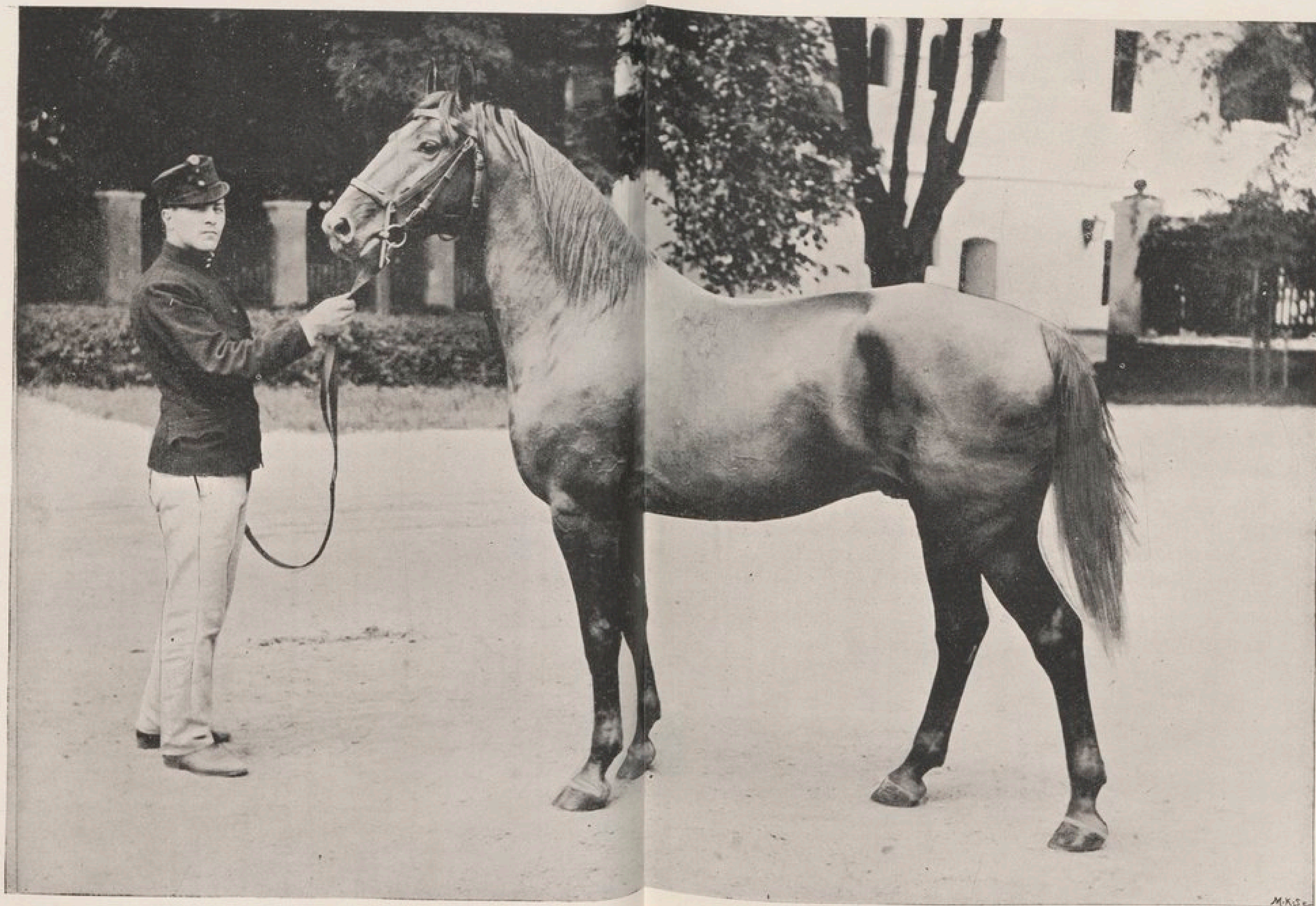
GIDRAN XL, ÉTALON NÉ A MEZÖHEGYES

*
* *

Des épidémies avaient, vers 1840, assez fortement éprouvé le haras; pour en atténuer les effets et rendre aux diverses races la vigueur et le tempérament qu'elles avaient perdus, on acheta des reproducteurs à l'étranger et dans les grands haras du pays. Parmi ces derniers se trouvait l'étalon pur-sang anglais Furioso « senior » qui, acheté à son éleveur, le comte Georges Karolyi, par le duc de Lichtenstein, fut cédé au général Hardegg pour 5.500 francs environ et envoyé en 1841 à Mezöhegyes. Par Breveton Furioso et Miss Turi, fille de Whalebone, il possédait une très vigoureuse constitution; il était de robe bai-cerise et avait 1m58 environ. Croisé avec les juments du haras qui avaient le plus de substance, il devint l'auteur de la famille de demi-sang anglo-hongroise des Furioso.

Ce fut un peu avant cette époque que les premiers essais de croisement avec le pur-sang anglais avaient été faits à Mezöhogyes; Blumfield, Butcher Boy et deux ou trois autres avaient été importés en 1835.

Quelques années plus tard, des missions furent envoyées en Orient et en Angleterre pour acheter des étalons ; parmi ceux que ramena la dernière, se trouvait un petit-fils de Touchstone, North-Star, qui devait fonder la seconde famille de demi-sang anglais de Mezöhegyes ; il possédait l'excellent tempérament de son aïeul, avait la robe bai-brune et la même-taille que lui, 1m58. Les succès qu'il obtint avec les juments du haras, accentués par sa remarquable puissance héréditaire, lui valurent de créer une nouvelle race, qui, croisée avec celle de Furioso, devait bientôt, sinon, officiellement, du moins en fait, se confondre avec elle. Il existe toujours, en effet




GIDRAN XL-10, ÉTALON ALEZAN, NÉ A MEZÖHEGYES EN 1892

des Furioso et des North Star, tous de robe baie ou foncée, mais il serait bien difficile d'établir entre eux une distinction. Les bai-bruns sont presque toujours des North Star, voilà tout ce qui, à la rigueur, permet de les reconnaître.

Ces anglo-hongrois sont régulièrement établis et harmonieux, résistants et susceptibles de faire un bon service à la selle aussi bien qu'à la voiture ; ils peuvent trotter, sans fatigue, sous de gros poids à un train assez rapide pendant aussi longtemps qu'il est normalement permis de le désirer. Ils ont beaucoup d'énergie, mais ils exigent une alimentation assez substantielle. Leur taille moyenne est de $1^{m}58$, et ils ont en général une bonne rondeur de corsage.

Leur croisement avec des juments étoffées, dans les régions dont les herbages sont riches et toniques, donne de bons résultats. Il m'a semblé toutefois qu'une infusion à plus forte dose de sang anglais ne serait pas inutile pour étendre un peu les lignes, donner aux tissus un peu plus de finesse et aussi augmenter un peu la taille. On n'a pas à craindre de trop alléger les produits, on est encore fort loin de notre anglo-normand.

Furioso XXI, que je choisis comme représentant de sa famille, est bien fait dans son ensemble, ses lignes sont bien dirigées, mais elles manquent d'étendue; il possède un bon dessus, bien soutenu, un rein très large, de bons membres avec des canons courts, mais ses jarrets sont un peu coudés; il est tout à fait arabe dans sa croupe, comme beaucoup de chevaux de sa famille, du reste. On peut lui reprocher de marquer de taille. Il est de robe baie.

Son camarade North Star VIII a la robe baie brune de son aïeul ; il a plus d'expression dans sa physionomie que le précédent, tout en possédant une très forte charpente ; il est compact, bien fait, fortement membré avec des jarrets très larges, d'une solidité qui paraît à toute épreuve et des canons très courts. Il est, du reste, très près de terre, a un excellent dessus, un bon corsage et de la substance. Il est bien établi en père de chevaux d'armes.

On recherche partout des étalons de ce modèle en Hongrie où chez les éleveurs, on trouve beaucoup trop de chevaux légers, incapables de porter un homme avec son équipement. Parallèlement aux Gidran, les North Star-Furioso rendent de très grands services pour la production des chevaux de selle, mais leurs produits sont aussi beaucoup employés au trait léger. Ils représentent donc au haras des producteurs de chevaux à deux fins.



J'ai dit qu'en dehors des poulains nés à Mezöhegyes, qui, en raison de leur origine, sont ceux qu'en choisit de préférence pour le recrutement de l'effectif des dépôts d'étalons du Gouvernement, on élevait au haras un certain nombre de poulains achetés aux particuliers dont une partie, après une sélection assez rigoureuse, sont

cédés comme étalons aux communes ou aux particuliers membres de certaines associations d'élevage approuvées par le Gouvernement.

Le haras fait une convention avec les propriétaires connus pour bien soigner leurs poulains ; ils doivent présenter au capitaine inspecteur ceux qu'ils désirent céder à un an et à deux ans. Ceux qui, après le second examen n'ont pas été refusés, deviennent en vertu de ce contrat, la propriété du haras, qui est obligé de les prendre, et les fait élever avec les poulains nés à Mezöhegyes. Le prix moyen d'achat est de 500 francs. Le nombre des poulains ainsi achetés est de deux cent chaque année.

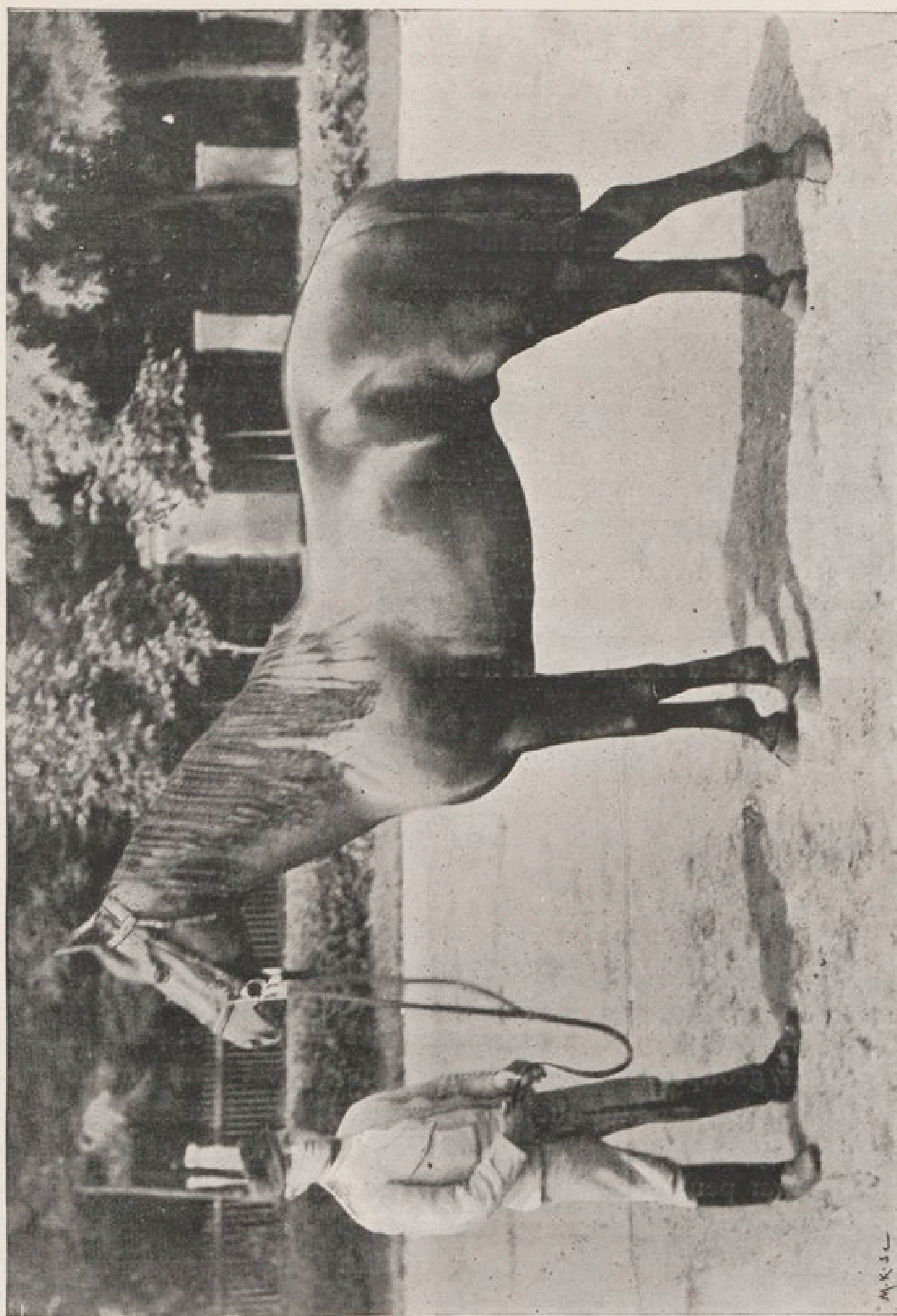
On les place à trois ans dans une écurie spéciale, où ils sont traités comme les poulains du même âge nés au haras. A la fin de leur troisième année, on leur fait subir un nouvel examen, qui détermine leur classement définitif. Ceux qui sont éliminés sont castrés; on les dresse et au mois d'octobre suivant on les envoie au Tattersal de Budapest où ils sont vendus, ceux de race Nonius, par exemple, de 1.000 à 1.200 francs. Le nombre des animaux exclus est d'environ 40 pour 100.

Les autres sont en partie — 20 pour 100 en moyenne, — affectés comme étalons aux dépôts de l'Etat. Le reste est cédé aux communes. Enfin, les pertes, par maladies ou accidents, sont à peu près de 5 pour 100. La valeur de ces jeunes étalons est d'après l'estimation faite au haras, de 17 à 1.800 francs.

Les étalons sont cédés aux communes aux conditions suivantes: le prix de vente est de 700 à 1.000 francs seulement, payables en quatre annuités. La commune s'engage à bien soigner l'étalon et à lui donner à ses frais une alimentation convenable ; elle le met à la disposition des éleveurs au prix de saillie maximum de 5 fr. 20 (2 florins), la monte devant être faite à la main ou en liberté, suivant la région où se trouve la commune. Dans le premier cas, l'étalon ne doit pas faire plus de deux saillies par jour; dans le second, le nombre des juments au milieu desquelles il est placé ne peut excéder trente. Le directeur du dépôt d'étalons ou ses officiers s'assurent de l'état des étalons communaux ; ceux dont la condition n'est pas satisfaisante, peuvent, tant que le prix total n'a pas été payé, être repris aux communes, auxquelles on ne rembourse pas les annuités versées. Par contre, en cas d'accidents, ou si l'étalon produit mal, il est remplacé sans que la commune ait aucun excédent à payer. Au bout de trois ans, la commune devient propriétaire absolue du cheval et peut en disposer à son gré ; elle est tenue seulement, en cas de vente, d'en donner avis au directeur du dépôt d'étalons de la circonscription. Sinon, il ne lui sera plus cédé d'autres étalons à des conditions aussi avantageuses.

Les demandes d'étalons sont adressées par les communes au président de la Commission d'élevage du Comitat qui les approuve ; les étalons sont choisis par les mandataires au dépôt de la circonscription, et après que l'acte de cession a été établi, ils leur sont remis immédiatement par le directeur du dépôt.

Ce système donne de très bons résultats qui seraient peut-être meilleurs encore si l'on ne laissait aux communes la faculté de changer d'étalons après trois saisons de monte, faculté dont elles usent trop souvent pour éviter, prétendent-elles, une trop



FURIOSO XXI, ÉTALON BAI CHATAIN, NÉ A MÉZÖHEGYES EN 1892

grande consanguinité. En trois ans, un étalon n'a pas le temps de servir toutes les juments d'une commune, tandis qu'un plus long séjour dans le pays permettrait de donner plus d'homogénéité à la production.

C'est précisément ce qui lui manque surtout. La pure race hongroise n'existe plus guère qu'à l'état d'exception, les croisements divers ayant sensiblement altéré le type. On en trouve encore quelques rares représentants chez le comte Andrassy, par exemple, mais l'emploi du pur-sang anglais les aura bientôt fait disparaître complétement.

Un étalon alezan, né en 1897, chez le comte Apponyi, qui se trouvait au haras lors de notre visite, peut donner une idée assez exacte du type des bons produits du pays. C'est un animal assez harmonieux, bien fait dans son épaule et dans son arrière-main, avec la croupe ronde de l'arabe, bien établi sur des membres bien dirigés ; son dos est un peu mou, son corsage trop léger, ses avant-bras manquent de muscles. Avec sa charpente assez forte, il donnera probablement des produits résistants, capables de porter le poids, mais auront-ils toute la vigueur, toute la trempe désirables ? Il est permis d'en douter.

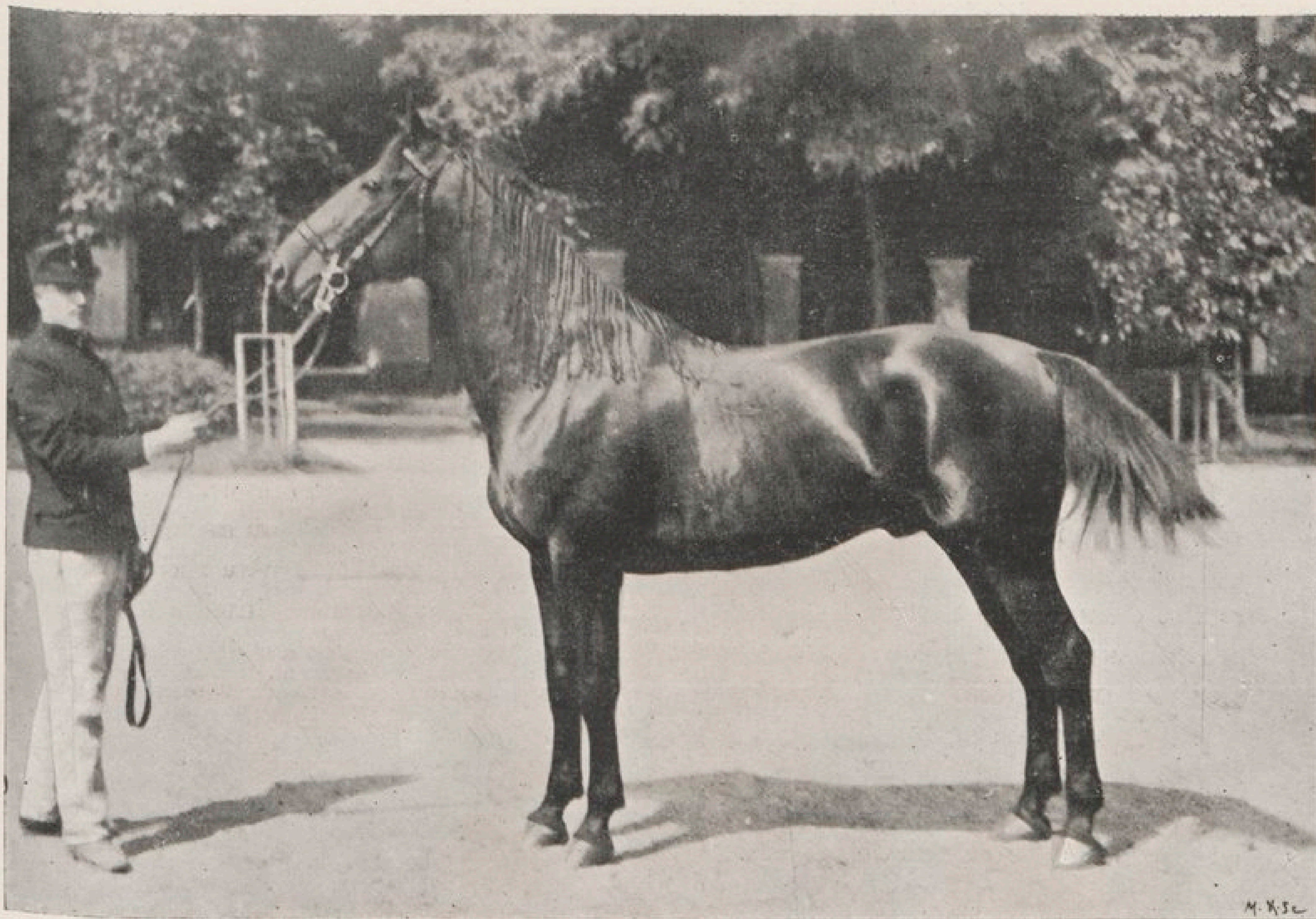
D'un autre côté, l'action des étalons de Mezöhegyes a permis d'élever la taille chez les chevaux des paysans et de donner plus de force aux membres avec une direction meilleure. Un poulain de trois ans, qui n'était pas encore entré aux écuries de la portion centrale, nous en a, entre autres, donné la preuve. Il manque absolument de distinction, mais il est grand, très fort, très vigoureux et bien membré ; il doit certainement en grande partie au Nonius dont il esl issu, sa taille, sa charpente et sa force de membres.



Les poulains qui sont nés au haras sont dressés au mois de mars de leur troisième année. On commence par les placer dans les écuries des étalons ; puis, on les conduit dans le manège par groupe de vingt. Chaque poulain est tenu en main par deux hommes. On les promène pendant quelques minutes, puis on commence le dressage à la selle ; grâce au système, très pratique, adopté, qui rappelle celui qu'on emploie pour les yearlings, on peut, en très peu de jours, leur donner au pas, au trot, et au galop, un exercice qui les débourre rapidement.

Leur classement se fait au mois d'octobre suivant. Ceux qui sont conservés pour la pépinière sont mis à part, les étalons destinés aux dépôts sont envoyés au chef-lieu de la circonscription.

On ne leur fait subir au haras aucune épreuve sérieuse ; c'est seulement après leur première saison de monte, pendant laquelle on leur donne de six à huit juments, qu'on les envoie à Holitch en Moravie, où ils sont employés pendant un an ou deux comme chevaux de chasse. Ceux-là seuls qui ont fait preuve d'une résistance suffisante, sont




NORTH-STAR VIII, ÉTALON BAI BRUN, NÉ A MEZÖHEGYES EN 1892

renvoyés à Mezöhegyes ou dans les dépôts où ils sont définitivement classés comme étalons. Les autres sont vendus.

Cette manière de procéder parait assez pratique pour les Gidran, les North Star, les Furioso, et, à la rigueur, pour les petits Nonius. Mais les meilleurs des grands Nonius feraient d'assez pauvres hunters ; aussi pour eux l'épreuve consiste à parcourir, attelés, vingt kilomètres en un temps donné, une heure, si je ne me trompe ; elle est beaucoup plus concluante, à la condition d'être renouvelée à plusieurs reprises, et à des intervalles assez rapprochés. Ces épreuves ont certainement, en tout cas, plus de valeur que nos épreuves ordinaires d'étalons.

Pour les maintenir en bonne condition, les étalons sont promenés montés, tous les jours pendant deux heures au moins ; on les fait marcher au pas et trotter alternativement pendant une demi-heure. Deux fois par semaine, on les fait galoper pendant quelques minutes pour mieux activer encore le jeu de leurs organes respiratoires. Ils sont d'ailleurs en parfait état. Les pieds ne sont ferrés qu'exceptionnellement ; il est vrai qu'il serait tout-à-fait impossible de trouver, dans toute l'étendue du domaine,

une pierre ou un caillou, quelque petits qu'ils fussent, et que la corne a pu, dès le jeune âge, acquérir la résistance suffisante pour rendre inutile toute armature protectrice. Ce doit-être aussi pour cette raison que les membres, qui n'ont pas supporté de chocs trop sévères, conservent une netteté remarquable chez presque tous les pensionnaires du haras.

On donne rarement plus de vingt-cinq à trente juments à un étalon complètement fait. Les jeunes étalons n'en ont qu'une dizaine et on en augmente successivement le nombre. En principe, aucun étalon ne fait plus d'une saillie par jour. Il est toutefois admis, quand le cheval possède un bon tempérament, qu'il en fasse une le matin et une autre dans l'après-midi, après la promenade, mais à titre exceptionnel seulement, et avec cette restriction que le nombre de ses saillies ne doit pas dépasser dix par semaine. On arrive ainsi à éviter la fatigue et la déformation qu'on constate trop souvent chez les étalons de nos dépôts.

Pour constater l'influence relative que peut avoir sur la fécondation le nombre des saillies, il est, depuis quelques années, tenu un registre spécial, où on inscrit les saillies faites par chaque étalon et en regard le résultat obtenu. On espère arriver à se rendre compte s'il y a avantage à envoyer les juments à l'étalon à des intervalles rapprochés ou à espacer plus ou moins les saillies. Jusqu'ici, on n'a relevé que des résultats contradictoires et il est probable qu'on n'obtiendra jamais une formule exacte, les différences de tempérament et de vitalité ne permettant pas d'adopter indifféremment le même régime pour tous les reproducteurs.

La moyenne des naissances qui atteint à Mezohegyes de 65 à 70 pour 100, témoigne en tous cas de l'efficacité du principe adopté de réduire à un chiffre plus que rationnel le nombre des juments données à chaque étalon.

La ration allouée pour les étalons est de quatre kilos d'avoine, cinq kilos de foin et deux kilos de paille ; elle est un peu plus forte pour les jeunes étalons classés, tant que leur croissance n'est pas terminée.



Il y a, à la portion centrale, trois cent trente-neuf chevaux ou juments ; en dehors des étalons, des chevaux de service qui sont choisis parmi les animaux réformés, et des chevaux de selle des officiers, cet effectif est complété par des juments de deux catégories.

Les premières, qui sont logées dans une écurie faisant suite au petit manège réservé pour les saillies, sont des jeunes juments restées vides, qu'on dresse avant de les envoyer à l'automne aux chasses de Budapest ; elles sont de race Gidran ou petit Nonius, et sont renommées pour leur résistance. En 1898, cinq officiers du haras sont



ÉTALON ALEZAN, NÉ EN 1897 CHEZ LE COMTE ANDRASSY

allés avec des juments de cette catégorie au haras de Radautz, et ont fait, avec divers détours, un voyage circulaire de 1,280 kilomètres en seize jours, soit des étapes de 80 kilomètres. Toutes ces juments étaient en parfaite condition à leur retour à Mezohegyes.

Dans une autre écurie, se trouvent un certain nombre de poulinières, appartenant à des particuliers, membres de sociétés d'élevage de la région. Le haras leur accorde chaque année quatorze saillies de ses étalons à des prix réduits et les prend en pension au prix de revient de la ration d'avoine et de fourrage; il fournit gratuitement la paille. Si la jument est soignée par un homme du haras, il lui est dû une indemnité mensuelle de 8 fr. 40 (4 florins).

On accepte également au aaras les juments pleines, pour la mise bas, et on leur donne tous les soins nécessaires; elles sont mises à la prairie avec les juments du haras pendant la belle saieon et reçoivent la même ration qu'elles; le prix total dc la pension, très réduit, est de 31 fr. 50 par mois.

Les éleveurs pour profiter des avantages qui leur sont ainsi offerts, doivent s'engager à ne pas vendre leurs juments; s'ils gardent comme poulinières celles de leurs pouliches qui ont pour père un des étalons du haras, des privilèges analogues leur sont accordés.

Ce système d'amélioration des poulinières me paraît très pratique et de beaucoup préférable à nos primes de conservation qui, souvent, n'ont pas d'autre résultat que de majorer le prix de vente des juments qui l'ont reçu. Après avoir touché la première partie de la prime, leur propriétaire les vend aux conditions avantageuses qu'assure toute prime obtenue à un concours quelconque. L'éleveur en profite, mais le but n'est nullement atteint, bien au contraire.

On pourrait, en tout cas, faire l'expérience du système hongrois; il n'y a aucune raison pour qu'elle ne donne pas des résultats aussi satisfaisants que ceux qu'on obtient à Mezöhegyes, l'expérience ne portant bien entendu que sur la réduction du prix des saillies et au besoin sur une indemnité à accorder pour l'entretien de la jument.

En vertu du même principe, les juments de pur-sang nées en Hongrie qui ont gagné des courses, sont saillies gratuitement par les étalons nés en Hongrie et à moitié prix par les pur-sang importés, pourvu qu'elles appartiennent à un citoyen hongrois. Dans le dernier cas, si la jument n'est pas pleine, le prix de saillie est remboursé.

Voilà, encore une fois, une protection intelligente et pratique.

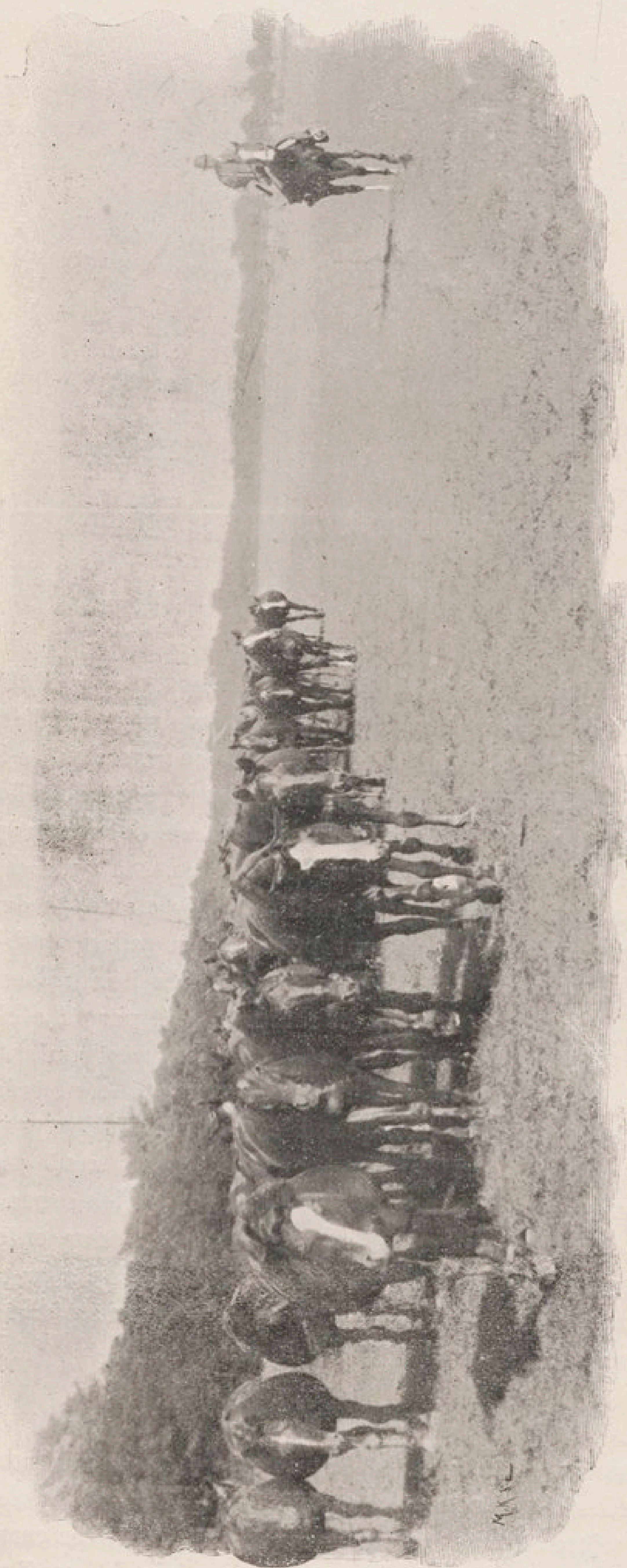


## III

## LES POULINIÈRES

Des routes, ou, plus exactement, de larges avenues bordées d'assez beaux arbres, dont une partie seulement sout ouvertes au public, conduisent de l'établissement principal aux neuf fermes de l'exploitation et aux douze succursales du haras, où se trouvent les poulinières des diverses races, les poulains et les pouliches depuis leur sevrage jusqu'à leur classement, et enfin, les juments réformées. destinées après leur dressage à être envoyées au Tattersall de Budapest. Ces routes sont en terre battue, tout simplement ; aucune pierre, pas le plus petit caillou, il n'y en a pas dans le pays, je le répète, et le bois n'est pas assez abondant pour qn'on puisse établir des chaussées analogues à celles qui, dans certaines grandes propriétés hongroises, permettent aux voitures de circuler facilement par tous les temps. L'été, par la sécheresse, la partie des avenues où passent les voitures est résistante et très roulante, très douce en même temps aux pieds des chevaux qui n'ont pas besoin d'être ferrés ; le parcours sur ce terrain uni est donc fort agréable... quand le vent n'y soulève pas des nuages d'une poussière aveuglante. Mais, pendant la saison des pluies, il est à peu près impossible de circuler en voiture ; au moment de la fonte des neiges, les roues enfoncent jusqu'à l'essieu, et on doit, de kilomètre en kilomètre, s'arrêter pour enlever la boue sous laquelle elles disparaissent. Aussi, quand on ne peut employer les traîneaux, sort-on très rarement en voiture pendant l'hiver. Les inspections et les divers services se font à cheval, à une allure en rapport avec l'état du terrain.

Chacune des quatre grandes races, a, pour les poulinières aussi bien que pour leurs produits après le sevrage, des écuries distinctes, qui forment autant d'îlots dans ce vaste domaine. Ces haras — ils sont ainsi désignés — sont éloignés de la partie principale de deux kilomètres au moins, et de dix kilomètres dans certains cas. Ils sont, par deux groupes de six, placés sous la surveillance immédiate d'un sous-lieutenant ; chaque haras est dirigé par un sergent major chef d'écurie, ayant sous ses ordres un



LE HARAS DES GIDRAN. — POULINIÈRES SOUS LA CONDUITE D'UN CSIKO

exempt (brigadier), sept piqueurs (csikos) et deux conducteurs de chariots ou fourgons. Ce personnel est à peine suffisant, mais comme il est exclusivement militaire, on réussit à assurer le service d'une manière très satisfaisante en somme.



Le haras des poulinières Gidran est le plus rapproché de Mezöhegyes ; il comprend actuellement 92 juments, toutes de robe alezane d'une teinte uniforme, qui, malgré, les croisements dont elles sont issues, sont du même modèle. Ici, comme pour les trois autres races, la sélection, très stricte, a permis de couserver le type unique qu'on avait adopté ; c'est même un des points les plus curieux de ce rematquable, élevage.

Kengyel-Gidran 7, née en 1892, fille d'un pur sang anglais et d'un jument de race Gidran, une des bonnes poulinières du haras, possède toutes les caractéristiques de la famille ; de taille moyenne, — 1^m^58, alezane avec une balzane postérieure gauche, elle est admirablement faite dans son dessus qui est bien soutenu, avec un rein magnifique de largeur et de force d'attache. Son épaule a une longueur suffisante et une bonne direction, sa poitrine est large et bien descendue, sa croupe, un peu droite, est large avec des quarties garnis de muscles ; bien équilibrée, longue dessous, les côtes longues et bien arrondies, elle est portée par d'excellents membres, aux articulations larges et nettes, aux tendons bien détachés. Elle possède, enfin, beaucoup d'expression dans sa physionomie, de distinction dans son ensemble, et elle a dans sa démarche une grande liberté.

Je suis convaincu que des poulinièees de ce modèle rendraient comme certains étalons Gidran, de très grands services dans le Sud-Ouest de la France, où elles contribueraient à redresser les dessus et à rectifier les aplombs antérieurs. Leur communauté d'origine avec notre race anglo-arabe permettrait avec elle des croisements sans qu'on eût à craindre les inconvénients des unions disparates ; il me semble, en tout cas, qu'il n'y a aucune raison pour ne pas en faire l'expérience.

Algy Gidran 10, par le pur-sang anglais Algy, et une jument de race Gidran, est de taille un peu plus élevée, — 1^m^60, mais elle est moins soudée, moins soutenue dans son dessus que la précédente ; elle n'a d'ailleurs que cinq ans et n'est pas encore complètement formée. Mais son exemple prouve qu'on peut obtenir une taille suffisante tout en conservant la bonne harmonie de l'ensemble ; ses lignes sont bien dirigées ses nombres sont forts, ses canons très courts ; elle a beaucoup de sang et de distinction et porte admirablement sa jolie tête à l'œil vif et inteligent.

Les poulinières sont logées dans de grandes écuries, — il serait plus exact de dire dans de grandes granges — auxquelles une toiture élevée, sans plafond, à la charpente apparente, assure une aération très suffisante ; de larges fenêtres sur les grands côtés donnent beaucoup de lumière ; le long des murs, des auges pour l'avoine ; sur le sol, une litière très épaisse ; pas de rateliers, le foin est placé par terre.

Depuis quelques années, le développement pris par l'exploitation agricole qui a beaucoup augmenté la valeur des terres, a eu pour conséquence nn important rema-



VACHES HONGROISES

niement de l'assolement du domaine. Au début, on avait abandonné au haras de vastes étendues de terrains qui permettaient d'accorder à chaque succursale plus de trois cents hectares de pâturages. Mais, graduellement, les progrès de la culture ont obligé l'admiinistration à réduire leur étendue. La fertilité des plaines hongroises est proverbiale. A Mezöhegyes notamment, la couche de terre végétale, noire, assez légère mélangée de sable et de coquillages réduits en une poussière fine, qui donne tout le calcaire nécessaire, a plus d'un mètre d'épaisseur et repose sur un fond de sable qui rend très rapide l'écoulement des eaux ; elle convient admirablement à la culture du blé et de la betterave entre autre autres. On comprend, par suite, que peu à peu une partie des pâturages aient été transformés en terres arables et cédées à l'exploitation agricole. Pour permettre aux animaux de prendre l'exercice dont ils ont besoin, on a aménagé à proximité des écuries, des paddocks ou parcours assez étendus, de quatre hectares en moyenne, dont la partie centrale est occupée par un grand champ de luzerne en forme d'œuf. Dans l'espace laissé libre on a établi une piste, de forme elliptique, de vingt mètres de large où en toutes saisons on exerce les animaux aux diverses allures. Ce travail, nécessaire surtout aux poulains, les étend et les développe. Tous les angles sont arrondis et dans les encoignures on a planté des arbres qui donnent

un peu d'ombre en été. On a réussi ainsi à conserver à l'élevage de Mezöhegyes la même importance, malgré la réduction de l'étendue des pâturages qui lui sont affectés,

En outre, derrière les écuries auxquelles ils communiquent par de larges portes toujours ouvertes, se trouvent des paddocks où juments ou poulains peuvent prendre l'air quand il leur convient.

Puis, pendant une grande partie de la journée, les animaux n'en sont pas moins mis à la prairie, dans les parties voisines de leurs écuries respectives ; ils y sont constamment surveillés par un csiko (palefrenier) à cheval qui, avec son fouet à longue lanière qu'il fait claquer bruyamment, les maintient dans l'espace qui leur a été assigné. Les juments les mieux dressées du groupe portent au cou une sonnette ; enfin, dans chaque groupe, on place un âne qui vit avec les chevaux et les habitue à la vue et au contact de ses semblables, très nombreux en Hongrie.

Fort pittoresque, le costume du csiko, avec son gilet de drap rouge à boutons de cuivre tranchant sur le drap bleu de sa veste aux larges manches et de sa culotte bouffante qui recouvre à demi ses bottes — hongroises naturellement. — Comme coiffure, un bonnet de drap rouge, avec, au centre, une plaque aux armes de Hongrie ; en bandoulière, son fouet. Il est droit sur sa selle qui est placée presque sur le garrot de son cheval. Pour surveiller son troupeau, il se tient, comme un chien de berger, à quelque distance ; dès qu'un animal s'écarte un peu trop loin, il le rejoint au galop et le fait rentrer dans le rang ; pour ramener ses bêtes à l'écurie où les faire changer de place, il galope derrière elles en faisant claquer son fouet et leur indique par ses crochets la direction à suivre. A cheval pendant presque toute la journée, le csiko est un cavalier, — je ne dis pas un écuyer — de premier ordre.

L'été, il remplace le drap par une toile rayée de couleur bleu foncé, et le bonnet par un chapeau rond, recouvert de toile cirée qui le garantit, assez sommairement d'ailleurs, du soleil. Son cheval utilise les deux bandelettes de cuir terminées par un gland qui pendent de chaque côté de sa bride, pour chasser les mouches. Cet ornement qui est, comme on le voit, à deux fins, rappelle beaucoup celui qu'on faii porter aux chevaux arabes.

En quittant les juments Gidran, nous remontons au milieu de ces champs sans fin, vers le haras des poulinières grand Nonius, situé au nord ouest de l'établissement central. Sur notre route, nous rencontrons un troupeau de magnifiques vaches grises, ou plutôt d'un blanc légèrement teinté, armées de cornes magnifiques. Le domaine en possède trois cents ; elles appartiennent à la pure race hongroise que l'on tient à conserver, et sont employées uniquement à la reproduction. Elles forment quatre groupes de 70 à 80 têtes environ, dont les étables sont situées à peu de distance des écuries des poulinières Gidran.

L'homme qui les garde porte le pantalon zouave, un gilet recouvert d'un long tablier bleu et un chapeau à larges bords ; ses jambes sont nues, comme ses pieds que protègent des sandales. A notre descente de voiture, il nous recommande de ne pas nous séparer ; ces vaches ont un caractère peu aimable, et sont toujouts disposées à se

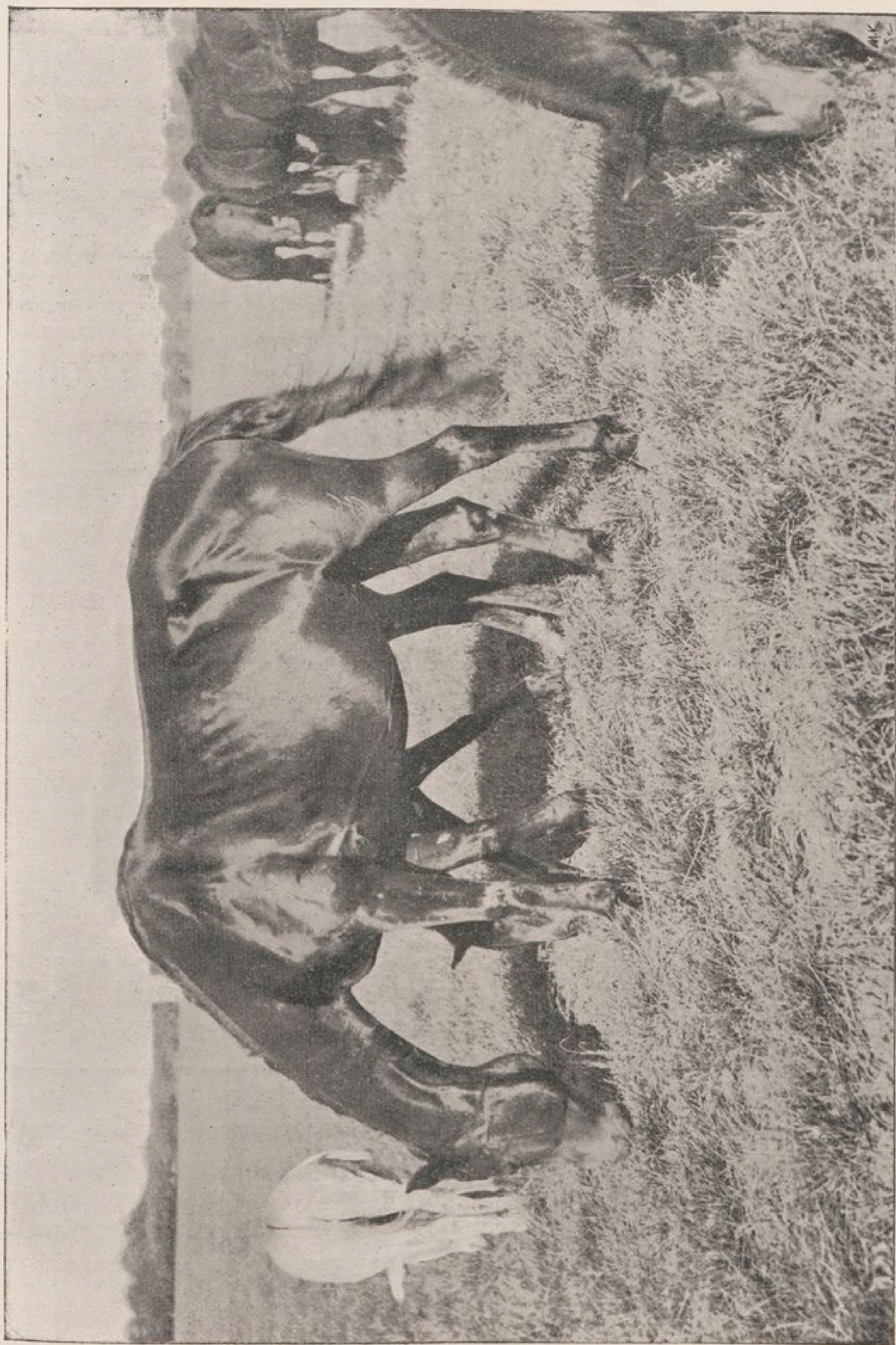
précipiter sur toute personne isolée qui passe à leur portée. Un groupe leur inspire une certaine crainte. Il leur est même désagréable qu'on les regarde avec trop d'attention ; l'une d'entre elles, une magnifique bête à laquelle ses grands yeux très vifs, bordés de noir, donnaient presque un air intelligent, nous a fait très clairement comprendre, par ses grognements, son attitude menaçante et ses fouaillaments de queue, que notre curiosité, et même notre admiration, lui étaient parfaitement désagréables. En homme prudent, le vacher nous faisait signe de nous retirer. Elle était vraiment superbe d'attitude, la belle vache hongroise ; si elle eût été seule, il aurait sans doute été facile d'en avoir raison, mais en nous chargeant, elle aurait entraîné à sa suite tout le troupeau, et la perspective d'être poursuivi par quatre-vingt vaches affolées aussi bien armées n'offrait plus grand attrait.

Le capitaine Szirmay, qui nous accompagnait, nous racontait à ce propos que, passant un jour à cheval sur cette même route avec ses deux chiens, l'un d'eux était entré dans la prairie où se trouvaient les vaches, et avait mordu un petit veau. Aussitôt la mère furieuse s'était jetée sur lui ; tout le troupeau imitant son exemple, l'avait suivie, et s'en prenant au capitaine le poursuivait en une chasse folle, beuglant avec rage, pendant près de deux kilomètres, à un train tellement vite que c'est à grand peine que son cheval conservait quelque avance ; le village était proche heureusement : aux premières maisons, la troupe surprise, s'arrêta ; elle était d'ailleurs à bout de souffle.

On voit que les vaches hongroises n'admettent pas qu'on plaisante avec elles. Ce que je viens de dire prouve en outre qu'elles ont beaucoup de sang et de trempe, et fait comprendre qu'on tienne à ce que la race pure ne soit pas perdue. Les élèves de Mezöhégyes sont vendues à des cultivateurs qui les emploient surtout à des croisements ; aussi le gouvernement hongrois a-t-il jugé nécessaire de pourvoir par lui-même à la conservation de la race, très précieuse dans un pays où les bœufs sont employés pour presque tous les travaux agricoles. L'herbe est trop fine dans ces terres relativement légères, pour qu'on puisse, élever avec succès les chevaux de gros trait.



Le haras des Grands Nonius est composé de 116 poulinières toutes, malgré des croisements continuels, du même modèle ; elles sont, pour des juments de leur taille, remarquablement équilibrées, fortement membrées, et régulières dans leurs aplombs, avec des pieds excellents ; toutes sont de robe baie ou noire. Les juments alezanes sont écartées par principe, la robe, comme chez les Cleveland, étant une des caractéristiques de la race. Par contre, on s'applique à faire disparaître la tête busquée des premiers auteurs et on y est à peu près arrivé par des croisements avec le pur sang anglais ; c'est également par le pur sang, avec trois fils de Buccaneer entre autres, qu'on a redressé les dessus, et qu'on en a diminué la longueur. On a ainsi réussi, en graduant bien l'infusion de sang, à améliorer la structure sans faire perdre de la force



TYPE DE POULINIÈRES GRAND NONIUS

à la charpente. Le Nonius, grand ou petit, n'est, comme je l'ai dit déjà, qu'un anglo-normand que les influences climatériques n'ont modifié que dans des proportions presque insignifiantes ; il rappelle même, beaucoup plus que le nôtre, l'angio-normand ancien.

Goodfellow Nonius 10, jeune poulinière qui a gagné en 1900 l'épreuve de 3000 mètres dont je parlerai plus loin, sur toutes les pouliches classées du haras, a de bonnes lignes régulières, une excellente charpente, de la densité dans ses tissus, des membres forts et bien dirigés, sa tête est bien attachée et assez légère. Elle représente le type du Grand Nonius actuel qui est aussi bien équilibré qu'il est permis de l'exiger d'un grand carrossier, qui est en même temps très résistant et dont l'allure est assez soutenue pour lui permettre de faire facilement, en terrain plat, vingt kilomètres en une heure, et même davantage.

La méthode adoptée en Hongrie pour désigner les pensionnaires d'un haras est très pratique, mais au premier moment, elle étonne : tous les chiffres qui précèdent ou suivent le nom de chaque animal paraissent incompréhensibles. Je crois donc utile d'expliquer en quelques mots la base qui a été adoptée.

Comme en Autriche, le nom donné au poulain est formé par la réunion des noms de son père et de sa mère : 229 Tartar-Nonius I est, par exemple, fille du pur-sang anglais Tartar et d'une jument de race Nonius, dont l'ascendance est inscrite au registre d'origines du haras. Le chiffre 229 placé avant son nom, est le numéro matricule de la poulinière ; enfin, le chiffre I, qui le suit, indique qu'elle est le premier produit qu'a eu sa mère. Une autre poulinière, 270 Nonius XXXI-13, a pour auteurs deux Nonius ; son père est Nonius XXXI, sa mére, une jument de même race, dont il n'a pas été, par suite, utile de répéter le nom, et elle en est le treizième produit. Quant aux étalons de race Nonius, on les distingue suivant le classement chronologique, l'auteur de la race étant, comme dans les familles souveraines, connu comme Nonius I[er]. Ce système, qui tout d'abord paraît un peu compliqué, est en réalité des plus simples, et permet, à la seule inspection de l'animal, de connaître son origine.

Tous les pensionnaires de Mezöhegyes portent, en effet, une double marque. Sur le côté droit, en arrière du garrot, on mei le timbre du haras, un M. couronné, à côté du numéro matricule ; sur le côté gauche, l'initiale des deux noms des auteurs et les chiffres correspondants. Ainsi le produit de Durczaz, étalon de pur-sang anglais et d'une jument Nonius, se nommera Durczaz, portera la marque « D N » ; de même, celui d'un étalon Nonius et d'une fille de Durczaz-Nonius et portera la marque « N D », avec, bien entendu, le chiffre indiquant son rang dans la production de sa mère. Les Nonius dont la mère est de race Nonius pure, portent, en outre, une croix.

Il y a ainsi, auharas, plus de cinquante marques différentes.

Les animaux employés comme reproducteurs étant seuls marqués, ce luxe de tatouages, qui seraient fort peu plaisants chez des chevaux de service, n'a aucun inconvénient; il rend la surveillance plus facile, ce qui est d'autant plus apprécié par les

officiers qui en sont chargés, que dans ces troupeaux de poulinières d'un même modèle et de même robe, les individualités se confondent et sont presque impossibles à reconnaître.



Dans certaines parties, le domaine de Mezöhegyes a une largeur de vingt-cinq kilomètres ; aussi, en dehors de leurs chevaux de selle, tous les officiers et les fonctionnaires de l'exploitation ont-ils à leur dispositipn une voiture et deux chevaux de trait dont ils se servent pour leurs tournées d'inspection quotidiennes. Ces chevaux sont choisis parmi les meilleurs des animaux réformés et font un très bon service ; ils trottent indifféremment, à un train de seize à dix-huit kilomètres à l'heure, sur les routes, dans les prairies ou à travers le champs de blés nouvellement coupés. C'est à peine s'il existe des traces de fossé dans les grandes avenues ; il est donc facile dans cette immense plaine de passer partout. J'ajouterai que les voitures, malgré leur légèreté, sont très solidement établies.

Les deux chevaux attelés à la victoria qui avait été mise à notre disposition, nous transportaient rapidement d'une succursale ou plutôt d'un haras à un autre; par moment, la route suivait la lisière d'un des bois qu'on a plantés sur divers points du domaine, pour atténuer un peu l'effet du vent qui, par certaines journées d'hiver, souffle dans ces plaines avec une extrême violence. Les acacias auxquels convient bien le terrain, en sont l'essence principale; pas de chênes, la terre ne serait pas assez forte pour eux. La superficie totale des parties boisées, est d'environ 900 hectares, divisés en parties inégales de 30 à 40 hectares en moyenne.

Quelques chevreuils ont, à la suite de chasses dans les domaines des environs, choisi ces bois pour refuge ; on les a laissés tranquillement s'acclimater et se reproduire. En 1899 seulement, on fit quelques battues et en les tirant avec ménagement, on est certain maintenant de pouvoir toujours en trouver. Ces chasses sont pendant l'automne et l'hiver une des grandes distractions du personnel du haras.

Le gibier est d'ailleurs très abondant dans le domaine. Après la chasse au perdreau, qui ouvre le 15 août, on fait le 1er octobre l'ouverture de la chasse au faisan; celle des lièvres n'a lieu que le 1er décembre. Toutes les chasses sont faites en battues avec l'aide des ouvriers du domaine ; je ne veux pas donner le nombre des pièces inscrites au tableau après ehaque journée, tant il paraîtrait invraisemblable. On m'a assuré qu'un « bon fusil » pouvait dans sa matinée tuer de 180 à 200 perdreaux. Les oiseaux sont tellement nombreux qu'à chaque coup on peut en abattre trois ou quatre.



La jumenterie anglo-hongroise comprend 135 poulinières des familles Furioso ou North Star; l'ensemble, comme dans les autres haras, en est homogène, un peu moins



GOODFELLOW-NONIUS 10, POULINIÈRE GRAND NONIUS, NÉE EN 1896,
a gagné en 1900 l'épreuve sur 3,000 mètres.

toutefois que chez les Gidran et les Nonius. Les juments sont de taille moyenne, de robe baie ou baie-brune, bien équilibrées, avec de la finesse dans les tissus et des aplombs réguliers; la tête est assez légère, mais l'encolure qui a une bonne longueur, est souvent fausse; l'épaule a une direction assez oblique et une longueur suffisante, le dessus est assez soutenu, le milieu a une bonne résistance, les quartiers sont assez larges; la croupe est arrondie et la queue attachée haut, comme chez l'arabe, leur ancêtre; enfin les membres sont en général un peu grêles, mais les articulations sont fortes. Sans être parfaites, elles possèdent tout ce qu'il faut pour produire de pères de bons trouplers; je crois, toutefois, que, comme pour les étalons de cette race, on pourrait sans inconvénient accentuer encore un peu l'infnsion du sang.

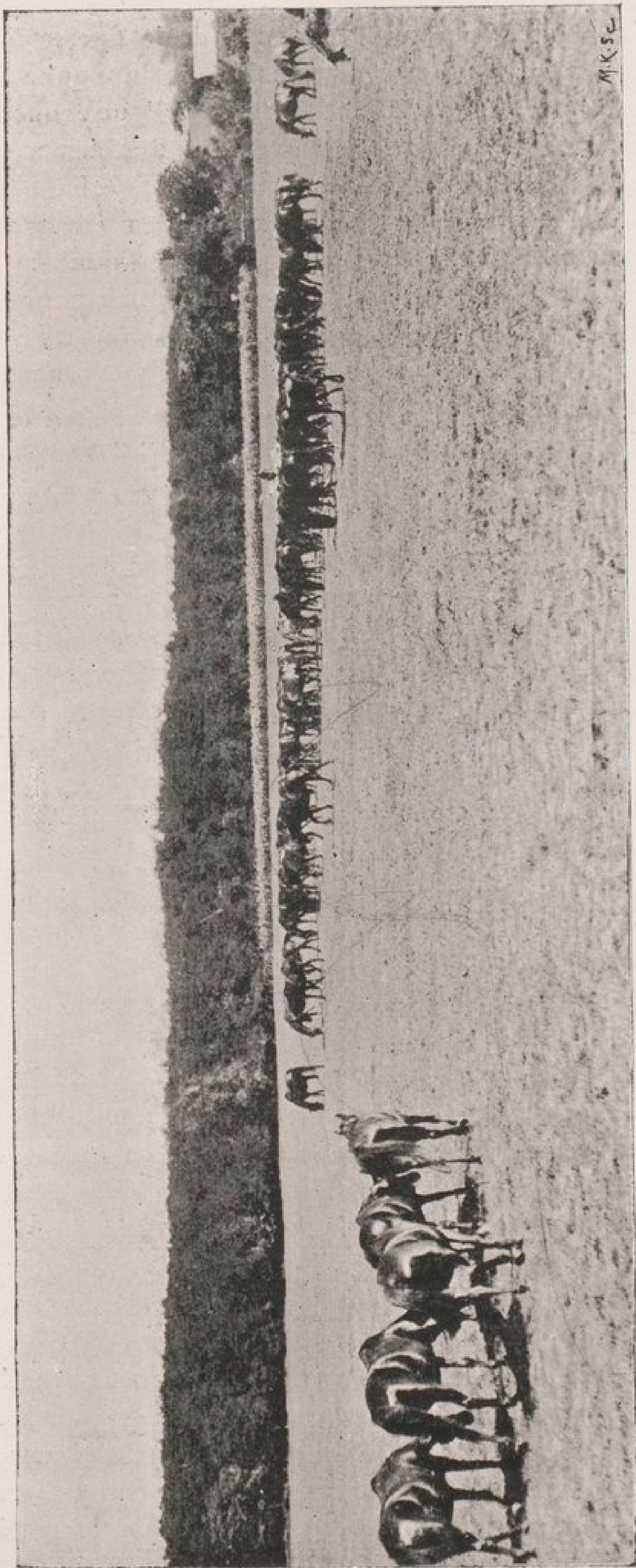
Urambatyam 5, née en 1892, par exemple, fille du pur sang anglais Urambatyam et d'une jument North Star, est bien faite dans son épaule, elle a une magnifique desceute de poitrine et est assez régulièrement établie ; mais son dessus est trop long son rein manque de soutien ; ses aplombs sont excellents, mais ses membres sont trop grêles.

North Star VI, 4., qui est née en 1895, a des tissus plus fins, est mieux soudée et plus suivie ; elle est bien faite de partout, très distinguée; l'influence du sang que ses deux auteurs lui ont légué à une dose assez intense, est évidente, et elle n'en a pas moins conservé la forte structure et la netteté de membres à laquelle on tient avant tout à Mezöhegyes. Son exemple me paraît donc justifier la remarque que je faisais tout à l'heure.

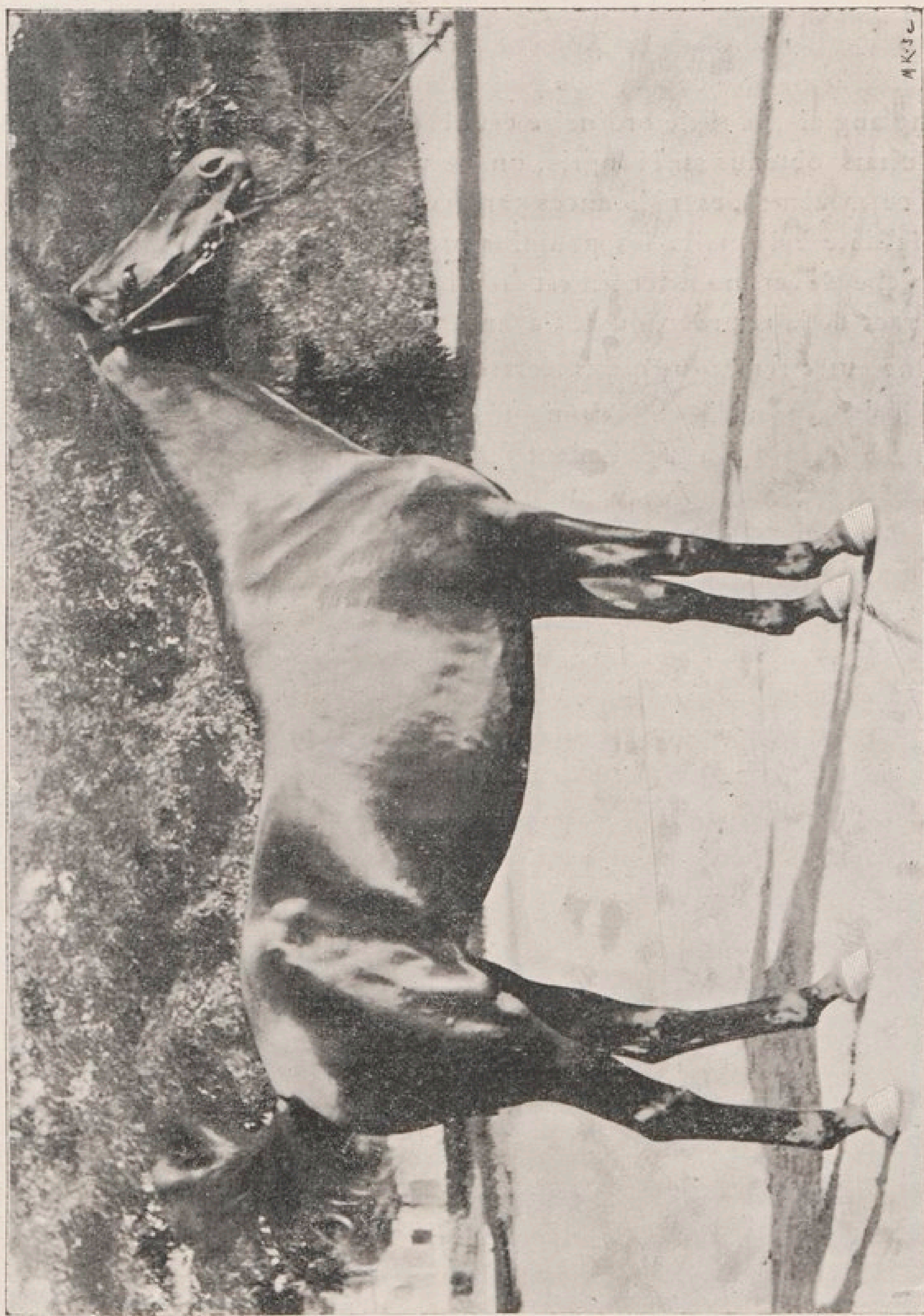


Les poulinières sont saillies tous les ans, jamais on ne les fait reposer pendant une saison, bien que, comme je l'est dit précédemment, la moyenne des naissances soit très élevée ; elle atteint parfois 80 pour 100. Toutes les juments du haras ont d'ailleurs un excellent tempérament.

On les fait, pour la plupart, saillir à l'automne, à partir du 15 novembre jusqu'au milieu d'avril. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer en parlant du haras de Lippiza, on trouve qu'il est de beaucoup préférable de faire naître les poulains à l'entrée de l'hiver. Pendant la gestation, les mères ont été nourries à l'herbe verte qui les rafraîchit et les prépare à bien nourrir. L'hiver, l'alimentation au fourrage sec donne du lait en moins grande abondance sans doute que l'herbe fraîche, mais plus substantiel et par conséquent plus nourissant. D'un autre côté, un poulain mis à la prairie quelques jours après sa naissance, souffre souvent de coliques, tandis qu'en le faisant naître en hiver, il est au moment du sevrage, plus résistant, fortifié par l'avoine qui lui est donnée dès qu'il a trois semaines et peut sans inconvénient être laissé à la prairie.



UN HARAS DE POULINIÈRES DE DEMI-SANG AU PATURAGE



NORTH STAR VI, POULINIÈRE BAIE, NÉE EN 1895 A MÉZÖHEGYES

Ce système qui est adopté généralement en Hongrie, où, pendant les mois d'hiver, les animaux sortent régulièrement, donne de très bons résultats, il est vrai que pendant les grands froids, l'abondance de la litière et la bonne installation des écuries permettent d'y maintenir la température moyenne qui convient aux poulains, dont la croissance est très rapide; le sang et l'avoine font le reste. Comme il s'agit seulement de la production d'étalons de croisement qui ne prennent jamais part aux courses au trot, la date de la naissance n'a, à ce point de vue spécial, aucune importance; pour les pur-sang anglais, la règle ordinaire est observée là où on en élève. Mais, à en juger par les résultats obtenus en Hongrie, on ne voit aucune raison sérieuse pour que, à eux aussi, ce système des naissances tardives ne soit pas appliqué; les règlements qui fixent la date à laquelle les poulains prennent leur âge n'étant pas immuables, rien n'empêche de les modifier s'il est établi qu'il est plus rationnel et plus dans l'intérêt de la race de la retarder, ou de l'avancer, — comme on voudra.

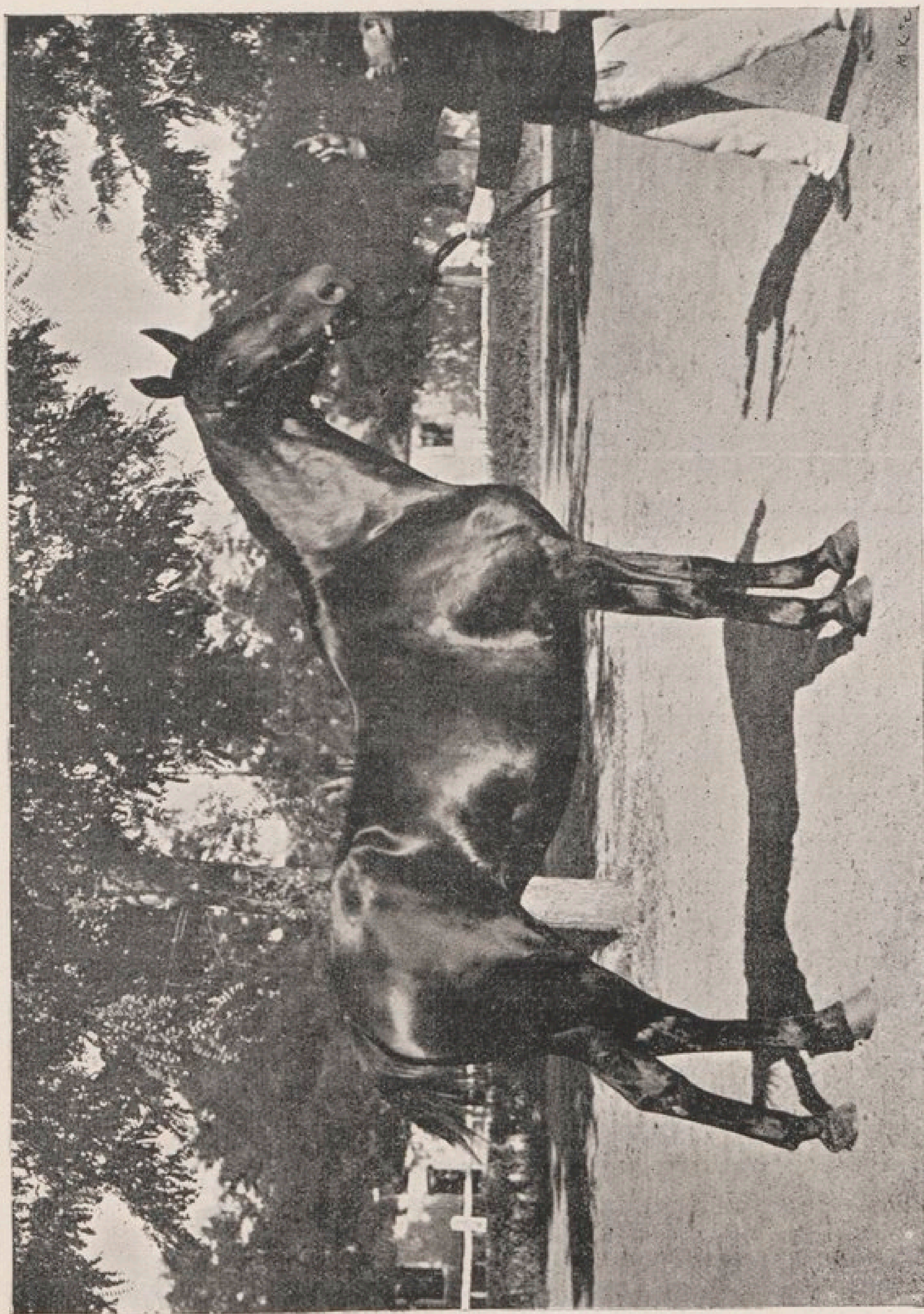
Voici une autre remarque qui intéresse aussi tous les éleveurs.

L'expérience a prouvé que les juments qui font un certain exercice avant d'être présentées à l'étalon sont plus facilement fécondées que les autres. Les diverses succursales de Mezöhegyes étant plus ou moins éloignées de l'établissement central où se trouvent les étalons, on y amène les poulinières pour y être saillies, au lieu de conduire les étalons aux jumenteries, comme on le faisait autrefois. La marche active le jeu des organes qui tous fonctionnent mieux. C'est depuis que cette manière de faire a été adoptée, que la moyenne des naissances est aussi élevée; il n'y a pas de meilleure preuve de son efficacité. Je crois toutefois qu'il convient de ne l'appliquer que pour les trajets pouvant être faits par route, à des distances relativement assez courtes, n'excédant pas une quinzaine de kilomètres, soit, pour l'aller et le retour, trente kilomètres au plus. Le trajet par chemin de fer serait sans effet avant la saillie et aurait des inconvénients s'il était fait peu de temps après.



Il y a 130 poulinières au haras des petits Nonius, qui se trouve dans la partie est du domaine. Les juments de cette race ressemblent beaucoup, naturellement, aux poulinières grand Nonius, mais elles sont plus suivies, elles ont plus de rondeur dans leur corsage et ont sensiblement plus de sang : leur tête est plus légère et leur encolure a plus de longueur, elles se rapprochent plus, en un mot, du type du cheval à deux fins.

Elles sont toutes près de terre, bien équilibrées, portées par de très bons membres, aux extrémités d'un beau noir, avec de bonnes articulations, des pieds bien épanouis, et une corne d'excellente qualité. Leur dessus est soutenu, leur rein fortement attaché ; les croupes sont, en général, un peu courtes. Les tissus sont excellents, l'ossature a



JUMENT NORTH STAR, BAIE CRATAIN, NÉE EN 1892 A MÉZÖHEGYES

une bonne densité. Toutes se ressemblent tellement qu'on pourrait choisir parmi elles, au hasard, avec la certitude d'avoir une paire parfaitement appareillée ; il y a, dans ce haras, beaucoup plus d'unité encore que dans les autres. Jamais la preuve de ce que permet d'obtenir une sélection intelligente et sévère n'a été plus frappante ni plus concluante et on doit admirer l'esprit de suite et le sens pratique qui ont permis d'obtenir cette remarquable homogénéité.

L'influence du pur-sang anglais est aussi plus manifeste que dans les autres haras ; c'est à lui qu'on doit l'allègement des têtes, l'étendue des lignes, le soutien des dessus qui laissaient fort à désirer et aussi la distinction ; mais ici encore on est frappé de l'habileté avec laquelle on a su l'employer, conserver la substance qui convient à la race et aussi éviter la tare des membres.

La taille des juments petit Nonius dépasse assez rarement 1 m. 60 ; la plupart ont 1 m. 57.

Un hectare de prairies suffit à deux juments, en raison des rations d'avoine qui varient de trois à six livres suivant qu'elles sont vides ou suitées ; en outre, on n'épuise jamais les herbages, qui sont renouvelés tous les sept ou huit ans. On attend ensuite deux années avant de mettre les juments dans les nouvelles prairies pour laisser à l'herbe le temps de prendre du pied.

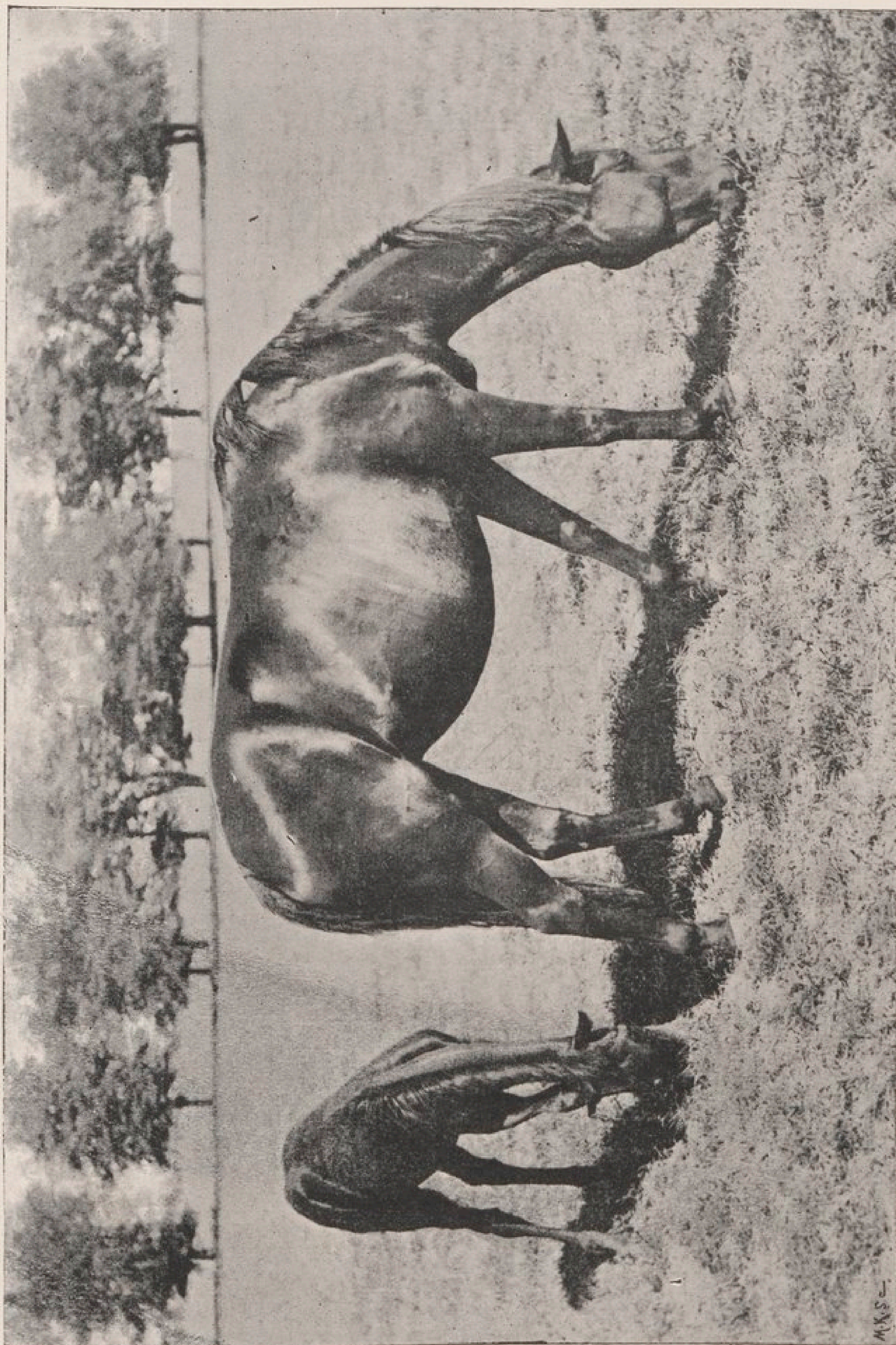
Tartar-Nonius 4, poulinière bai-clair, née en 1886 du croisement du pur-sang anglais Tartar avec une jument Nonius, est un peu longue dans son dessus, mais elle est solidement établie et bien faite en poulinière avec son ampleur d'arrière-main et sa largeur. Elle a la démarche facile et une bonne action au trot.

Je lui préfère, toutefois, Nonius XXIX 15, belle jument de sept ans, issue d'auteurs Nonius, possédant évidemment une forte dose de sang anglais ; elle est compacte, bien suivie, bien dans le type anglo-normand avec le dessus soutenu, le rein large et de bons quartiers. Elle manque d'étendue dans son dessous et ses canons sont un peu légers, mais elle a d'excellents p-eds, de la trempe et de la distinction ; une belle jument, en somme.

Nonius XXX-1, jument bai-brune née en 1888, également fille de deux Nonius, me plaît beaucoup moins ; elle est trop petite, — elle a à peine 1 m. 52, — trop légère sous le genou, trop plate dans ses jarrets ; sa croupe est trop avalée, enfin son action est molle. On tient surtout à elle à cause de son origine, parfaite, paraî-il.

Urambatyam Nonius 4, qui est née en 1895, est fortement charpentée, un peu commune, mais bien équilibrée avec de la substance et d'excellents membres. Dans les épreuves de résistance, elle a réussi à faire les vingt kilomètres réglementaires en quarante-sept secondes, performance qui lui a valu d'ête classée la première.

Voici, à ce propos, comment sont organisées les épreuves, qui, à défaut de courses publiques, décident de l'admission définitive des pouliches de trois ans comme poulinières.



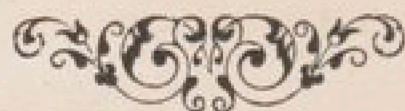
TYPE DE POULINIÈRE PETIT NONIUS

Celles que leur origine et leur conformation ont fait admettre à ce dernier concours, sont mises à l'entrainement après un premier dressage semblable à celui des poulains, en vue des courses d'épreuve au galop qui ont lieu chaque année le 1er mai, et le jour suivant. Les pouliches sont groupées selon leur degré de sang ; le premier jour elles courent en plat, bien entendu, sur 3,000 mètres ; le second jour, les gagnantes des diverses épreuves courent entre elles, Ce sont, presque toujours, celles qui ont le plus de sang.

Les poids sont proportionnés à la date de la naissance ; si, par exemple, une pouliche née en avril porte 58 kilos, une autre, qui est née en mars portera un demi-kilo de plus ; celles qui sont nées en mai porteront au contraire un demi-kilo de moins, l'échelle des poids variant de un demi-kilo par mois. On a adopté un poids moyen assez élevé pour permettre à la majeure partie des palefreniers de monter dans ces épreuves.

Pour les pouliches de trait, qui sont dressées à la voiture, l'épreuve se fait au trot attelé sur un parcours de vingt kilomètres, qui doit être fait en une heure au plus ; la moyenne est de 58 minutes.

Toutes les pouliches qui ont subi ces épreuves d'une manière satisfaisante et dont les organes respiratoires et les membres sont nets, sont classées comme poulinières. On en choisit alors huit, dont on complète le dressage à la selle et qu'on envoie à Holitch où, pendant la saison des chasses, elles sont montées par les officiers-élèves de l'école de cavalerie. Elles reviennent ensuite à Mezöhegyes où elles sont saillies à la fin de leur quatrième année. D'autres vont aussi chasser avec l'équipage de Kaposztas Megyer ; leur trempe et leur résistance étant établies, elles rentrent au haras et y commencent comme les précédentes leur carrière de poulinière à la fin de l'année.



## IV

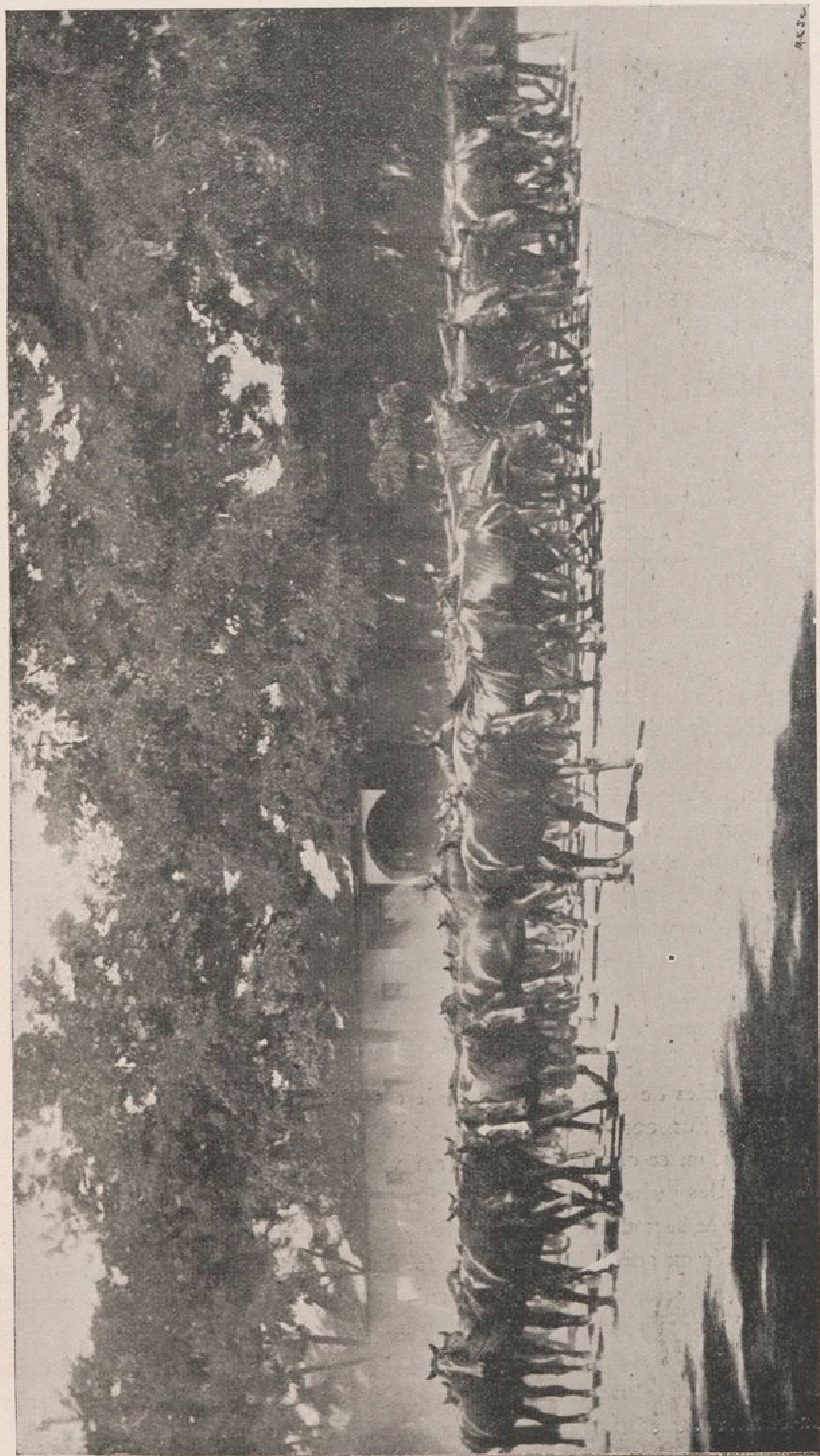
## LES POULAINS ET LES POULICHES

Depuis le moment de leur sevrage jusqu'au milieu de leur troisième année, où commence leur dressage, les poulains nés à Mezöhegyes sont placés, par production, dans des succursales distinctes; il en est de même pour les pouliches qui sont séparées des mâles aussitôt après le sevrage, mais qui ne sont logées dans une ferme spéciale qu'à la fin de leur première année. Les poulains de lait occupent tous la même succursale, où il y a des écuries réservées aux mâles et d'autres pour les pouliches.

Toutes ces écuries sont construites sur un modèle analogue à celui des écuries des poulinières; ce sont de vastes granges bien éclairées, dont les grands côtés sont garnis d'auges en bois; une litière épaisse — le domaine fournit sans peine toute la paille désirable, — recouvre le sol en terre battue, comme dans les écuries du haras, même celles des étalons. Pour ces dernières, on nettoie et on gratte la terre qu'on renouvelle chaque fois qu'on change un cheval de boxe ou de stalle; pour les autres, on balaie quand on met de la litière neuve; celle-ci, étant très épaisse, absorbe presque complètement les liquides.

A l'une des entrées de chaque succursale est placé un grand abreuvoir, auge très longue et large, où l'on conduit les poulains : l'eau est fournie soit par le puits artésien de Mezöhegyes, et, en ce cas, comme elle arrive chaude, on doit attendre qu'elle soit refroidie; soit par des puits ordinaires très profonds. Elle est montée par une pompe originale, dont on se sert dans toute la Hongrie, mise en mouvement en tirant une longue perche, fixée en son milieu sur un fort piquet qui a près de trois mètres de haut, sur lequel elle bascule. L'eau arrive en abondance et les auges sont rapidement remplies.

Pour éviter les risques d'accidents, les poulains sont répartis dans les écuries par groupes de 70 à 80 au plus; ils sont surveillés par les csikós dont le pavillon est contigu. La chambre des hommes est assez grande, chacun a son lit; elle est précédée



POULAINS RENTRANT A L'ÉCURIE



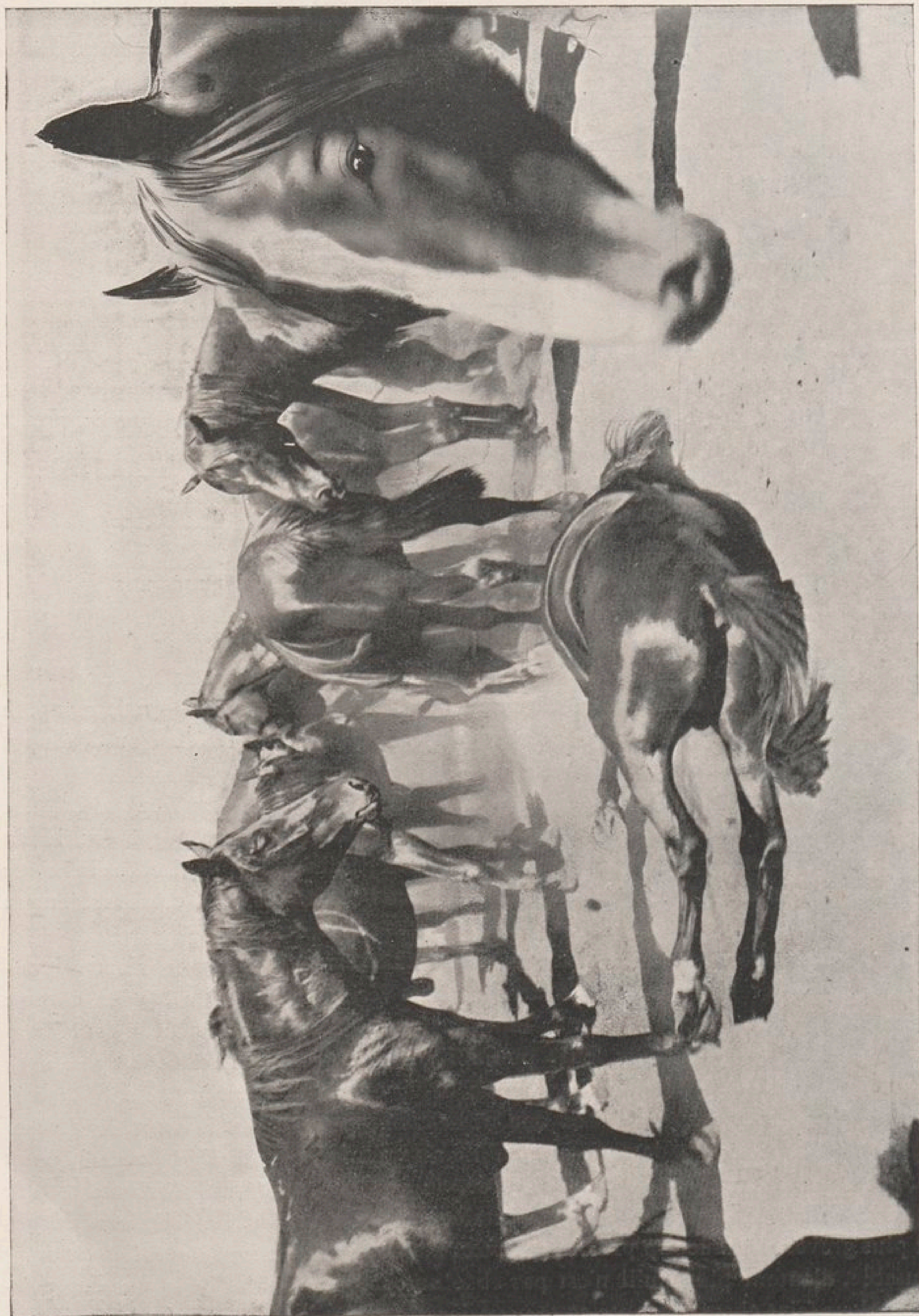
PAVILLON D'UN SOUS-OFFICIER CHEF DE HARAS ET CABANE DE CSIKOS

d'une sorte d'office où ils mangent et où le cuisinier prépare les repas; une autre pièce sert de cuisine. Installation très suffisante et presque confortable, si on la compare aux obscures cabanes rondes en pierres, sans air ni lumière, sortes de trous à taupes où ils s'empilaient autrefois pour dormir.

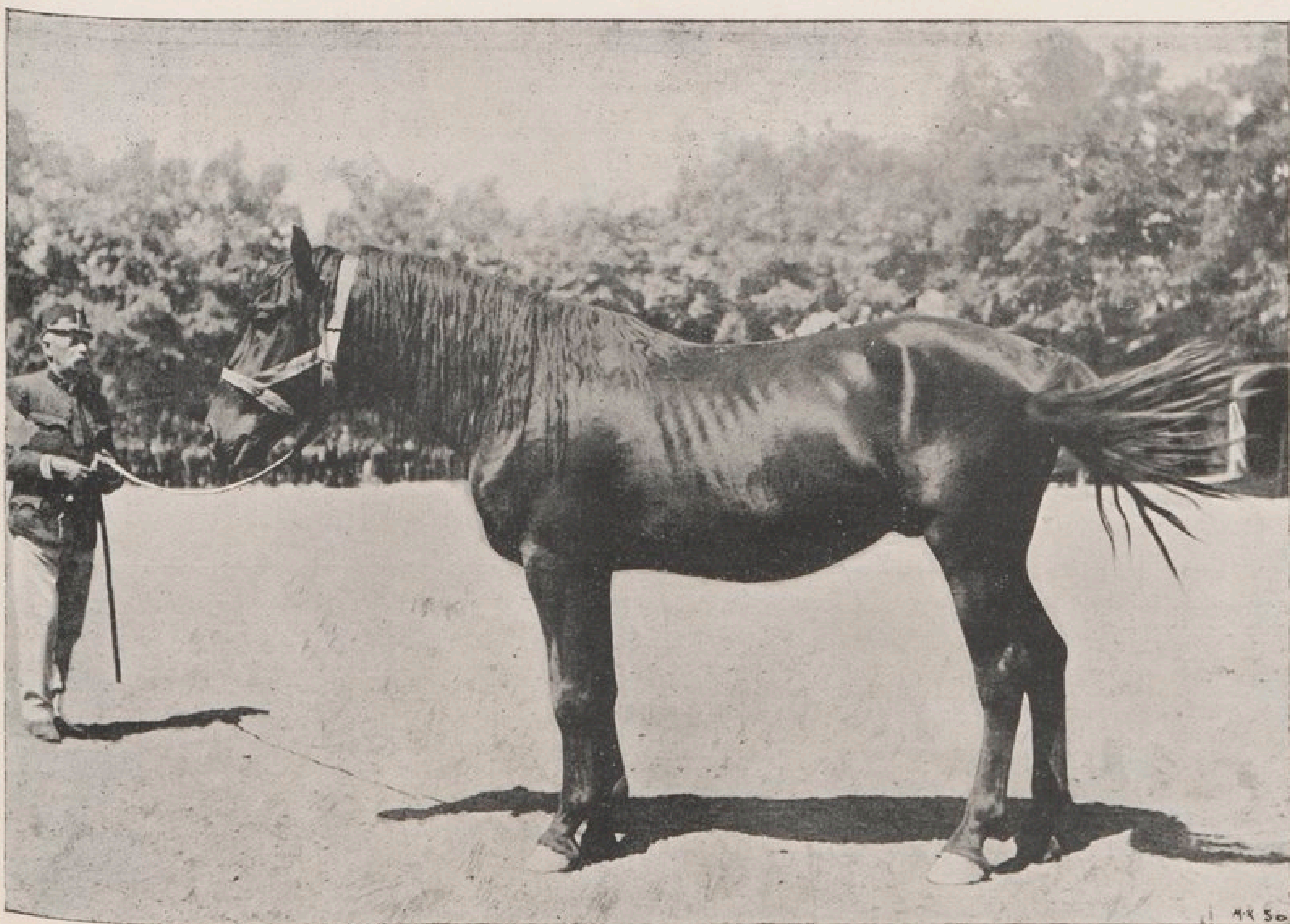
Le sous-officier qui les commande, a à sa disposition trois pièces dont un cabinet de travail précédé d'un petit vestibule et un jardin où il cultive ses légumes ; il a en outre une cuisine et un grand garde-manger où sont pendus jambons, lard, saucissons et saucisses. Bien des gardes particuliers en France ne sont pas aussi confortablement logés.

Pour faire rentrer les poulains, les csikos les chassent devant eux en faisant vigoureusement claquer leurs fouets; ils arrivent à un véritable galop de course, comme une trombe, dans le parcours dont ils font plusieurs fois le tour à un train fou. Exercice excellent sans doute pour leurs poumons, mais qui n'est pas sans danger, avec une quantité aussi considérable d'animaux ; il n'y en avait pas moins de 209 dans le troupeau des trois ans non dressés que nous avons vus rentrer. Bientôt, ils étaient enveloppés d'un tel nuage de poussière qu'il était impossible de distinguer quoi que ce soit; le calme rétabli et la poussière tombée, on put constater que plusieurs d'entre eux avaient reçu des coups de pied et boitaient plus ou moins. Parfois les accidents sont plus graves et beaucoup plus nombreux ; l'avantage de ces courses folles est donc discutable, d'autant plus qu'il n'est pas absolument sain pour les poumons des poulains de leur faire absorber toute cette poussière fine dont ils sont enveloppés.

Sur ce lot de 209 poulains de 3 ans, 115 étaient nés au haras, les autres provenaient



POULAINS AU PADDOCK



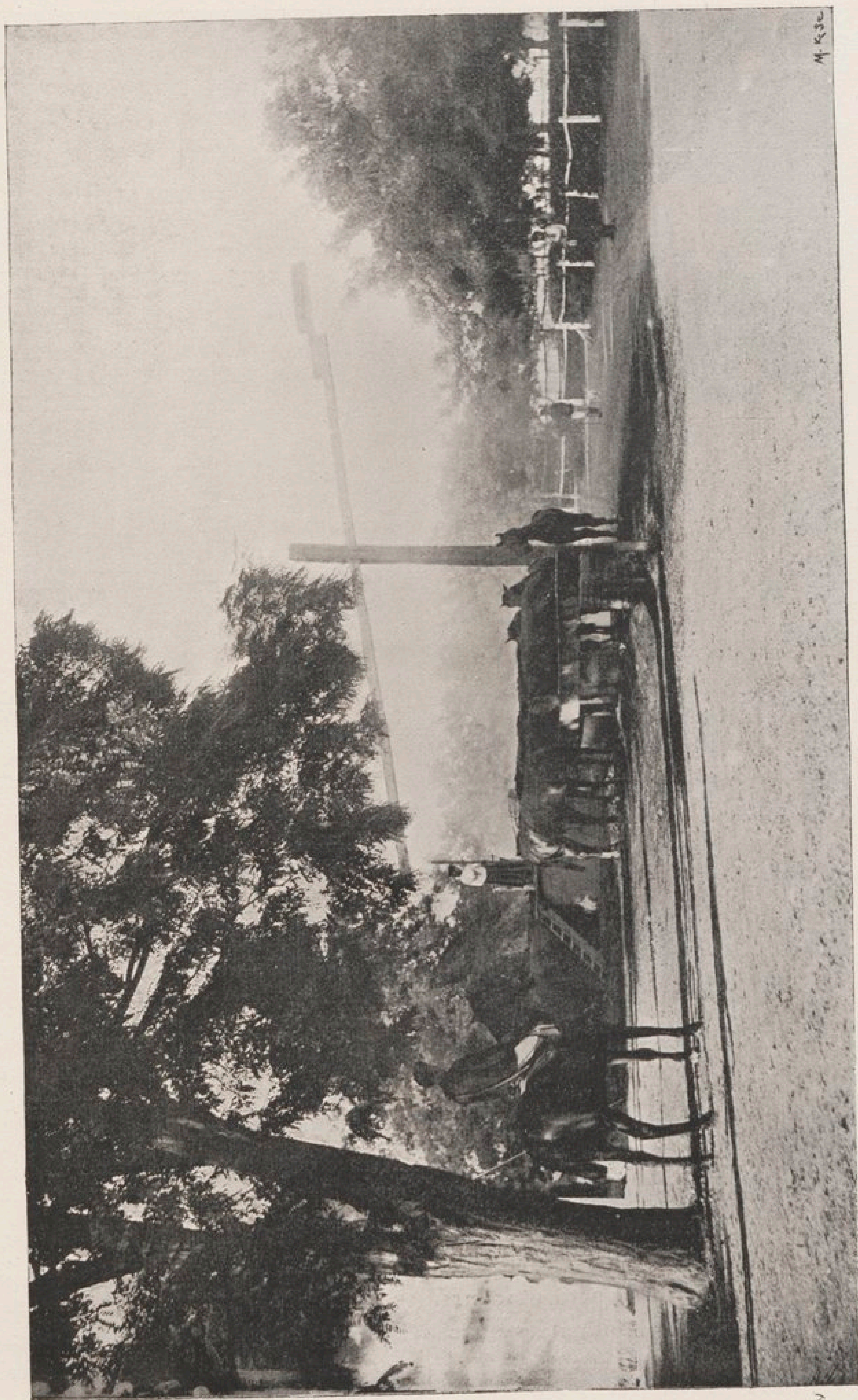
ÉTALON DE 3 ANS ACHETÉ CHEZ UN PAYSAN

des achats aux particuliers. Parmi eux, se trouvaient quelques chevaux élevés par des paysans, communs, mais très forts, auxquels l'influence des Nonius provenant de Mezöhegyes a donné de la taille et de bons membres.

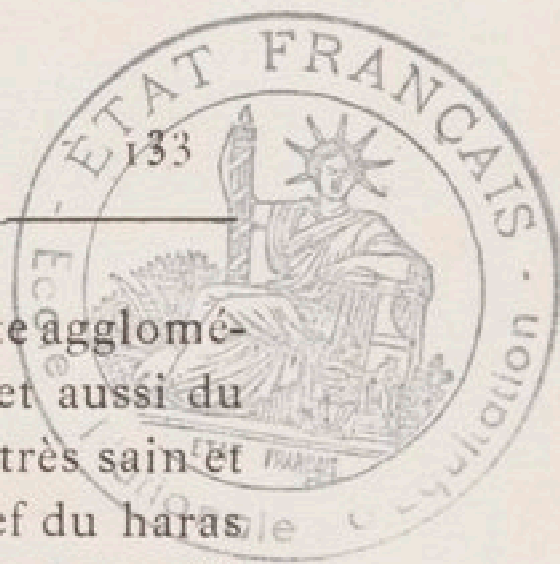
A leur rentrée à l'écurie, les poulains sont comme les poulinières, attachés pour manger l'avoine, puis on les remet en liberté et jusqu'au moment de retourner à la prairie, ils peuvent se promener, s'ils le désirent, dans le paddock contigu à leur écurie.

Le lot correspondant des pouliches de trois ans comprenait 149 têtes ; comme on n'achète jamais de pouliches, il était naturellement moins nombreux.

En été, les poulinières et les poulains sont mis à la prairie. matin et après-midi, quand la forte chaleur est passée, pendant trois heures à chaque sortie ; on les laisse en outre toute la nuit dans le petit parcours. Au réveil des hommes, ils reçoivent leur première ration d'avoine. Pendant les autres saisons on les promène dans les parcours, à deux reprises, deux heures chaque fois ; ils ne sont pas mis à la prairie. Nourris au fourrage sec pendant la majeure partie de l'année, ils se développent rapidement sans que leurs organes digestifs en soient fatigués. Ils paraissent, tous tout au moins, en



CHEVAUX A L'ABREUVOIR




excellente santé et les cas de maladie sérieuse sont fort rares, ce qui, avec cette agglomération de 2,780 animaux, témoigne en faveur de l'excellence du régime et aussi du climat, qui, tout en étant assez sévère pendant l'hiver et chaud en été, est très sain et favorable aux chevaux comme il l'est aux hommes, le vétérinaire en chef du haras pourrait en témoigner. M. Sebo Neumann qui est entré au service en 1830, a passé à Mezöhegyes, sauf une interruption de dix années à Radautz, les soixante-dix ans de sa carrière militaire, et il s'acquitte toujours de ses importantes fonctions avec une activité qui prouve que sa constitution a conservé toute sa vigueur.

Il a sous ses ordres directs deux vétérinaires militaires, trois vétérinaires civils et huit maréchaux militaires : ces derniers sont surtout affectés au service de l'exploitation. Chaque vétérinaire a sous sa surveillance une section du haras qu'il visite tous les jours et dont il doit toutes les semaines passer une revue détaillée. Le vétérinaire en chef examine les animaux tous les mois.



Le haras de Mezöhegyes fournit en moyenne chaque année aux seize dépôts du gouvernement hongrois ou aux communes 260 jeunes étalons, dont un tiers nés au haras ; le reste provient des achats aux particuliers. L'entretien de la pépinière n'exige chaque saison que deux ou trois étalons de remplacement.

Naturellement le haras réserve d'abord pour lui les sujets dont il a besoin ; les directeurs des dépôts font ensuite leur choix, après que le classement a été etabli par race : enfin, s'il reste des animaux disponibles, la Remonte peut les prendre si elle en a l'emploi. Elle fait de même un choix parmi les animaux qui ont été réformés et qui lui sont cédés au prix moyen de 250 francs. Les autres sont envoyés à Budapest, mais il est à remarquer que parmi ces derniers on ne vend guère que les juments ; les mâles sont presque tous pris par la Remonte, qui profite ainsi directement de cet élevage officiel, mais qui y est surtout intéressée par contre-coup, les étalons élevés à Mezöhegyes produisant pour elle d'excellents chevaux de service.



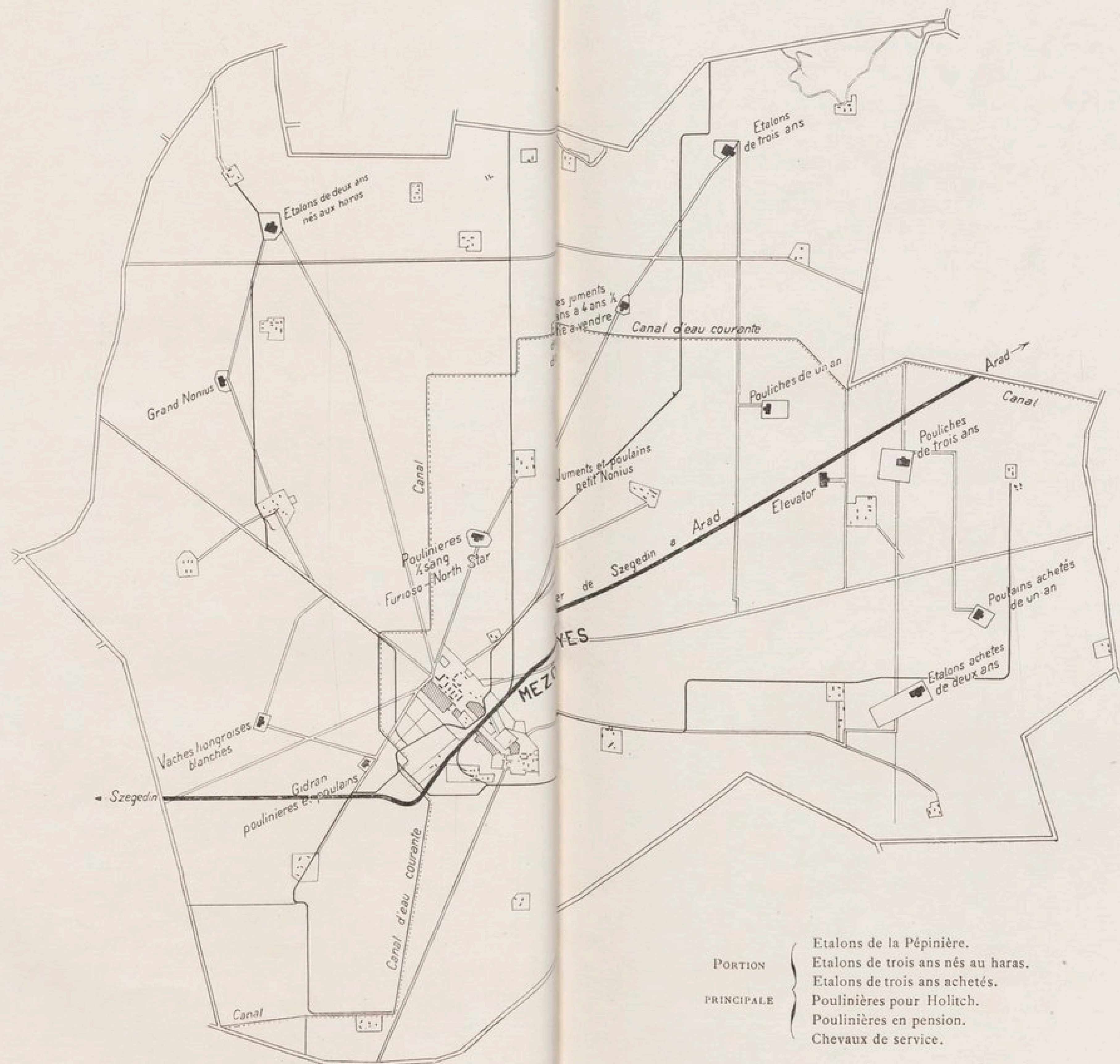
## V

## L'EXPLOITATION AGRICOLE

Avant de quitter Mezöhegyes, M. Paul Talnay, fonctionnaire du service de l'exploitation, a, très aimablement, bien voulu nous offrir de nous faire visiter les fermes de cet immense domaine, où en dehors de la production des céréales, et du fourrage, on cultive la betterave et le chanvre. On y élève des bœufs, des moutons et des porcs, et la vacherie des Kuhland Simmenthal produit du lait en abondance. Il y a enfin une distillerie d'alcool, une fabrique de sucre, une autre où on prépare le chanvre, un moulin à vapeur qui fournit la farine et une boulangerie où on fabrique le pain nécessaire aux soldats et aux ouvriers du domaine.

Ces derniers forment, avec leurs femmes et leurs enfants, une colonie de 7,000 habitants environ, auxquels pendant l'été, on en adjoint 3,000 autres, la plupart originaires de la Haute-Hongrie, qui, la moisson terminée et les blés battus, retournent dans leurs villages, comme le faisaient autrefois chez nous les paysans du centre ou les Belges.

L'administration du domaine est confiée, sous la surveillance du directeur du haras, à un personnel composé de deux inspecteurs agricoles, treize intendants, dix-neuf sous-intendants et quatre assistants subventionnés. Un médecin et un chirurgien militaire assurent le service de santé, avec l'assistance d'un médecin civil, d'un pharmacien et de quatre sage-femmes. Enfin sept instituteurs et trois institutrices sont chargés de l'instruction des enfants. Il est plusieuts de nos sous-préfectures dont l'organisation n'est certainement pas aussi complète.




Portion principale { Etalons de la Pépinière.
Etalons de trois ans nés au haras.
Etalons de trois ans achetés.
Poulinières pour Holitch.
Poulinières en pension.
Chevaux de service.

La culture, très intensive, est faite à l'aide d'instruments perfectionnés ; presque toutes les terres sont labourées avec les trois charrues à vapeur du domaine, qui possède plusieurs machines à battre. Comme je l'ai dit précédemment, le terrain est composé d'un mélange d'argile (40 à 45 %), de sable (40 à 45 %) et de chaux (10 à 15 %), sur une épaisseur de 75 centimètres à un mètre. Le sous-sol est une argile marneuse. Les labours sont très profonds, et avec les fumiers naturels et les superphosphates qu'on y ajoute, cette terre est excellente pour la culture des céréales et des racines.

Les neuf fermes réparties sur les divers points du domaine, sont entourées de bouquets d'arbres; les bâtiments en sont vastes et isolés les uns des autres. Il en résulte, qu'avec les logements des ouvriers, chacune d'elles ressemble à un grand village. Les transports ou travaux sont faits, en grande partie, avec des bœufs, mais on emploie aussi un certain nombre de chevaux de gros trait : les services rapides sont assurés par les chevaux de réforme du haras. On emploie 2.200 bœufs environ pendant la moisson et pour les travaux d'automne. On en réforme un tiers à l'entrée de la morte saison ; ils sont engraissés et vendus pour la boucherie.

Comme il n'y a pas de cours d'eau naturel sur les terres du domaine, on a, en 1890, creusé un canal pour suffire aux besoins de la fabrique de sucre et de la distillerie ; ce canal d'eau courante qui part de la Maros à Arad, et y retourne après avoir traversé le domaine, près de Nagylack, fournit en vingt-quatre heures 8,000 hectolitres d'eau. La fabrique de sucre en consomme 1,100; le reste, avec l'eau sale venant de la fabrique, sert à arroser les prairies. En outre, un puits artésien a été creusé pour les besoins du personnel et du haras.

Les fermes sont reliées entre elles et à l'administration centrale par le télégraphe et le téléphone.

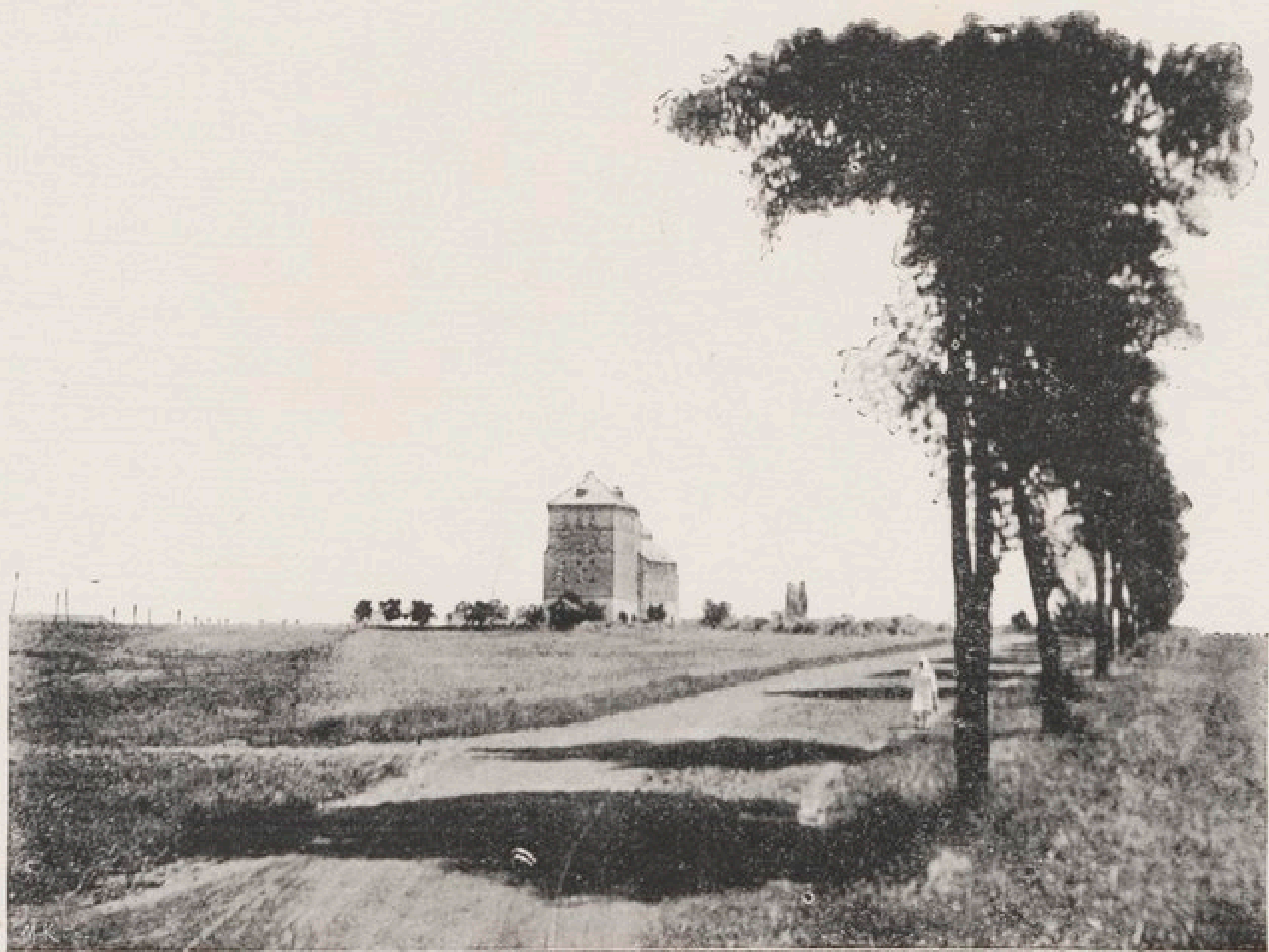
La vacherie des Kuhland (Moravie) Simmenthal comprend environ 300 têtes ; une partie des animaux sont de race bernoise pure élevée en Hongrie. En dehors du lait qui sert à la fabrication de fromages, on élève un certain nombre de taureaux, qui sont vendus aux paysans et des bœufs qu'on emploie aux travaux agricoles. Tous ceux qui sont réformés sont engraissés et vendus.

L'élevage des moutons comprend 140 béliers et 2,000 brebis environ ; les agneaux qu'on engraisse représentent en moyenne un effectif de 4,500 têtes. Enfin, on élève aussi des porcs, comme dans toutes les exploitations agricoles de Hongrie où il se consomme une quantité invraisemblable de jambons et de saucisses. Cette catégorie comprend 160 gorets et près de 700 truies, de race grise hongroise, dont les produits assurent en partie — 3 à 400 par an — la conservation de la race. Les meilleurs porcs sont cédés comme reproducteurs, les autres, au nombre de 5.000 environ, sont vendus à quatre ou cinq mois pour la boucherie.

Du haut de l'Elevator, du dernier modèle américain, où on nous fait monter, on découvre cette plaine immense dont on a réussi à tirer à un si merveilleux parti. En voyant de tous côtés ces hommes qui travaillent, ces machines qui battent les récoltes, ces champs si vastes et si bien cultivés, ces poulinières et ces poulains à la prairie, ces troupeaux de toutes espèce, ces usines, ces bœufs attelés à des charriots chargés des



MEZÖHEGYES. — BATTAGE DU GRAIN



L'ELEVATOR

produits de cette terre fertile, ces trains qui les transportent, on oublie bientôt la monotonie du paysage qui a bien sa grandeur d'un caractère, tout spécial. Peu à peu l'admiration fait place à l'indifférence et à la lassitude et c'est à regret qu'on quitte cette plate-forme où on éprouve à un très haut degré la sensation si nette et si complète de ce que, avec la volonté et la méthode, peut obtenir l'industrie humaine.



II

# LE HARAS ROYAL

## DE BABOLNA

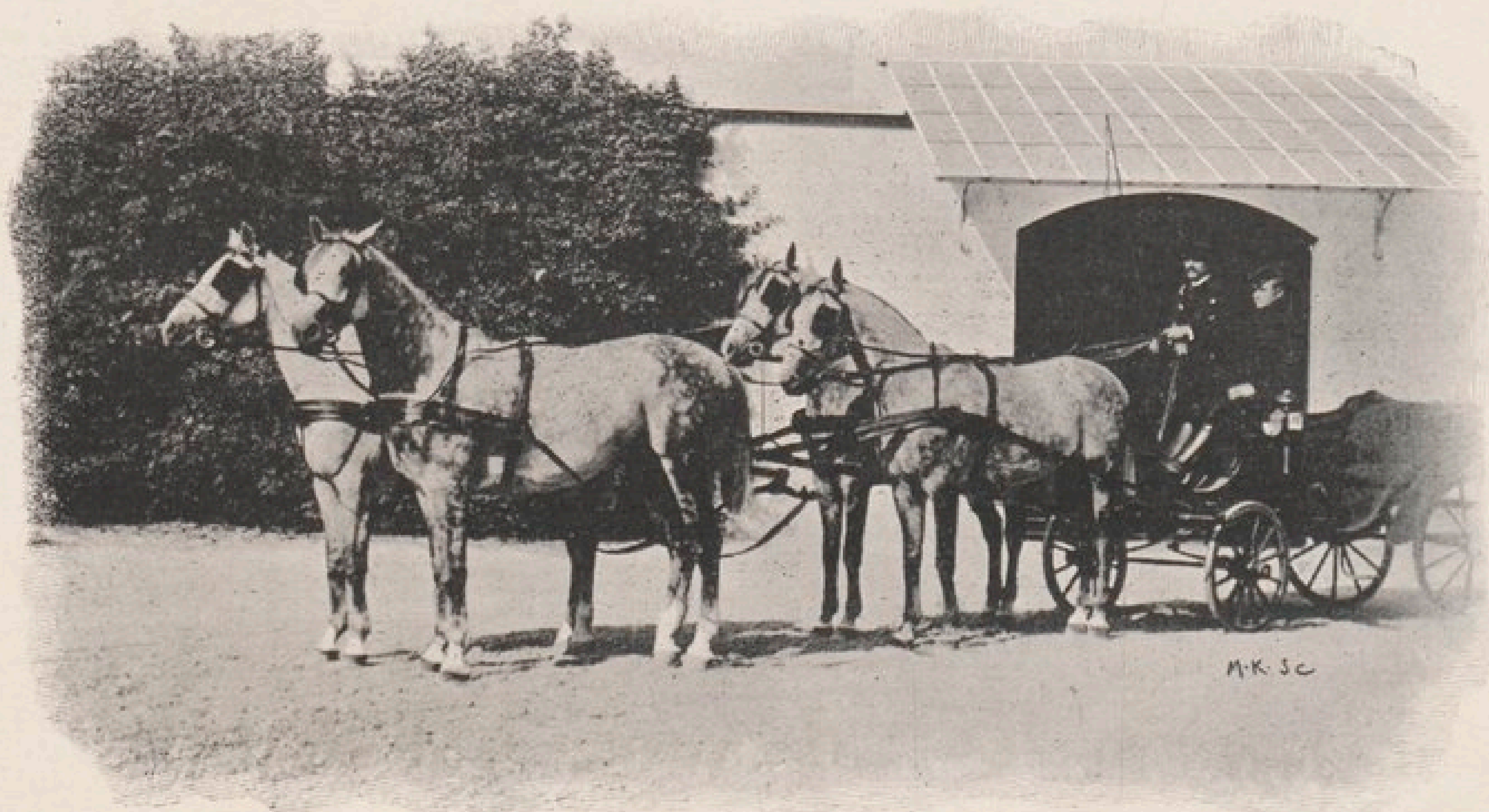
# LE HARAS ROYAL

# DE BABOLNA

La petite ville d'Acs, sur la grande ligne de Vienne à Budapest, à quelques minutes de Komarom, chef-lieu du comitat du même nom, est à huit bons kilomètres de Babolna ; elle est reliée au haras par une route caillouteuse très tirante et il faut toute l'énergie des quatre demi-sang arabes attelés à la victoria envoyée à notre rencontre à la station, pour arriver en une petite demi-heure, à un trot bien soutenu, à la porte du haras. La campagne que l'on traverse est presque complètement plate, sans ressembler toutefois aux plaines de Mezöhegyes ; avec ses petites ondulations et les bouquets de bois qui la coupent, elle paraît même presque pittoresque à côté des immenses champs si riches, mais si monotones de la basse Hongrie.

Les bâtiments du haras sont vastes, mais très simples. Il n'était à l'origine, comme il a été dit précédemment, qu'une vaste ferme, destinée à recevoir les excédents d'effectif de Mezöhegyes, où on avait, dès la première année, réuni un si grand nombre d'animaux qu'on avait jugé indispensable de lui donner une succursale. L'empereur Joseph II, qui s'intéressait d'une manière particulière à tout ce qui concernait l'élevage, faisait en conséquence acheter au comte Joseph Szapary le domaine de Babolna qui recevait en 1790 ses premiers pensionnaires.

Au début, on y envoya les chevaux pour lesquels on n'avait pas de place à Mezöhegyes et les animaux achetés par la Remonte qui y restaient jusqu'au moment de leur mise en service ; l'idée des dépôts de transition n'est pas nouvelle, on a pu déjà s'en rendre compte. On y concentra aussi les bestiaux néessaires aux approvisionnements de l'armée, auxquels on adjoignit bientôt des moutons pour utiliser les pâturages de ce



LE « TEAM » DE DEMI-SANG ARABES DE LA VICTORIA DE SERVICE

vaste domaine de 4,000 hectares qu'on n'avait pas le temps de mettre en culture ; les guerres continuelles de l'époque ne le permettaient pas.

Une ordonnancs de 1806 séparait complètement Babolna de Mezöhegyes ; à partir de cette époque, il devenait haras indépendant. On empruntait aux diverses races du pays les reproducteurs qui devaient former la base de son élevage, étalons et poulinières hongrois, moldaves, transylvaniens ou espagnols ; on y plaçait aussi quelques normands et plusieurs arabes. Il ne pouvait rien résulter de bon de ce mélange disparate ; aussi, après une dizaine d'années d'expériences infructueuses, on y renonçait pour adopter une base plus rationnelle, celle de l'élevage du demi-sang arabe, dans le but d'obtenir des reproducteurs convenant aux juments d'origine orientale qui sont très nombreuses dans certaines parties du royaume.

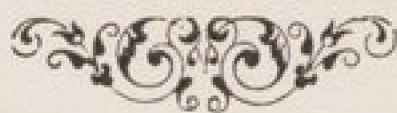
On commença, vers 1816, par acheter aux particuliers des reproducteurs orientaux, importés ou nés en Hongrie ; mais leur qualité était insuffisante pour l'œuvre d'amélioration qu'on projetait. Aussi, en 1836, une première mission était-elle envoyée en Syrie : elle y achetait neuf étalons et cinq juments. Parmi les premiers, se trouvait Shagya, auteur de la famille renommée à laquelle on a donné son nom, qui se distingue entre toutes par son élégance et sa distinction.

Cette fois, les résultats furent si satisfaisants qu'une nouvelle mission était envoyée en Egypte quelques années plus tard ; elle ramenait huit étalons et deux juments. Le nombre considérable de poulinières indigènes possédant le type arabe permettait de les croiser directement avec les étalons orientaux. Ce n'était donc qu'à titre exceptionnel que l'on importait des juments. Un peu plus tard, deux autres missions achetaient encore en Syrie vingt étalons et un certain nombre de juments ; mais ces reproducteurs appartenaient tous à deux ou trois familles, la consanguinité devenait bientôt



BABOLNA. — PORTION PRINCIPALE

excessive et il fallait recourir à l'introduction d'un sang nouveau. Le gouvernement hongrois, auquel le haras avait été cédé en vertu du pacte de 1866, importait en conséquence à plusieurs reprises des chevaux arabes appelés à renouveler la race, en 1876 notamment, où on achetait neuf étalons ; en 1885, quatre nouveaux étalons syriens complétaient l'effectif des reproducteurs originaires d'Orient, dont la plupart avaient pour auteurs Mahmud Mirza et Bagdaly, tous deux nés en Orient et appartenant à des familles de race noble, ou Jussuf, fils du premier, né à Babolna.



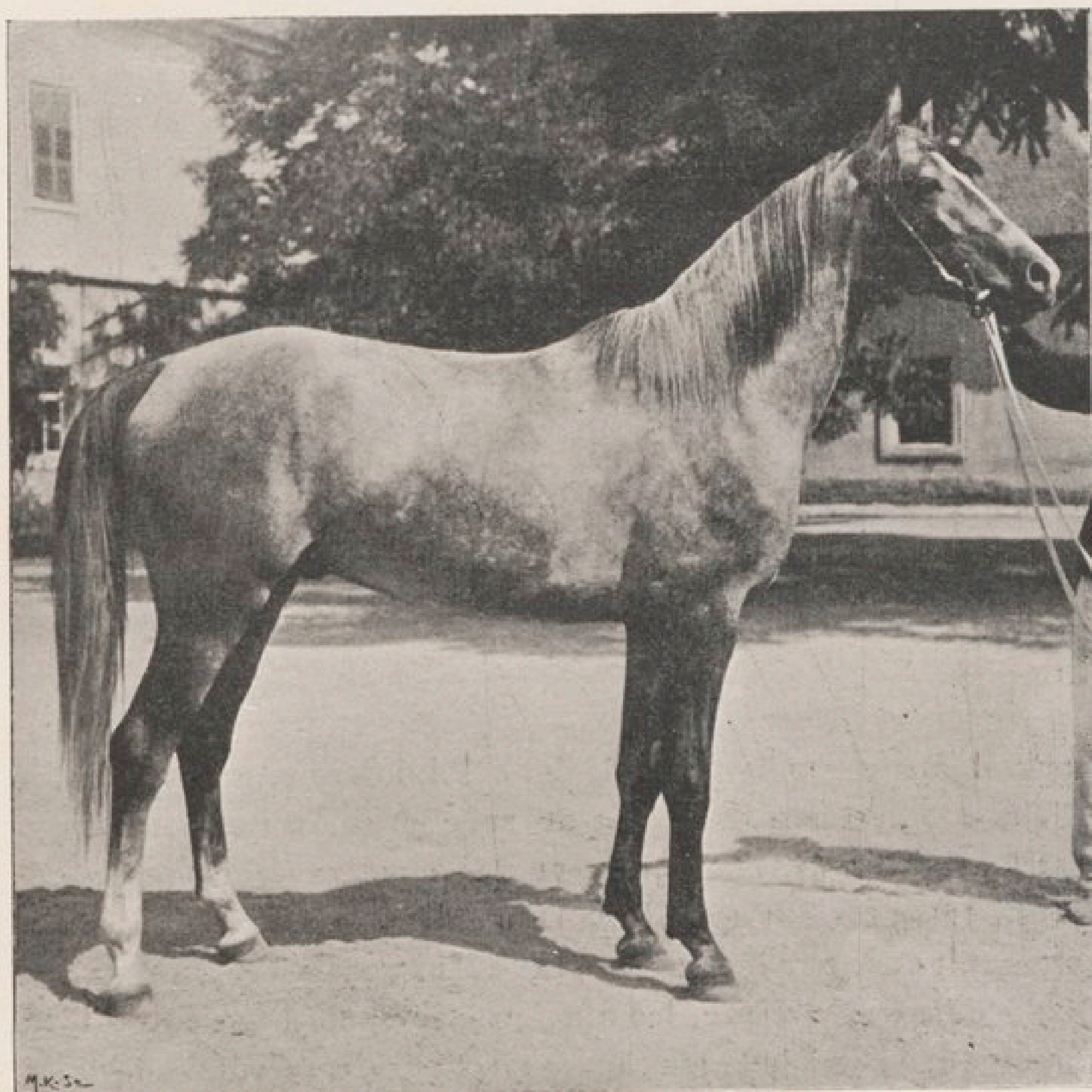
## LES ETALONS

L'effectif actuel des reproducteurs de la « Pépinière », comprend huit étalons, pur-sang ou demi-sang arabes, dont cinq de robe grise, tous bien conformés, ayant beaucoup de sang, une bonne charpente, et des membres forts et bien dirigés. Ils sont fort élégants, très gracieux même, et la manière originale dont ils nous ont été présentés contribuait encore à les rendre plus séduisants.

Le lendemain de notre arrivée, les officiers-élèves de l'école d'artillerie, étaient venus à Babolna pour visiter le haras ; on avait, pour le déjeûner, installé des tables sous les tilleuls de l'allée principale du petit parc du casino des officiers ; un orchestre de tziganes, bien à sa place cette fois, avait joué pendant le repas. Le café servi, les étalons faisaient, les uns après les autres, leur entrée en musique, pas banale du tout, on en conviendra. On était donc admirablement disposé pour les admirer dans ce cadre aimable qui leur convenait sous tous les rapports. Ils le méritaient, d'ailleurs.



Le vieil O'Bajan, qui est arrivé à Babolna en 1885 et va bientôt entrer dans sa vingt-et-unième année, possède la belle prestance d'un véritable chef de famille ; c'est à lui surtout, d'ailleurs, qu'est due la race moderne de Babolna qu'il a en grande partie contribué à améliorer. Portant haut sa jolie tête pleine d'expression, à l'œil intelligent, aux naseaux bien ouverts, il marche avec une aisance et une sûreté qui paraissent indiquer qu'il a conscience de sa noblesse ; son épaule, bien oblique, est superbe ; son dessus, très soutenu encore pour un étalon de son âge, a juste la longueur nécessaire pour y bien placer une selle ; les hanches ont de l'ampleur, les quartiers sont larges, les cuisses très descendues, les côtes bien arrondies, les jarrets larges d'une netteté parfaite, l'attache de reins est excellente, les membres sont forts, bien dirigés, les pieds bien épanouis, les tissus d'une grande finesse. On comprend, en le voyant, les services qu'il a rendus ; rarement, un arabe importé a été choisi d'une manière plus heureuse.



ÉTALON DEMI-SANG ARABE, NÉ A BABOLNA

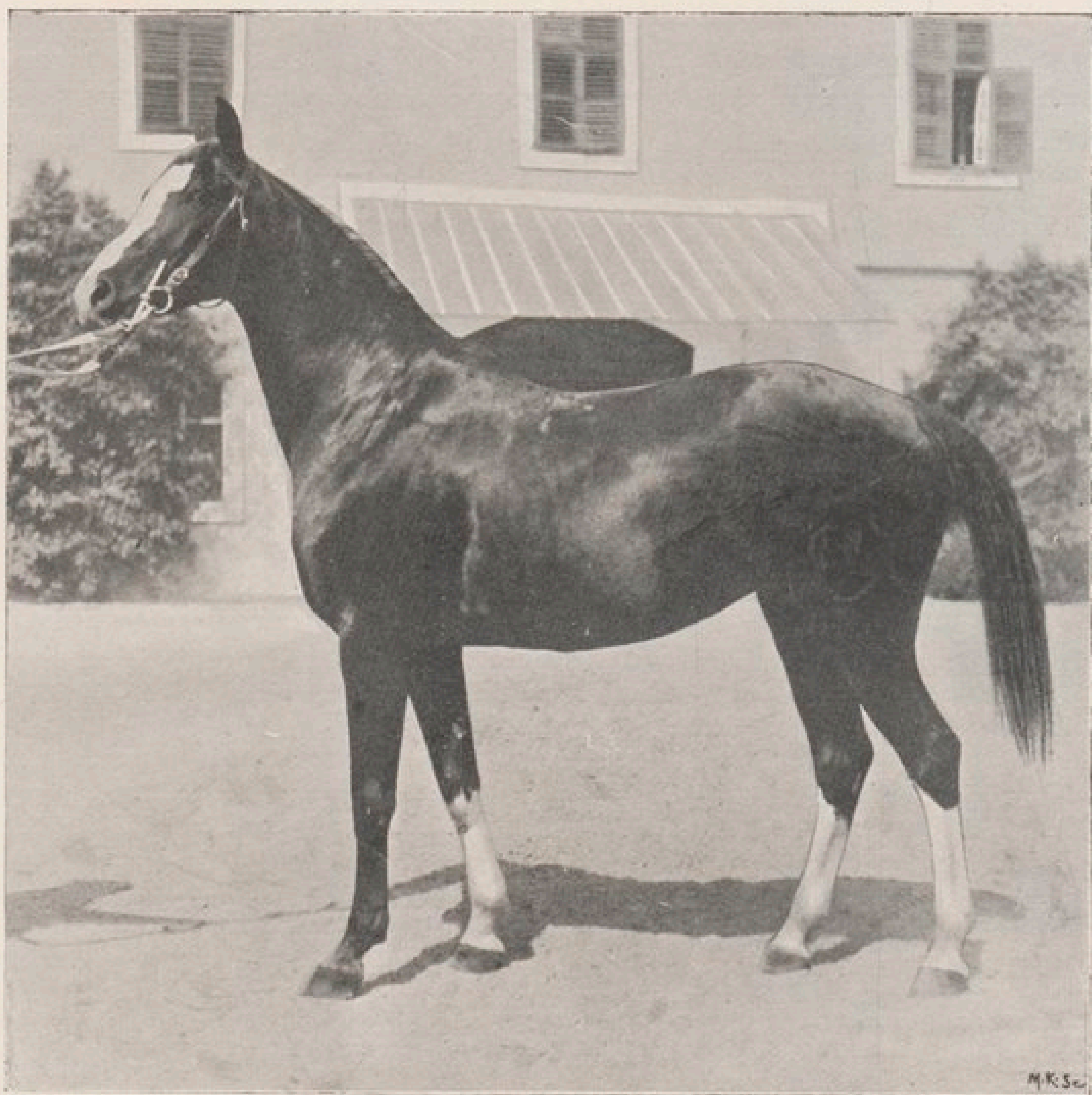
En tout, du reste, il est bien de sa race; il est aussi doux qu'un chien, il vient à vous quand on lui tend la main ; on peut l'inviter à boire avec vous à la santé du directeur du haras, il trempera sans hésitation sa langue dans le verre qu'on lui présentera. Avec un caractère aussi aimable, aussi sociable, on comprend qu'il ait eu des produits d'une surprenante docilité.

Un de ses fils, Obajan, qu'il a eu avec une jument de demi-sang de Babolna, fille d'un Shagya, est un fort cheval gris, de taille moyenne, très bien fait, un peu rond peut-être, mais admirablement établi et très distingué. Ses lignes sont bien dirigées et ont une bonne longueur, son dessus est parfait, ses épaules sont libres, ses membres sont superbes, ses canons très courts; on trouverait difficilement un demi-sang arabe ayant plus belle prestance et mieux venu. Il fera l'année prochaine sa première saison de monte ; comme on ne lui donnera qu'une dizaine de juments pendant les premières années, on peut être sûr qu'on lui conservera longtemps sa belle et robuste apparence.

Shagya fait, de son côté, honneur à la vieille famille dont j'ai parlé plus haut; très harmonieux, élégant au possible dans sa démarche, ses tissus n'ont pas toutefois



O. BAJAN, ÉTALON NOIR, PUR SANG ARABE NÉ EN SYRIE EN 1880, IMPORTÉ A BABOLNA EN 1885



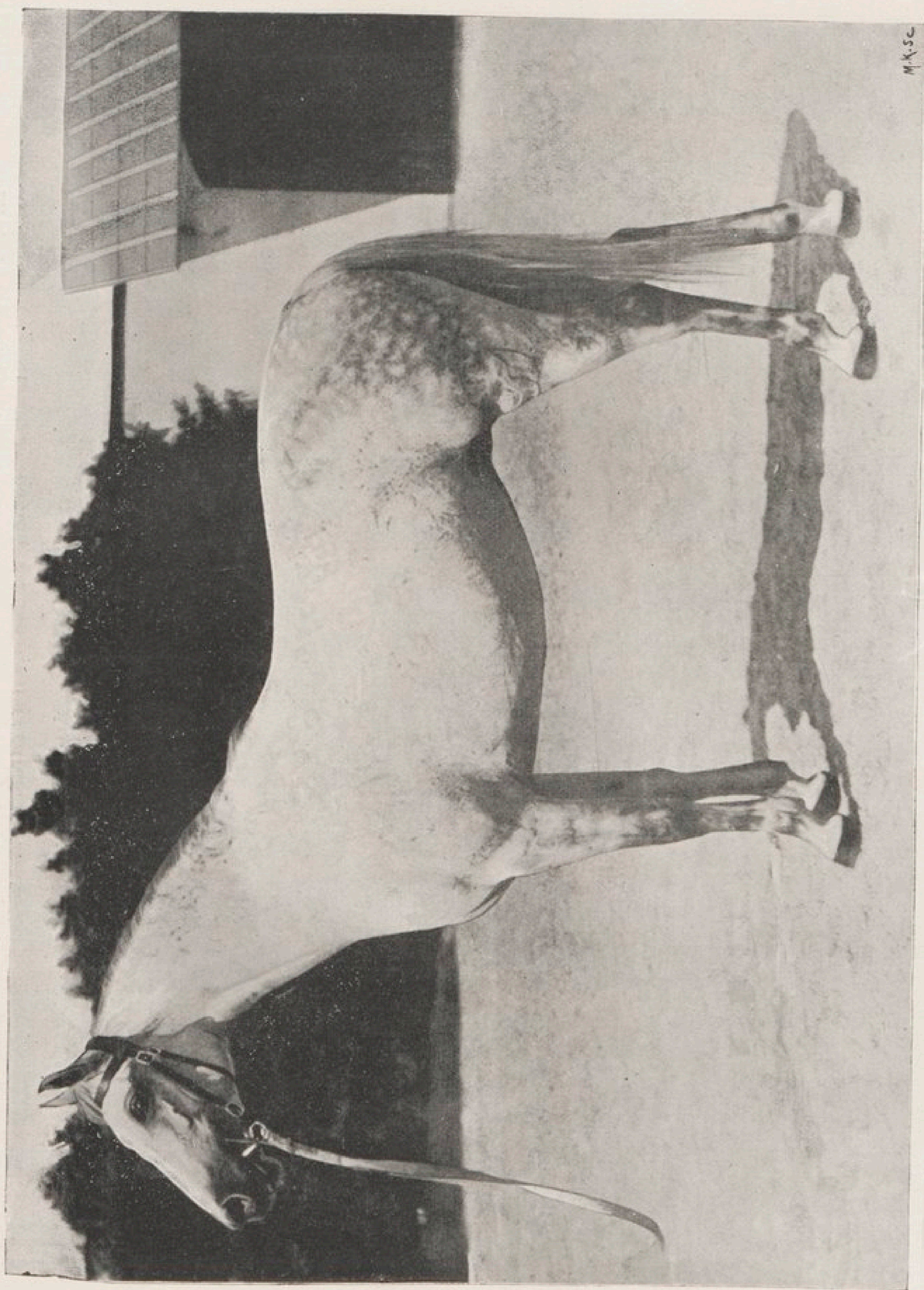

OBAJAN, DEMI-SANG ARABE, NÉ A BABOLNA EN 1896

la même finesse que ceux des précédents, ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant, ses deux auteurs étant des demi-sang. Ses membres sont en outre moins forts, son garrot est à peine sorti et il semble que, malgré son apparence séduisante et son expression, il n'ait pas la densité de structure et le tempérament voulus.

Les Koheïlan sont très distingués, harmonieux et très séduisants. Je ne sais s'ils possèdent toute la vigueur désirable, Ils produisent en tout cas une impression très favorable quand on se contente de les regarder. Leur action, au trot, ne manque pas de détente, quand elle est raccourcie ; aurait-elle la même puissance à une allure plus vive ? Je ne puis répondre avec certitude, mais je crains fort que non. Mais ils font plaisir à voir. Ce sont de vrais « aristocrates », me disait le directeur du haras, le colonel Fadallah el Hedad, et il avait ma foi raison.



Les étalons de Babolna sont logés dans une des ailes du bâtiment, — qui ne peut avoir la prétention d'être un château, — qui sert d'habitation au directeur et à ses officiers. En arrière se trouve le petit parc dont j'ai parlé, où est installé un tennis qui,



SHAGYA, ÉTALON DEMI-SANG ARABE, NÉ A BABOLNA EN 1890, DE PÈRE ET MÈRE DEMI-SANG



ÉTALON GRIS, DEMI-SANG ARABE, NÉ A BABOLNA EN 1888,
PAR KOHEÏLAN, PUR-SANG ARABE, ET UNE JUMENT DEMI-SANG, FILLE DE PUR-SANG

presque tous les soirs, est très fréquenté par le personnel ; au fond du parc, le casino, sorte de mess où se réunissent les officiers et où ils prennent leurs repas. A l'aile gauche, sont placées les écuries des poulinières qui, au nombre de cinq, forment un vaste quadrilatère avec une grande cour au milieu.

Le régime des étalons est le même que celui que j'ai indiqué pour Mezzöhegyes ; promenade sur les routes au pas, au trot, et parfois au galop, montés bien entendu, pendant au moins deux heures par jour ; ration de huit à dix litres d'avoine ; saillies graduées, avec un maximum de trente juments par saison. La condition parfaite de tous les sujets de la « Pépinière » prouve que ce régime leur convient sous tous les rapports.

Le climat est d'ailleurs très sain, sec et tempéré, avec un air assez vif; il convient donc bien à la race arabe. Mais il y a vraiment, au milieu de l'été, trop de poussière sur les routes et, si l'on n'y prenait garde, tout ce sable, absorbé par les chevaux, serait bien mauvais pour leurs poumons. Heureusement, la plupart des allées du haras sont gazonnées et ce sont celles-là seulement dont on se sert par les grandes chaleurs.



## III

## LES POULINIÈRES ET LES POULAINS

La jumenterie de Babolna comprend 168 poulinières, dont 18 pur-sang arabes. Les autres, de demi-sang arabe, appartiennent à la famille créée lors de la fondation du haras avec des juments hongroises, transylvaniennes, lippizanes et bessarabiennes, qui croisées d'une manière régulière et continue avec des étalons arabes de pur-sang, se rapprochent beaucoup aujourd'hui de la race pure. Elles possédaient, du reste, à l'origine, beaucoup de sang arabe, comme je l'ai fait remarquer précédemment, ce qui leur a permis de bien « rencontrer » dès le début de ces croisements directs avec le pur-sang oriental. On m'a assuré au haras qu'il n'y avait eu aucune infusion de sang anglais; depuis un certain nombre d'années, cela est indiscutable, mais je serais bien étonné que de temps à autre on n'ait pas eu recours à l'anglais, pendant la période de 1850 à 1870, alors que les unions répétées entre consanguins avaient trop allégé la race.

Quoi qu'il en soit, j'ai vu dans le Sud-Ouest de la France, en nombre trop restreint malheureusement, des poulinières qui ressemblent beaucoup à certaines juments de Babolna, par leur distinction, la régularité de leur conformation et aussi leur légèreté de membres. Elles avaient, comme elles, des allures assez relevées.

On n'aime pas plus qu'ailleurs les chevaux gris dans l'armée austro-hongroise; mais les arabes de robe grise étant, assure-t-on, les meilleurs, on accepte pour les dépôts d'étalons des reproducteurs de cette robe que possèdent plus de la moitié des poulinières de Babolna. La taille moyenne des juments est de $1^{m}52$.

Parmi les poulinières de pur-sang, j'ai remarqué une jument alezane née, comme ses deux auteurs, à Babolna, très distinguée et harmonieuse, ayant beaucoup d'expression et de sang, bien dirigée dans ses lignes, avec de la longueur dans ses côtes et des rayons d'une bonne étendue. Son garrot a une saillie suffisante, son dessus est parfait



POULINIÈRE ALEZANE, PUR SANG ARABE, NÉE A BABOLNA EN 1895, DE PÈRE ET MÈRE NÉS AU HARAS

comme longueur et comme soutien, son rein fort; ses membres ont une bonne direction, mais ses canons, très courts, pourraient être moins légers; les pieds sont bien épanouis et la corne d'excellente qualité. Par elle, on peut avoir une idée très exacte de ce que sont les poulinières pur-sang arabes de Babolna, qui m'ont laissé une impression très favorable.

Il en est de même pour la poulinière grise de demi-sang, née à Babolna en 1891, de père et mère demi-sang, qui se trouvait dans l'écurie voisine. Sa structure est très harmonieuse et à l'exception de la finesse un peu moins grande de ses tissus, on la prendrait presque pour un pur-sang; son épaule est un peu droite, mais elle a beaucoup de longueur; son dessus est excellent à tous les points de vue; elle a de bons quartiers bien fournis et des cuisses très descendues; ses membres sont forts, sa poitrine a de l'ampleur; l'ensemble enfin possède bien ce cachet d'élégance, de force et de race qui séduit à un si haut degré chez l'arabe.

Il y a entre toutes les poulinières de Babolna une homogénéité tout à fait remarquable comme harmonie, comme force et comme membrure ; de même qu'à Mezöhegyes, on a réussi par la sélection à obtenir un type uniforme et par suite, des poulains d'un même modèle, qui, devenus étalons, donnent à la production générale du pays le même type et la même action, points particulièrement appréciés par la Remonte pour laquelle ils sont en grande partie appelés à produire. En outre la netteté des articulations est presque absolue, qualité essentielle qu'on aimerait à trouver chez tous les reproducteurs, dans nos dépôts d'étalons surtout.

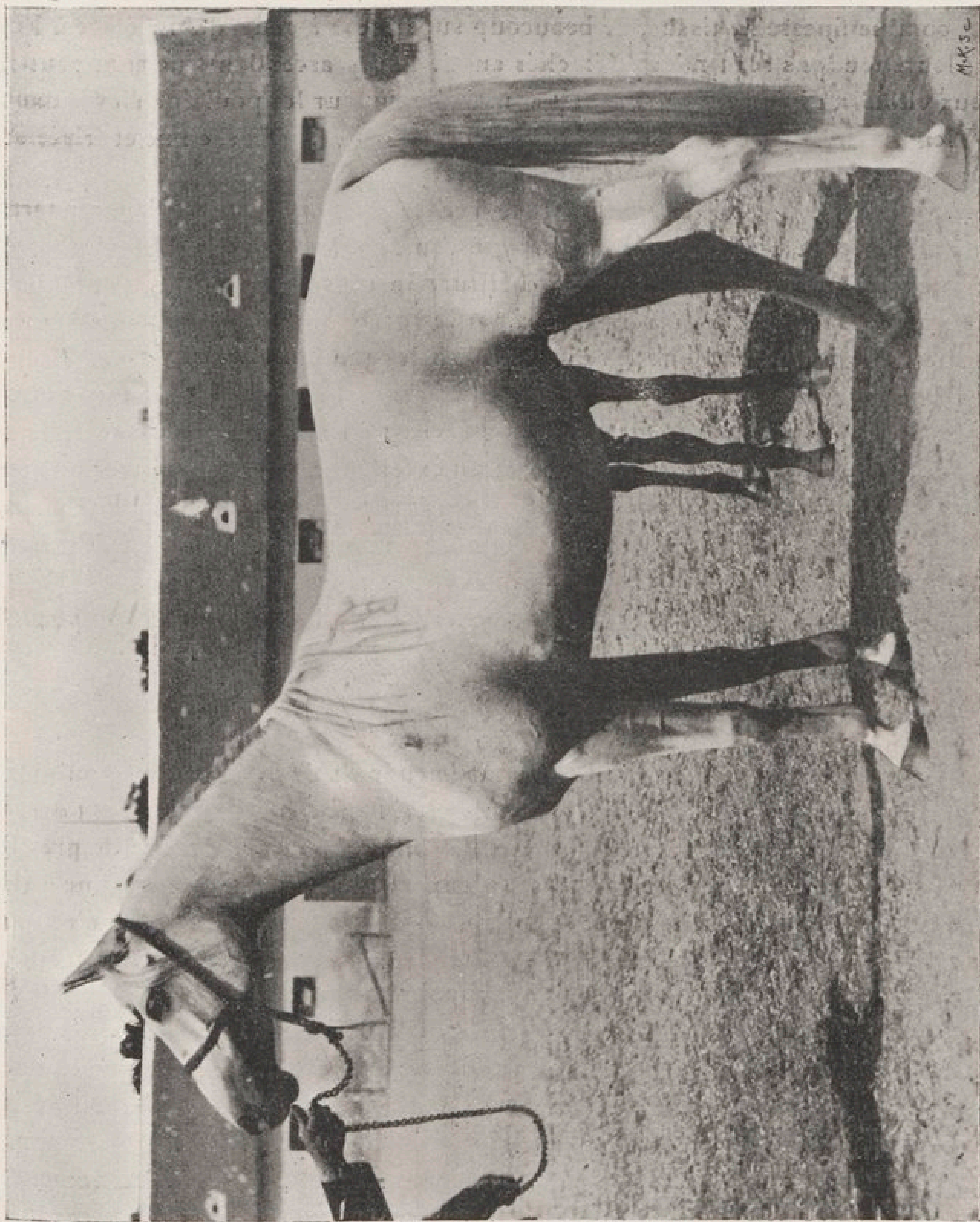
Les poulinières sont réparties entre cinq écuries, d'après leur état, pleines ou saillies, et l'âge de leurs poulains, qui sont sevrés à cinq mois. Pendant la belle saison elles sont mises à la prairie toute la journée et rentrées tous les soirs. L'hiver, on le lâche dans des paddocks assez vastes, à proximité des écuries, pendant plusieurs heures par jour, ce qui leur permet de prendre un exercice suffisant. A la prairie, elles sont, comme dans tous les haras hongrois, gardés par des csikos à cheval.

Les écuries, très simples, sont larges et bien aérées ; la litière, toujours très épaisse, est assez bien entretenue. Les juments sont attachées au moment du repas d'avoine. Dans les écuries des juments suitées, des auges basses sont placées au centre de distance en distance, où les poulains trouvent avec leur avoine des pains de sel qu'ils lèchent avec plaisir. Leur digestion est ainsi facilitée et leur poil est rendu plus brillant.

La saison de monte dure toute l'année, sauf en juillet et en août; il n'est donné que trente juments en moyenne à chaque étalon, que ses saillies ainsi réparties sur une période de dix mois ne peuvent fatiguer. Ce système est excellent sans doute, mais il n'est applicable que dans les conditions toutes spéciales où sont placés les reproducteurs de tête du gouvernement hongrois.



La succursale de Ritterhof, à environ trois kilomètres de la portion centrale, est affectée aux poulains depuis leur première année jusqu'au moment de leur classement comme étalons. La disposition des écuries et des parcours qui les entourent est la



POULINIÈRE GRISE DE DEMI-SANG ARABE, NÉE A BABOLNA EN 1891,
DE PÈRE ET MÈRE DEMI-SANG ARABE

même que pour les poulinières. Chaque génération occupe une écurie séparée ; toutefois les poulains de deux et de trois ans sont placés ensemble.

Il y avait l'été dernier à Ritterhof 50 poulains pur-sang arabes et 150 demi-sang, la plupart très près du sang, d'un an ou de deux ans. Les pur-sang arabes sont en général très forts, bien membrés, et distingués en même temps ; ils sont, comme densité d'ossature et comme finesse de tissus, de beaucoup supérieurs à ceux qu'on élève à Pompadour; leurs tendons sont mieux détachés aussi. Leurs ascendants ne sont peut-être pas mieux choisis, ni de meilleure origine, mais ils ont sur les poulains élevés dans la Haute-Vienne l'avantage d'être mis dans des prairies dont l'herbe fine et frisée et le sol très sec conviennent bien aux poulains arabes.

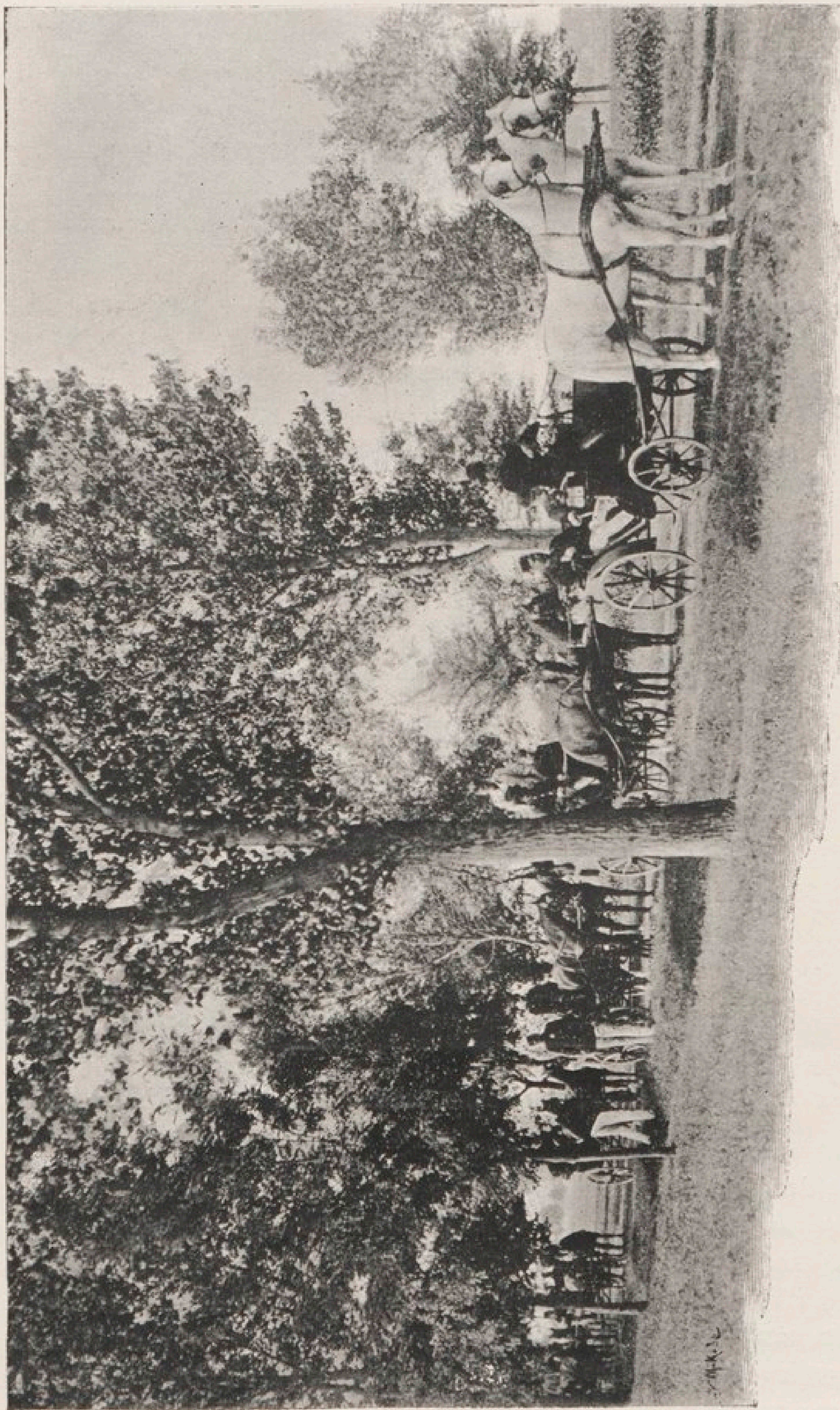
Peut-être même leur conviennent-ils trop en ce sens que ces herbages dans un terrain dépourvu de calcaire, sont parfois bien maigres, malgré les phosphates qu'on y met chaque année, et ne donnent qu'une nourriture insuffisante, inconvénient que les rations sèches et l'avoine ne doivent qu'en partie corriger. La question si essentielle du tempérament me paraît donc discutable chez les poulains de Babolna. Ils possèdent, ceux de demi-sang aussi bien que les pur-sang, l'élégance de formes qui captive toujours, la régularité de structure qui prévient en faveur d'un cheval, ils ont tous de bons dessus, des aplombs réguliers et un excellent caractère, mais comme tempérament et comme résistance ne laissent-ils pas, malgré leur sang, un peu à désirer? Là est, je le crains fort, le point faible de cette charmante production ; s'il existe, il est dû uniquement à la maigreur parfois exagérée des pâturages.

J'ajouterai que chez les demi-sang les quartiers sont plus larges et la croupe moins ronde que chez l'arabe de race pure.

Le classement des étalons a lieu chaque année au mois de mai pour les poulains de trois ans et demi. Ils ont, pendant les six mois précédents, été complètement dressés, mais on ne leur fait subir aucune épreuve et ils sont en somme choisis d'après leur seule apparence. Un certain nombre d'entre eux vont, il est vrai, passer une saison de chasse à Holitch, après leurs deux premières années de monte, mais ce n'est peut-être pas assez pour permettre de les bien juger, tandis que le travail qui leur a été donné à Babolna, au manège ou à la carrière, n'a, au point de vue de l'appréciation de leur résistance, qu'une signification à peu près nulle. L'écueil est ici d'autant plus dangereux, malgré la très grande expérience des officiers qui les choisissent, que la séduction qu'ils exercent est plus vive et rend leur élimination plus difficile. On hésite à sacrifier — en l'espèce à faire castrer — de si ravissants poulains qui semblent appelés à produire aussi joli qu'eux. L'attention extrême avec laquelle on les surveille pendant toute leur croissance permet, sans doute, de se rendre compte de la vigueur plus ou moins grande de leur constitution ; mais ce n'est peut-être pas tout à fait suffisant.

Les poulains classés étalons sont envoyés dans les dépôts de l'Etat ; tous les autres sont castrés. On garde les meilleurs pour les services du haras ou du domaine et on vend les autres.

Le nombre des étalons envoyés chaque année dans les dépôts est de 45 à 55.

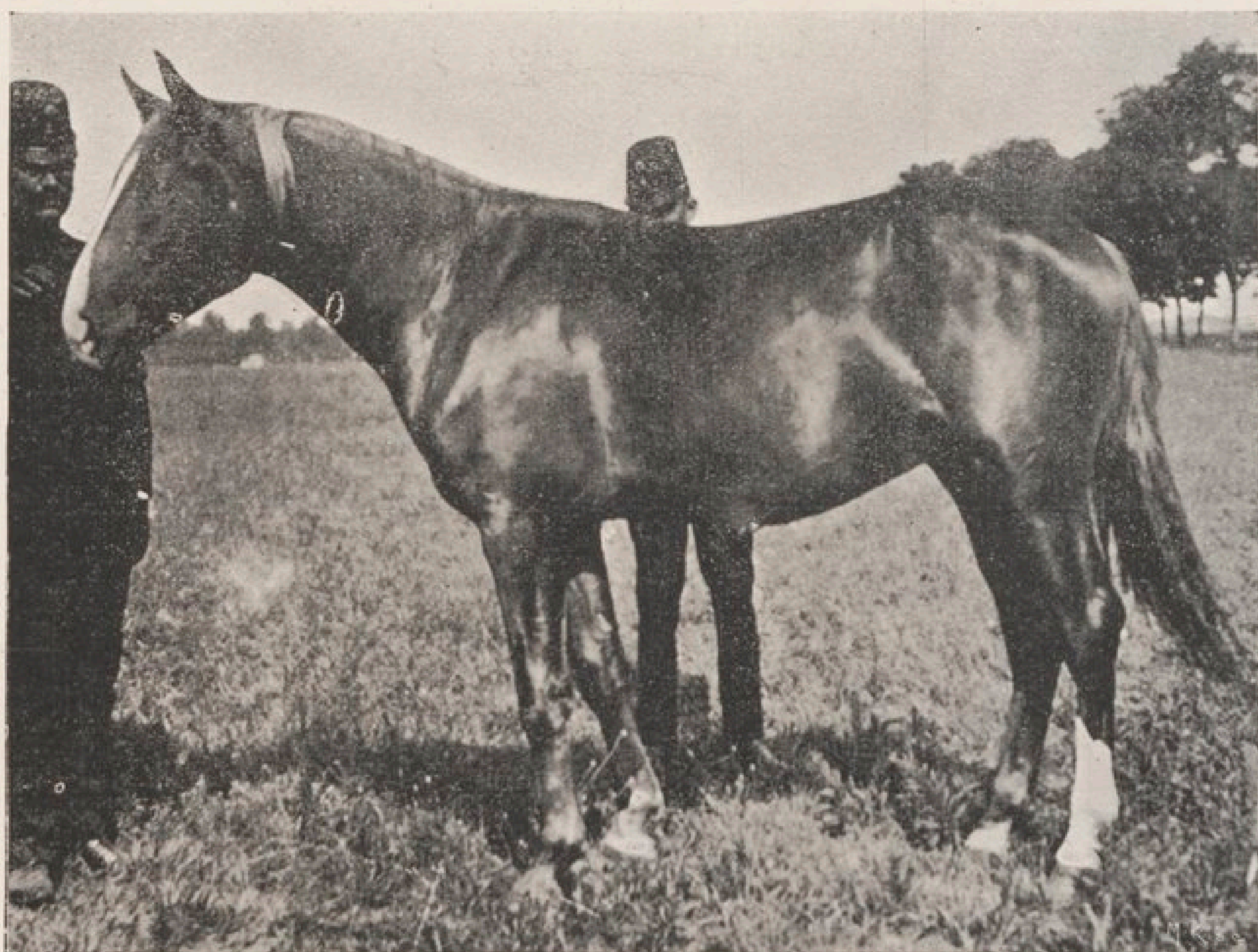


NOTRE VISITE DU HARAS AVEC LES OFFICIERS-ÉLÈVES DE L'ÉCOLE D'ARTILLERIE

Comparé à celui des naissances qui est d'environ 120, et donne une production utile d'une centaine de poulains, on voit que la sévérité du classement ne doit pas être excessive.

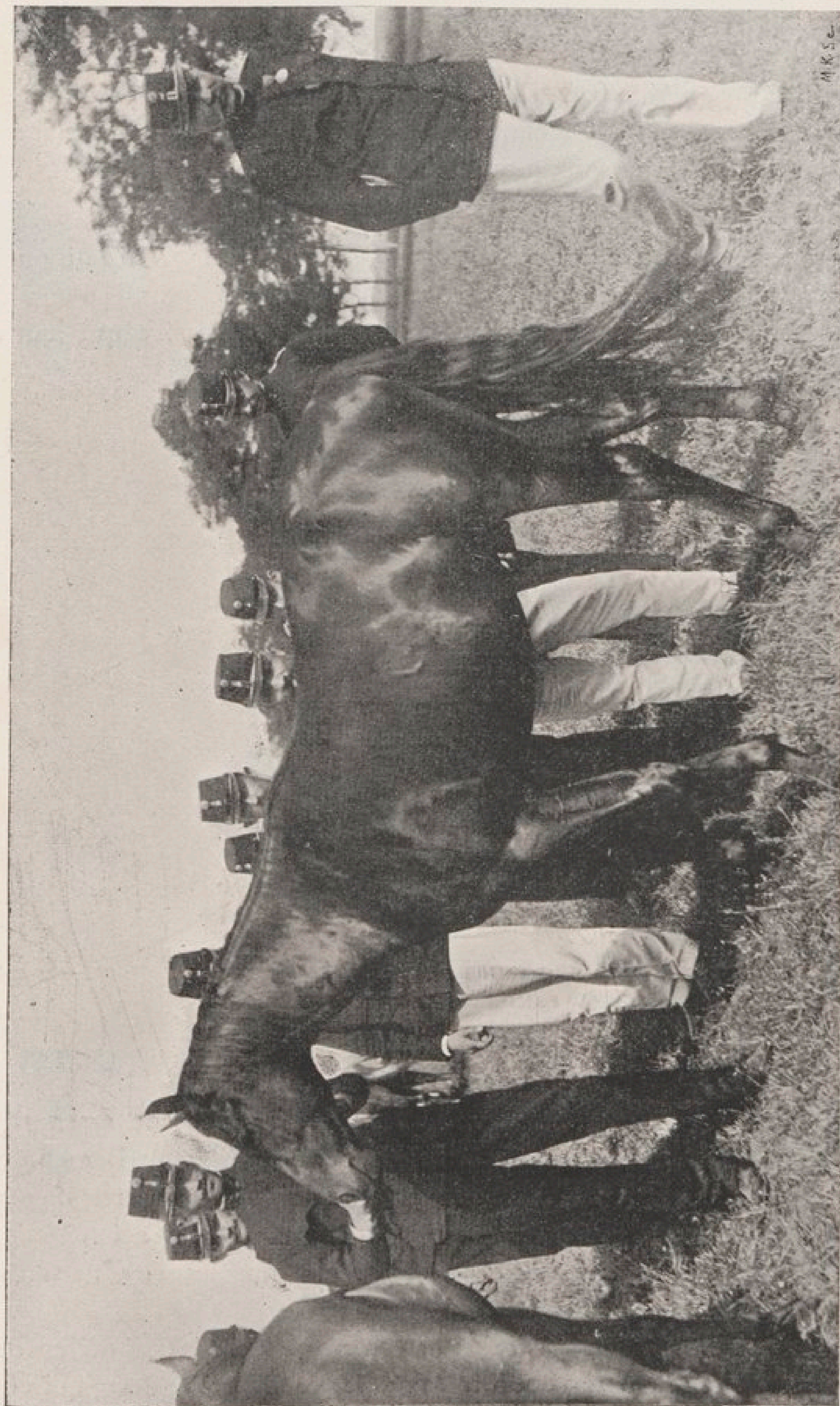
On est toujours enclin à l'indulgence envers ses enfants... et envers les poulains qu'on fait naître et qu'on élève.

Dans une des prairies qui bordent la route qui de Ritterhof conduit à Csikotelep où est la succursale réservée aux pouliches, se trouvaient, au moment de notre pas-



POULAIN YEARLING ALEZAN, PEMI-SANG ARABE, NÉ A BABOLNA EN 1899

sage, le groupe des pouliches de trois ans. Le Colonel fit arrêter les voitures à deux cents mètres environ du peloton; comme nous nous préparions à traverser la prairie pour le joindre : « Inutile, fit-il, je leur fais signe d'approcher, elles vont venir à nous ». En même temps, il leur faisait un petit appel de langue et tendait la main vers elles : presque aussitôt, une pouliche se détachait, puis deux, puis cinq, et bientôt tout le peloton se dirigeait vers nous. Des chiens bien dressés n'auraient pas fait mieux. Arrivées près de nous, toutes nous entouraient, flairant nos mains et cherchant dans nos poches le petit morceau de sucre que les officiers, en faisant leur inspection quotidienne, ont l'habitude de leur donner. L'entente est parfaite ici entre les animaux et les hommes qui les aiment; aussi, lors du dressage, obtient-on d'eux tout ce qu'on



POULAIN BAI BRUN, DE PUR SANG ARABE, NÉ EN 1898 A BABOLNA, PAR UN ÉTALON PUR SANG IMPORTÉ

leur demande, rapidement, sans efforts, sans jamais rencontrer de résistance. Un traitement analogue basé sur une méthode de douceur persuasive, permet, à l'arrivée dans les régiments, d'habituer beaucoup plus vite les jeunes chevaux aux services qu'on attend d'eux.

Ce que j'ai dit des poulains peut s'appliquer aux pouliches : harmonie, élégance, régularité de structure, netteté de membres se retrouvent chez elles, au même degré, avec en plus l'ampleur d'arrière-main qui convient à de futures poulinières.

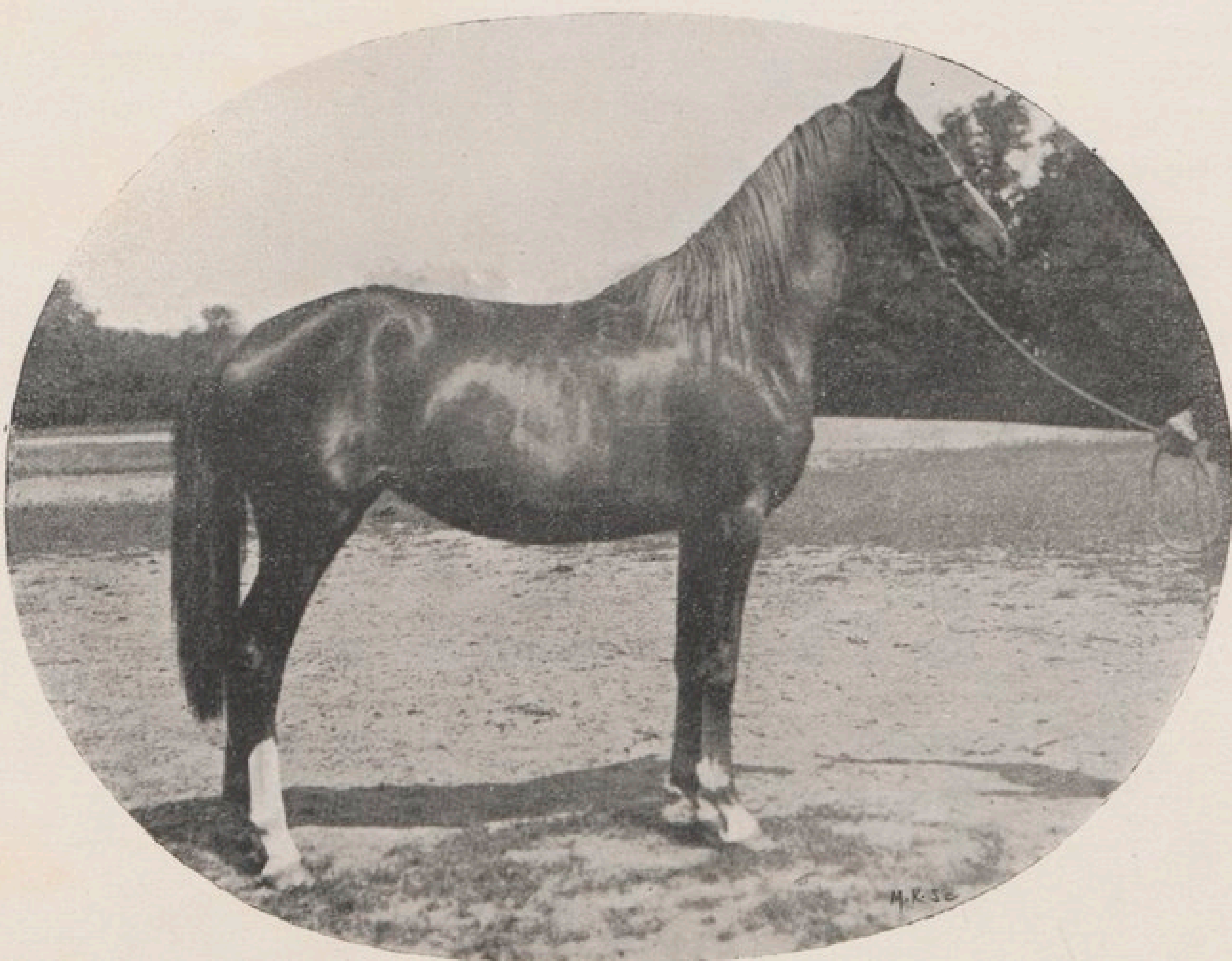
A côté des écuries, se trouve une sorte de grand manège circulaire où on fait tous les jours galoper les pouliches avant de commencer leur préparation aux épreuves qu'on leur fait subir au milieu de leur troisième année. L'exercice qui leur est ainsi



LES ÉLÈVES DE BABOLNA SONT D'UNE DOUCEUR
ET D'UNE FAMILIARITÉ INCOMPARABLES

donné les débourre suffisamment pour rendre leur entraînement assez rapide ; le record obtenu sur les 3.000 mètres réglementaires, qui est actuellement de 3'25" témoigne de la vitesse très appréciable que possèdent les meilleures d'entre elles. Comme pour les poulains, celles qu'on élimine sont vendues et achetées en grande partie par la Remonte. Celles qui sont classées comme poulinières sont saillies pour la première fois à quatre ans.

Faute de place à Ritterhof, les poulains de lait sont placés à Csikotelep dans une écurie qui n'est séparée que par un couloir assez large de celle des pouliches de la même année, ce qui n'offre d'ailleurs aucun inconvénient. Parmi ces dernières se trouvait, au moment de notre visite, une pouliche alezane de demi-sang dont la mère, une arabe pure, est originaire d'Orient ; distinguée et harmonieuse au dernier point, cette charmante petite bête a une longue crinière blanche, soyeuse, dont la finesse




POULICHE DE DEUX ANS, DEMI-SANG ARABE

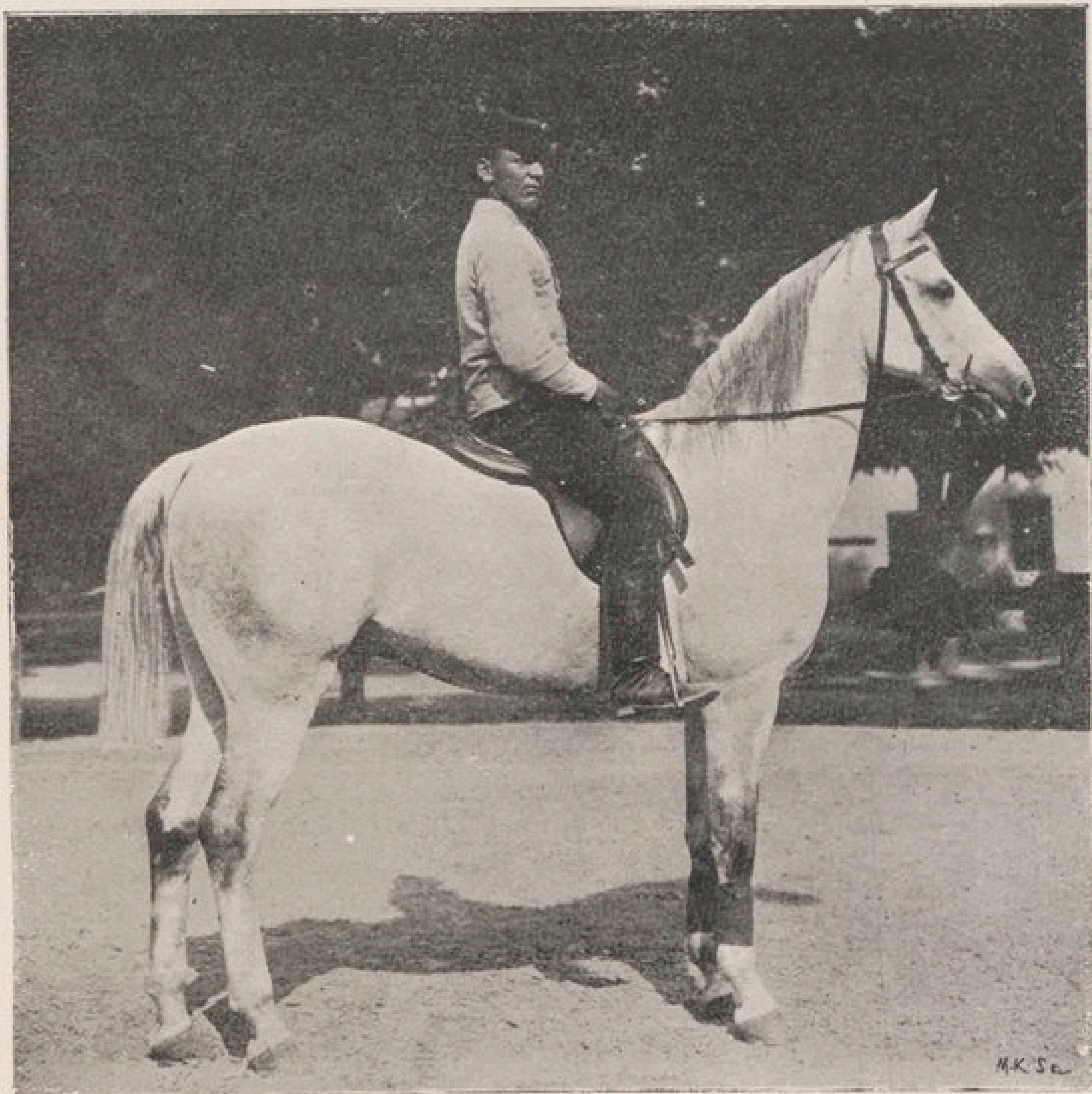
témoigne du sang qu'elle possède. Elle était d'ailleurs la préférée du Colonel et je crois fort qu'elle serait devenue la mienne.

En rentrant à Babolna, nous rencontrons le cheval d'armes du lieutenant Gaudernack à l'extrême obligeance duquel nous devons une partie des renseignements statistiques qui viennent d'être rappelés. Si tous les chevaux qui proviennent de Babolna possèdent son harmonie et sa structure, — et il y a tout lieu de le croire — on comprend l'empressement avec lequel on les recherche dans l'armée et la réputation qui leur est faite.



Le Colonel, directeur du haras, est assisté d'un capitaine, de deux lieutenants et de deux cadets ; un médecin, un vétérinaire en chef et un vétérinaire militaire complètent son état-major. L'effectif total, avec les chevaux de service, s'élève à 260 têtes, sans y comprendre les animaux du service agricole qui, les bestiaux surtout, sont très nombreux.

L'administration du domaine est confiée, sous la surveillance du directeur, à quatre intendants et dix sous-intendants qui ont à leur disposition un personnel de 250 garçons de ferme ou ouvriers. Les enfants reçoivent à l'école primaire de Babolna l'instruction réglementaire.



DEMI-SANG DE BABOLNA EN SERVICE
Cheval d'armes du lieutenant Gaudernack

Le terrain du domaine est de nature composite ; tantôt on y trouve des sables mouvants, tantôt des sables agglomérés, ce qui a rendu nécessaire un assolement très variable. On récolte dans les huit fermes des céréales et des fourrages artificiels, ces derniers en quantité suffisante pour subvenir aux besoins du haras et à l'alimentation du bétail. Mais les terres ne sont pas assez riches pour produire toute l'avoine nécessaire.

La vacherie de Simmenthal qui fournit du lait en abondance pour la fromagerie de Kis-Bér comprend 8 taureaux et 185 vaches. On vend, en moyenne, 60 mâles par an à l'âge de 15 à 18 mois.

Il y a enfin un petit troupeau de moutons de race hongroise et quelques porcs originaires du Berkshire; ces derniers ne paraissent pas d'une acclimatation facile, à en juger par le petit nombre de ceux qui ont survécu depuis leur importation en 1890.

Une briqueterie et une usine où on construit des machines représentent dans le domaine la section industrielle.



POULICHE DE LAIT, DEMI-SANG ARABE

III

# LE HARAS ROYAL

# DE KIS-BÉR



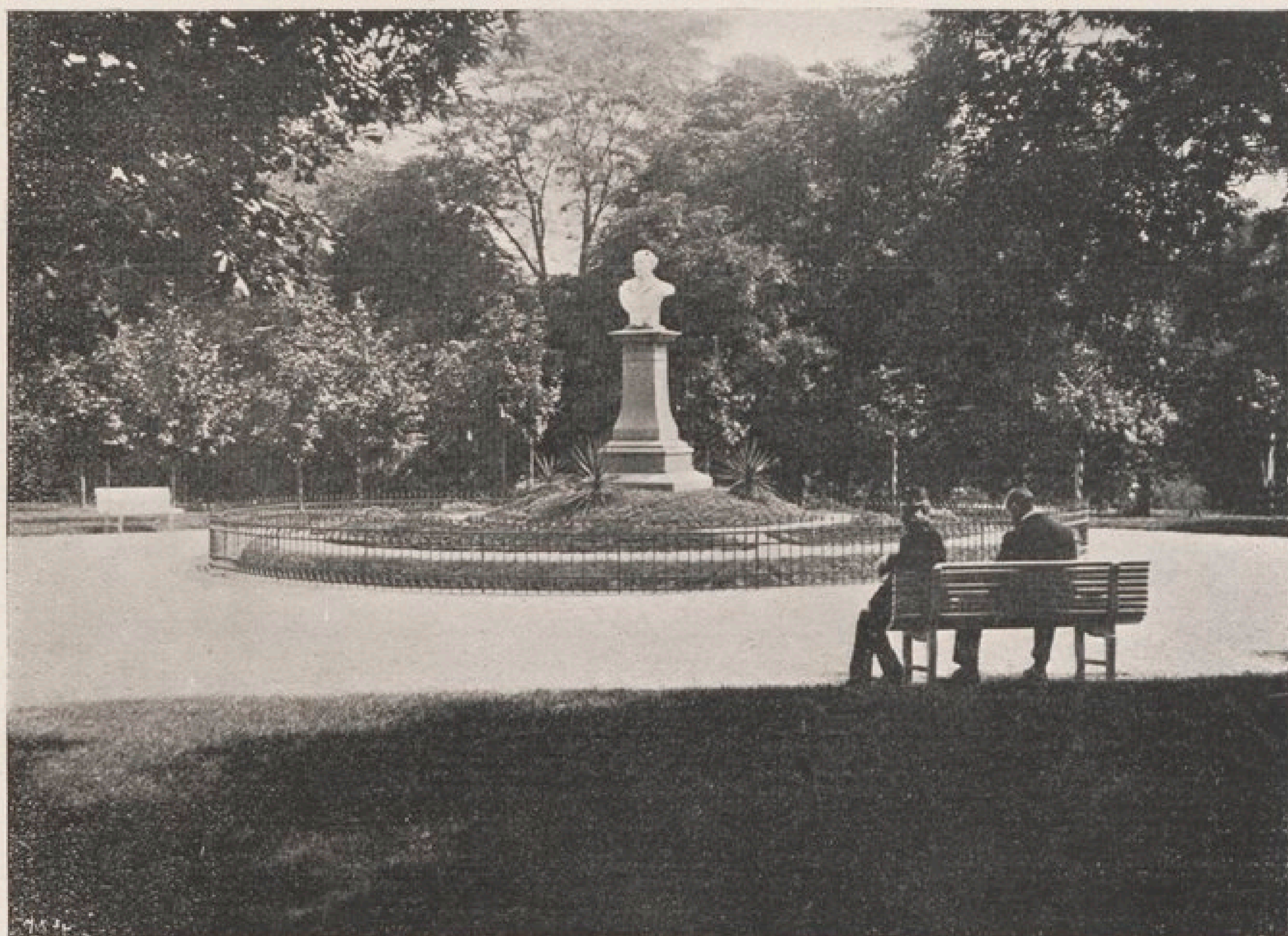

# LE HARAS ROYAL

# DE KIS-BÉR

## I

Il y a seize kilomètres à peine de Babolna à Kis-Bér, par une route bordée d'arbres terriblement poussiéreuse au milieu de l'été, qui doit être bien tirante pendant la mauvaise saison. Les quatre arabes qui nous avaient amenés d'Acs nous conduisent en moins d'une heure au château, où, selon son habitude, le gouvernement hongrois offre l'hospitalité aux visiteurs de ses haras. C'est un vaste bâtiment aux appartements spacieux, sans grand caractère, dont un des côtés donne sur un joli parc ; des fenêtres des chambres où on nous conduit, on voit le petit parterre où un monument a été élevé à la mémoire de François Kozma de Levelde, conseiller ministériel du gouvernement hongrois qui, pendant plus de vingt-cinq ans, a dirigé l'élevage du royaume avec un dévouement et une compétence qui lui ont valu une place à part parmi les directeurs des Haras hongrois, Partout il a rendu des services qui lui ont justement valu les témoignages d'estime qui lui ont été unanimement accordés après sa mort en 1892.

Le pavillon du directeur de Kis-Bér se trouve dans le parc à une centaine de mètres du château. Le commandant Deseö de Szent-Viszlo, qui dirige le haras depuis plusieurs années, nous y attendait et, très gracieusement, il se mettait à notre disposition pour nous le faire visiter.



PARC DE KIS-BÉR. — MONUMENT ÉLEVÉ A FRANÇOIS KOZMA

Le haras de Kis-Bér a été fondé en 1853 seulement, dans un domaine appartenant à la famille Batthyany qui avait été confisqué par le gouvernement austro-hongrois à la suite des événements de 1848 auxquels le prince Batthyany avait pris une part très active. Ce domaine qui comprend 7,663 hectares, est, comme celui de Babolna, situé dans le comitat de Komaron ; il est relié à la ligne de Vienne à Budapest par le chemin de fer d'intérêt local de Szekesfyervar à Komaron dont la station de Kis-Bér est distante d'environ trente kilomètres. Le terrain bien plus accidenté qu'à Babolna, n'est guère plus fertile ; il est composé pour la plus grande partie de sables plus ou moins agglomérés, avec, à la base, un sous-sol d'argile à peu près imperméable. très riche en calcaire. Aussi ne souffre-t-on en quelque sorte jamais de la sécheresse, tandis que dans les années pluvieuses, le sol, trop détrempé, est d'une culture difficile et convient peu aux animaux qu'on y élève. La température est, en outre, très variable ; le thermomètre descend en hiver à 5 degrés centigrades au-dessous de zéro, et s'élève à 30 degrés pendant la saison chaude; la moyenne est de 9 degrés seulement. Un vent sec, du nord-ouest et du sud-est souffle fréquemment pendant toute l'année ; malgré la protection qu'offrent, dans la partie méridionale, les derniers contreforts de la forêt de Bakony, il est souvent très violent et rend l'exploitation agricole du domaine assez difficile.



LE CHATEAU DE KIS-BÉR

Le maréchal François Ritter, qui, à l'époque de la fondation du haras, dirigeait l'élevage officiel de l'Autriche-Hongrie, envoya au début à Kis-Bér des poulinières demi-sang anglaises et des juments arabes, ainsi que quelques juments de Lippiza, pour lesquelles il choisit trois étalons,un pur-sang anglais, et deux pur-sang arabes. Mais il renonçait bientôt à l'élevage de l'anglo-arabe pour centraliser à Kis-Bér celui de chevaux de sang anglais — pur-sang et demi-sang, destinés à fournir aux dépôts d'étalons des reproducteurs susceptibles d'améliorer les races locales, en prenant le cheval anglais pour base. L'adoption de ce principe, qui coïncidait avec le développement que commençaient à prendre les courses, marque une époque importante dans l'histoire de l'élevage austro-hongrois ; jusqu'alors, en effet, le gouvernement avait presque exclusivement eu recours à l'arabe comme agent améliorateur. Le cas de Nonius à Mezöhegyes et celui de quelques étalons anglais n'avaient été que des exceptions ; en faisant acheter en 1854 en Angleterre quatre étalons et dix-sept juments de race pure qu'il envoyait à Kis-Bér, le maréchal Ritter témoignait de son intention de recourir d'une manière beaucoup plus large que par le passé à l'emploi de reproducteurs de sang anglais. Il donnait ainsi une sanction officielle aux grands éleveurs du pays qui, depuis trente ans, employaient pour leurs juments d'origine orientale des reproducteurs de cette race, avec un très grand succès.

Les résultats qu'ils avaient obtenus avec l'arabe avaient été satisfaisants sans doute, mais surtout, qu'on me permette l'expression, au point de vue moral ; ils avaient permis de conserver l'énergie, les aptitudes et l'extérieur du cheval oriental, mais les produits obtenus manquaient de taille et, par cela même, convenaient peu aux exigences de la cavalerie moderne. On avait alors eu l'idée de recourir à la race anglaise pour donner aux races locales — de Hongrie et de Galicie surtout — ce volume et cette taille qui étaient indispensables.

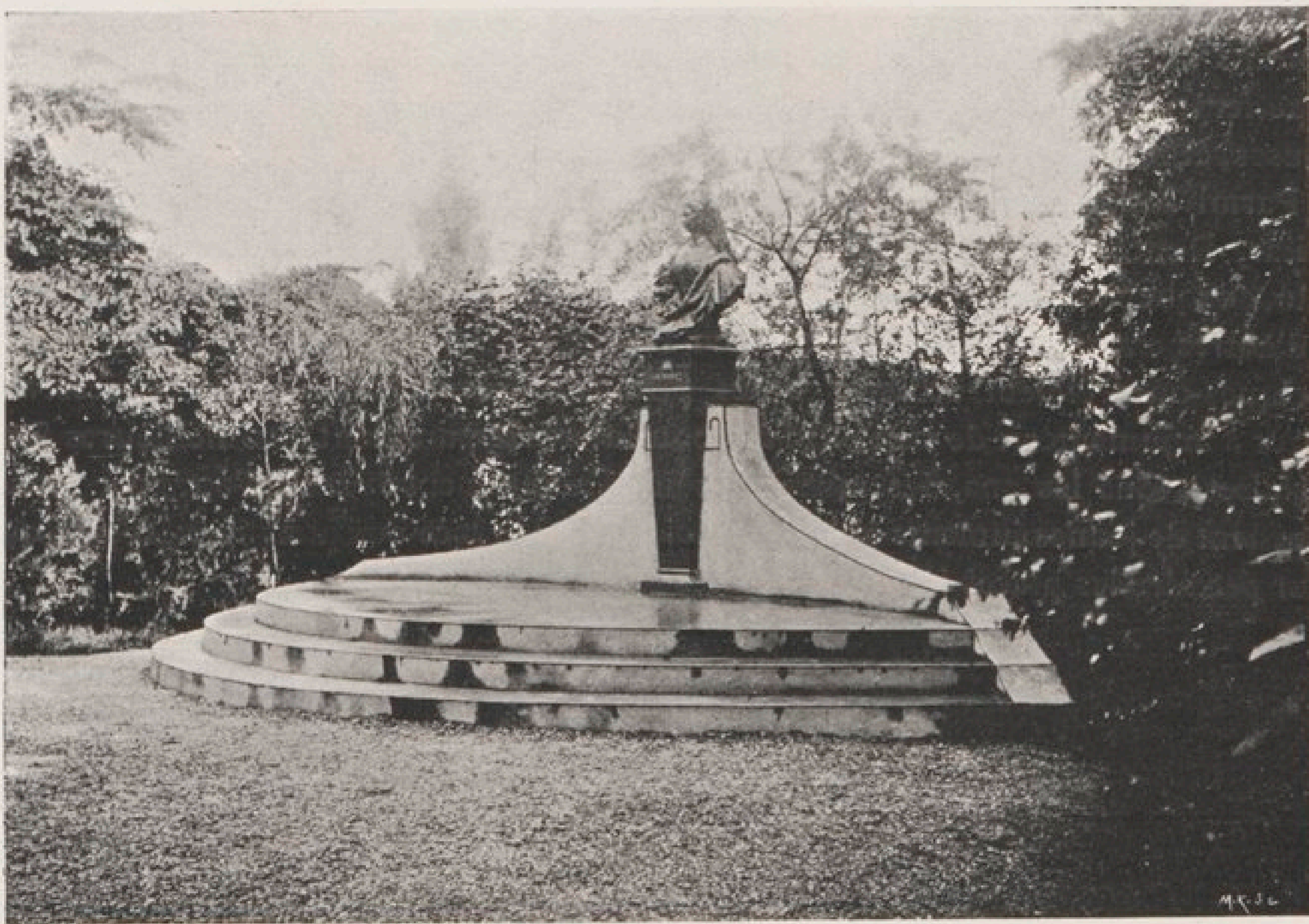
Sous l'influence du pur-sang anglais dont l'acclimatation est partout si facile, le cheval de ces régions devait acquérir, sans rien perdre de ses qualités primitives, de la taille, de la substance et une largeur de membres qu'on ne lui avait jamais connues. La décision prise pnr le Gouvernement, après les expériences qui venaient d'être faites, avait donc une importance capitale.



Depuis 1854, les achats en Angleterre ont été en quelque sorte continuels; le Gouvernement hongrois a, le premier, en dehors de notre Administration des Haras, donné l'exemple de l'importation d'étalons de grande valeur, n'hésitant pas à s'imposer des sacrifices considérables pour entretenir à Kis-Bér une pépinière de reproducteurs de premier ordre. Parmi ceux qu'il a achetés pendant les vingt-cinq années qui ont suivi la fondation de Kis-Bér, je rappellerai les noms de Daniel O'Rourke et de Teddington, deux derby-winners, et surtout celui de Buccaneer dont l'influence a été si remarquable sur les progrès des races hongroises.

Le colonel de Butts l'achetait 62.500 francs en 1865, après la naissance de Formosa, Sec-Saw, et Paul Jones; il donnait en outre en échange une bonne jument importée

en Hongrie trois ans avant, The Gem, par Touchstone. A Kis-Bér, Büccaneer était affecté spécialement à la production de la race pure; pendant les vingt et un ans qu'il y passait, on lui donnait 261 juments du haras et 465 appartenant à des particuliers dont les saillies rapportaient à l'État 184.910 florins, soit une moyenne de 850 francs par saillie. Neuf de ses fils gagnaient le Derby autrichien, entre autres : Cadet, Nil Desperandum, Vederemo, Fenek, Flibustier et Kisber ocscse. Talpra Magyar et enfin



MONUMENT ÉLEVÉ A L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH PAR LE PERSONNEL DU HARAS

Kisber, gagnant du Derby d'Epsom et du Grand Prix de Paris, ont été les meilleurs de ses produits.

En même temps que des pur-sang, on avait acheté en Angleterre pendant la même période, des étalons Norfolk pour le service de la jumenterie de demi-sang, mais on préfère maintenant n'employer à très peu d'exceptions près que des reproducteurs de race pure. Comme les autres demi-sang, on a définitivement éliminé les Norfolk qui n'avaient que médiocrement réussi.

Les importations de juments anglaises avaient aussi été nombreuses; parmi ces dernières se trouvaient Mineral, par Rataplan, mère de Kisber.

Cambuscan, importé en 1872, donnait deux ans après avec une jument de

M. Ernest Blaskowitz, Waternymph, le plus remarquable racer qu'ait encore produit la Hongrie, la célèbre Kincsem que nous avons vue en 1878 à Deauville, où elle battait dans le Grand Prix Fontainebleau, Gift et Mondaine.

En 1879, Verneuil, qui avait montré à Ascot une endurance qui n'a pas encore été égalée, était achetée 195.000 francs. Le fils de Mortemer régulièrement établi, vigoureusement charpenté, devait admirablement réussir à Kis-Bér, où on apprécie beaucoup les étalons bien équilibrés et ayant de la substance qu'on peut utilement employer pour les croisements, tout en leur donnant en même temps des juments de race pure. Ce fut surtout dans la production du demi-sang que Verneuil réussit en Hongrie; ses produits de pur-sang avaient trop de gros pour être d'un entraînement facile. Il y a actuellement au haras 39 juments de demi-sang issues de lui; elles sont toutes harmonieuses, et remarquablement établies.

Parmi les autres étalons pur-sang achetés à l'étranger, je citerai encore Craig Millar, Doncaster, importé en 1885, puis Galaor, Dunure, Persistive et enfin Bonavista, auxquels on adjoignait Pasztor, Fenek, Gaga, ce dernier loué à son propriétaire, et d'autres encore, nés au haras ou en Hongrie. Les importations de juments, dont quelques-unes étaient achetées à des prix très élevés, avaient fait successivement entrer à la jumenterie de race pure des poulinières appartenant aux meilleures familles anglaises ; tous les ans, des missions sont d'ailleurs envoyées à l'étranger d'où elles ramènent de jeunes juments qu'on emploie de préférence aux juments nées en Hongrie, pour prendre les places laissées vacantes par les réformes.



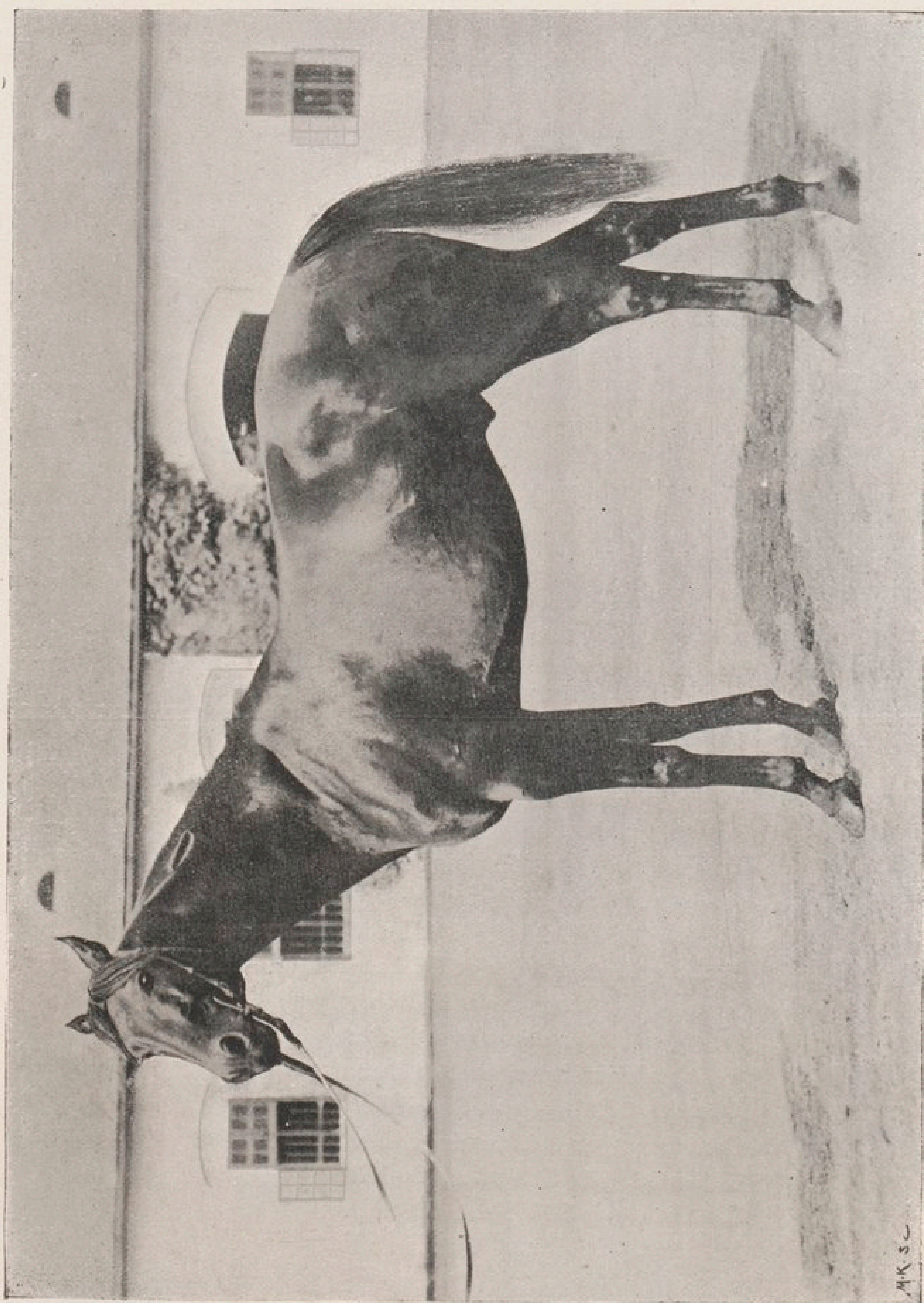
## II

## LES ÉTALONS

Il y actuellement à Kis-Bér treize étalons pur-sang anglais dont il me paraît utile, pour compléter cet exposé de la formation et du développement de la race pure en Hongrie, de donner les noms et les origines. Les voici :

Bonavista, par Bend'Or et Vista;
Dunure, par Saint Simon et Sunrise;
Gunnersbury, par Hermit et Hippia;
Primas II, par Doncaster et Budagyöngye;
Fenek, par Buccaneer et Hélène Triomphante;
Galaor, par Isonomy et Fidéline;
Filou, par Gunnersbury et Fidget;
Montbar, par Buccaneer et Duhart;
Kozma, par Bálvány et Kisböske;
Culloden, par Doncaster et Caledonia;
Guerrier, par Galopin et St-Kilda;
Canache, par Galopin et Red Hot;
History, par Hampton et Isabelle.

La direction des haras hongrois a tenu à posséder des représentants de toutes les bonnes familles de pur-sang; mais, elle s'est appliquée à les choisir de telle sorte que



GAGA, ÉTALON BAI NÉ EN HONGRIE EN 1889, PAR GALOPIN ET REDHOT, PAR ISONOMY

tous, malgré la diversité de leurs origines, possèdent la structure régulière et la bonne direction des membres, auxquelles elle tient par dessus tout.

Gaga, par Galopin et Red Hot, loué par le comte E. Batthyany, fait la monte au haras depuis 1892; il ne lui est donné que des juments de pur-sang. C'est un des chevaux indigènes dont la carrière sur le turf a été la plus remarquable; en dehors du Derby autrichien de 1892, il a remporté à Vienne et à Budapest des succès qui justifiaient en partie les prétentions de son propriétaire, le comte Elemér Batthyany, quand, après son retrait de l'entraînement, il demandait pour lui 240.000 francs. Toutefois, le prix paraissant un peu élevé, l'Administration préférait le louer pour quatre ans, à raison de 20.000 francs par saison; depuis, le prix de location a été, si j'ai bonne mémoire, abaissé à 15.000 francs et Gaga n'a pas quitté Kis-Bér. C'est un fort cheval bai, moins distingué que la plupart des chevaux de sa famille, qui doit à sa mère, une fille d'Isonomy, sa substance et sa rondeur de côtes; il est par contre, resté bien Galopin dans ses membres qui, tout en étant convenablement dirigés, sont un peu légers, il est régulier dans ses lignes qui ont une étendue suffisante.

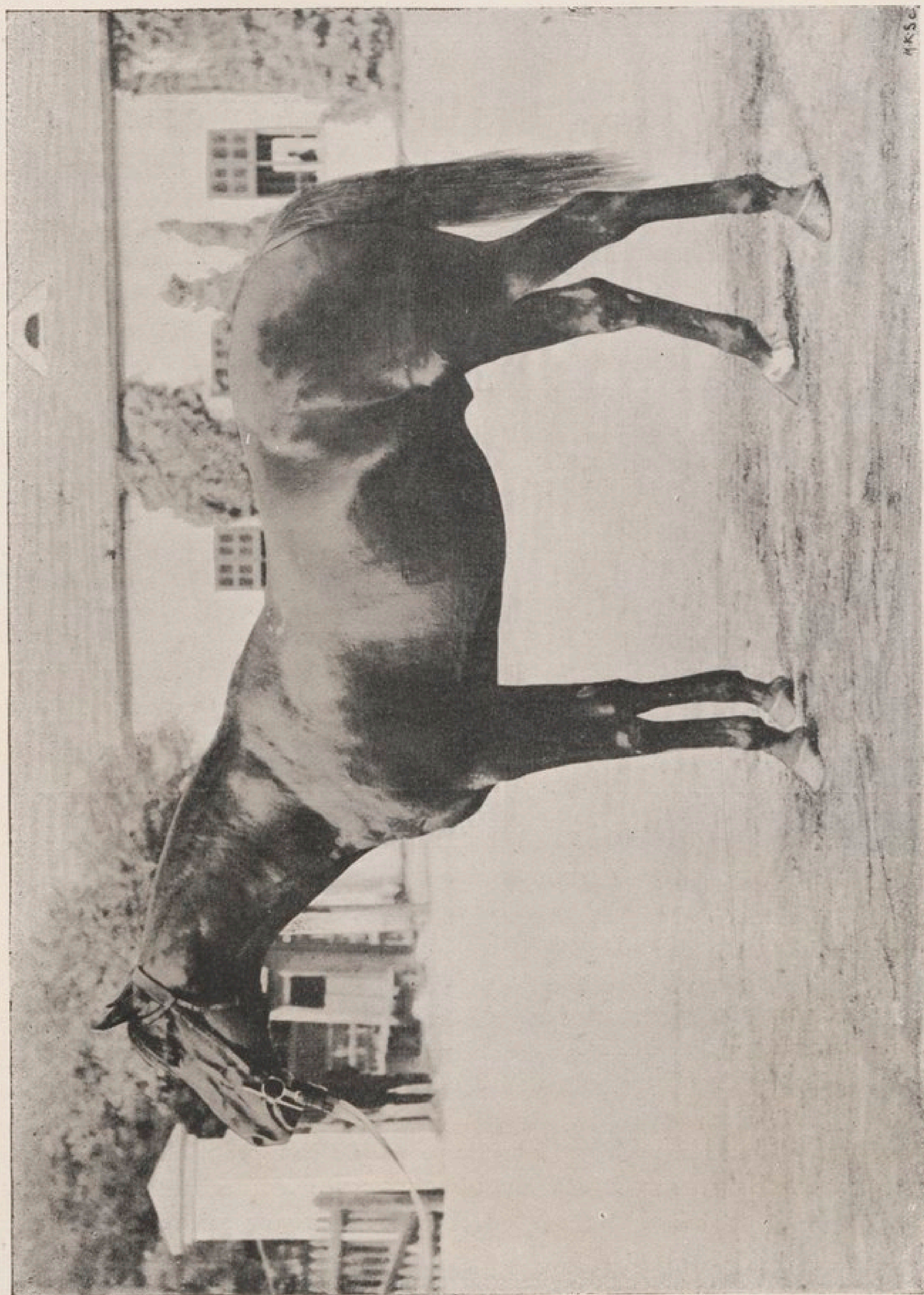
Gaga a bien produit jusqu'ici; un de ses fils, Corale (par Heartless) a, comme lui, gagné le Derby de Vienne.



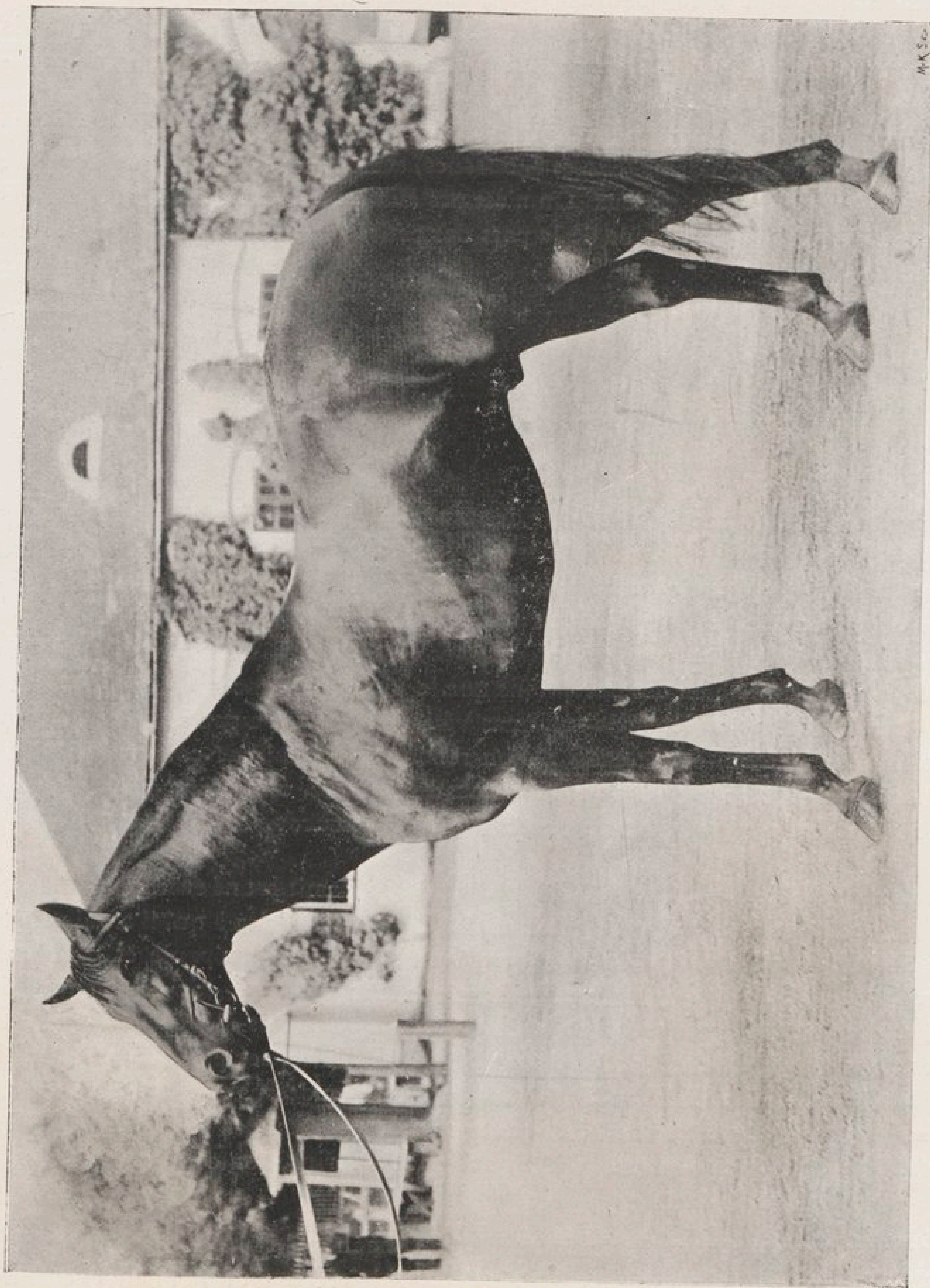
Son contemporain, Bonavista, que le gouvernement hongrois a acheté 375.000 fr en 1897, rappelle sous beaucoup de points, dans son épaule, très longue et bien dirigée, dans ses larges quartiers surtout, son aïeul Stockwell, dont il possède la robe alezane; c'est un beau cheval, dont les membres, forts, ont une bonne direction, dont les pieds sont bien épanouis et les lignes étendues. Sa tête est bien attachée, son encolure bien sortie, sa charpente est forte. Je lui reprocherai toutefois d'être un peu long dans son dessus, qui pourrait être plus soutenu et d'avoir, avec ses cuisses un peu chargées, une certaine lourdeur dans son arrière-main.

La carrière de Bonavista a été courte et simplement honorable en somme, sa victoire dans les Deux Mille Guinées de 1892 où il battit Saint-Angelo, Dunure et Sir Hugo étant, avec son succès de l'année précédente dans les Woodcote Stakes, le seul titre qu'il puisse invoqner. Mais son origine est parfaite; il descend de Doncaster, — ce qui le recommandait aux haras hongrois, — de Thormanby, Macaroni et King Tom, auxquels il tient de très près; son apparence est séduisante en somme; enfin, il a donné en 1897, Cyllene, un très beau cheval, le meilleur produit de son année en Angleterre. Tout cela a suffi pour que les prétentions de son propriétaire, M. C. D. Rose, fussent acceptées par le gouvernement hongrois; il l'avait acheté 31.250 francs à une vente de yearlings de lord Rosebery. A Kis-Bér, le prix de saillie de Bonavista a été fixé à 500 florins (1.050 francs) pour les juments d'Autriche-Hongrie et à 800 florins (1.680 francs) pour les juments étrangères.

Dunure, qui appartient à la même génération, représente en Hongrie la descendance de Saint-Simon; il est, par suite, très recheréhé, bien qu'il n'ait rien donné encore de particulièrement remarquable, et qu'il n'ait pas, par suite, justifié son prix



BONAVISTA, ÉTALON ALEZAN, NÉ EN 1889 CHEZ LORD BOSEBERY, PAR BEND'OR ET VISTA, PAR MACARONI



DUNURE, ÉTALON BAI-BRUN, NÉ EN 1889 CHEZ M. W. H. HOULDSWORTH, PAR SAINT SIMON ET SUNRISE, PAR SPRINGFIELD

d'achat, 160.000 francs, qui me paraît un peu élevé pour un cheval qui, tout fils de Saint-Simon qu'il soit, a en somme assez modestement couru. Il a, il est vrai, fait preuve d'une résistance assez rare dans sa famille, dont il porte bien le cachet, mais dont il n'a pas les aplombs défectueux. A cette exception près, Saint-Simon ne pourrait le renier pour un de ses fils.

On demande beaucoup moins pour lui que pour son camarade; ses prix de saillie sont de 300 et 400 florins (630 et 840 francs) seulement, et le mettent à la portée de tous les éleveurs un peu sérieux. On n'est pas aussi exigeant qu'en France envers l'Administration, ce qui témoigne de la part des petits éleveurs de beaucoup de sens pratique.



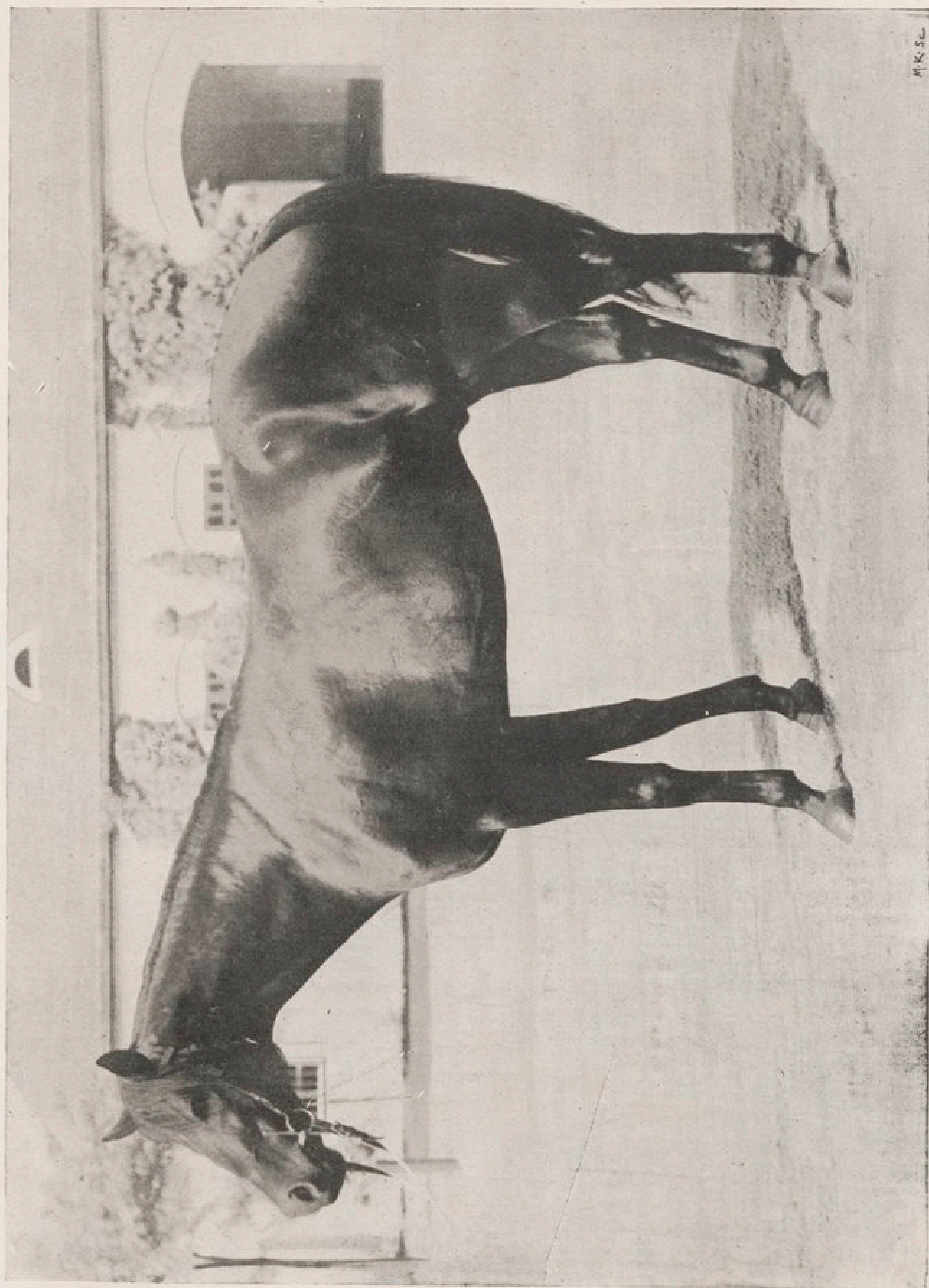
Galaor, acheté 100 000 francs à une des ventes de M. Lupin, n'a pas beaucoup changé depuis son importation à Kis-Bér; il y a toujours chez lui, comme il était d'ailleurs facile de le prévoir, un manque d'équilibre entre son devant et son arrière-main, et on est pas étonné qu'il n'ait pas retrouvé au haras les succès de sa carrière de courses. Il a eu quelques produits utiles, avec des filles de la famille de Voltigeur surtout, mais il a causé bien des déceptions que la victoire chanceuse de Capo Gallo dans le dernier Derby de Vienne ne suffit pas à faire oublier. Il a peu réussi, en outre, avec les juments de demi-sang; aussi a-t-on renoncé à l'employer comme étalon de croisement. Son prix de saillie, de 1.000 francs à l'origine, est maintenant le même que celui de Dunure auquel, comme racer, il a été de beaucoup supérieur.

Guerrier, par Galopin et Saint-Kilda, petite fille d'Hermit, est né en 1894 en Angleterre et a été importé avec sa mère par le comte Tassilo Festeticz à qui il a été acheté 20.000 francs; il a beaucoup de sang, est bien fait dans son épaule et dans ses quartiers, et bien dirigé dans ses membres, mieux que ne l'était son père, auquel il ressemble d'ailleurs beaucoup. On n'admettrait certes pas à Kis-Bér des étalons dont les aplombs seraient défectueux. Ses canons sont très courts, ses pieds bien faits, son ensemble séduisant en somme, malgré la longueur de son dessus que rachète du reste une excellente attache de reins. Bien que sa carrière de courses n'ait été que très honorable, on demande pour ses saillies 200 et 300 florins, son origine étant excellente.

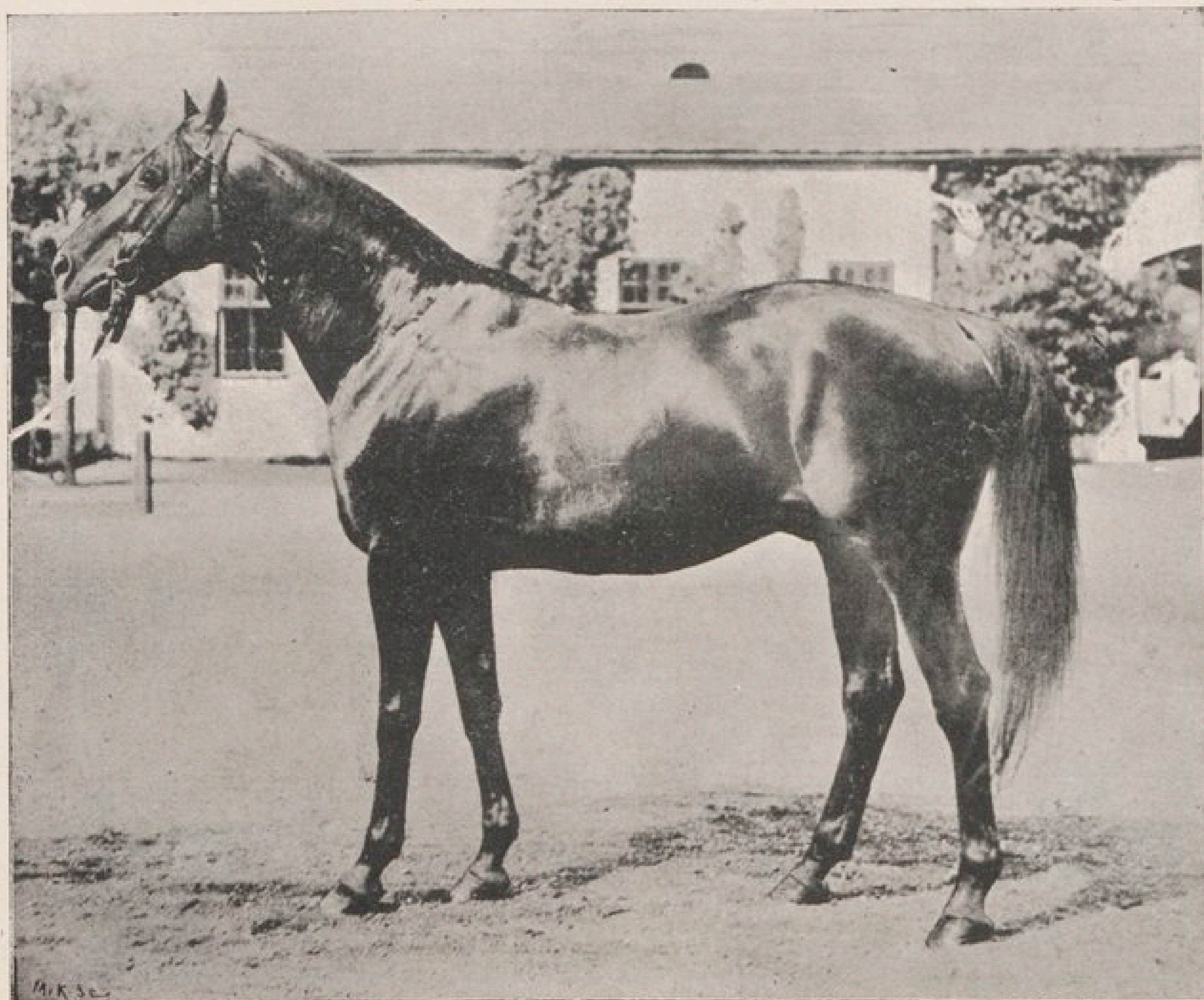
Le prix est le même pour Culloden et pour Gamache; il est de 400 et 600 florins respectivemeut pour History qui n'a jamais dépassé la classe d'un honnête cheval de handicap en Angleterre, mais il a fait preuve d'un excellent tempérament et il est fils de Hampton dont le sang est très apprécié en Hongrie. Pour aucun des autres étalons pur-sang, le prix de saillie n'est inférieur à 300 florins (630 francs).



GALAOR, ÉTALON BAI BRUN, NÉ EN 1895 CHEZ M. A. LUPIN, PAR ISONOMY ET FIDÉLINE, PAR DOLLAR



GUERRIER, ÉTALON BAI, NÉ EN ANGLETERRE EN 1894, PAR GALOPIN ET ST-KILDA, PAR HERMIT

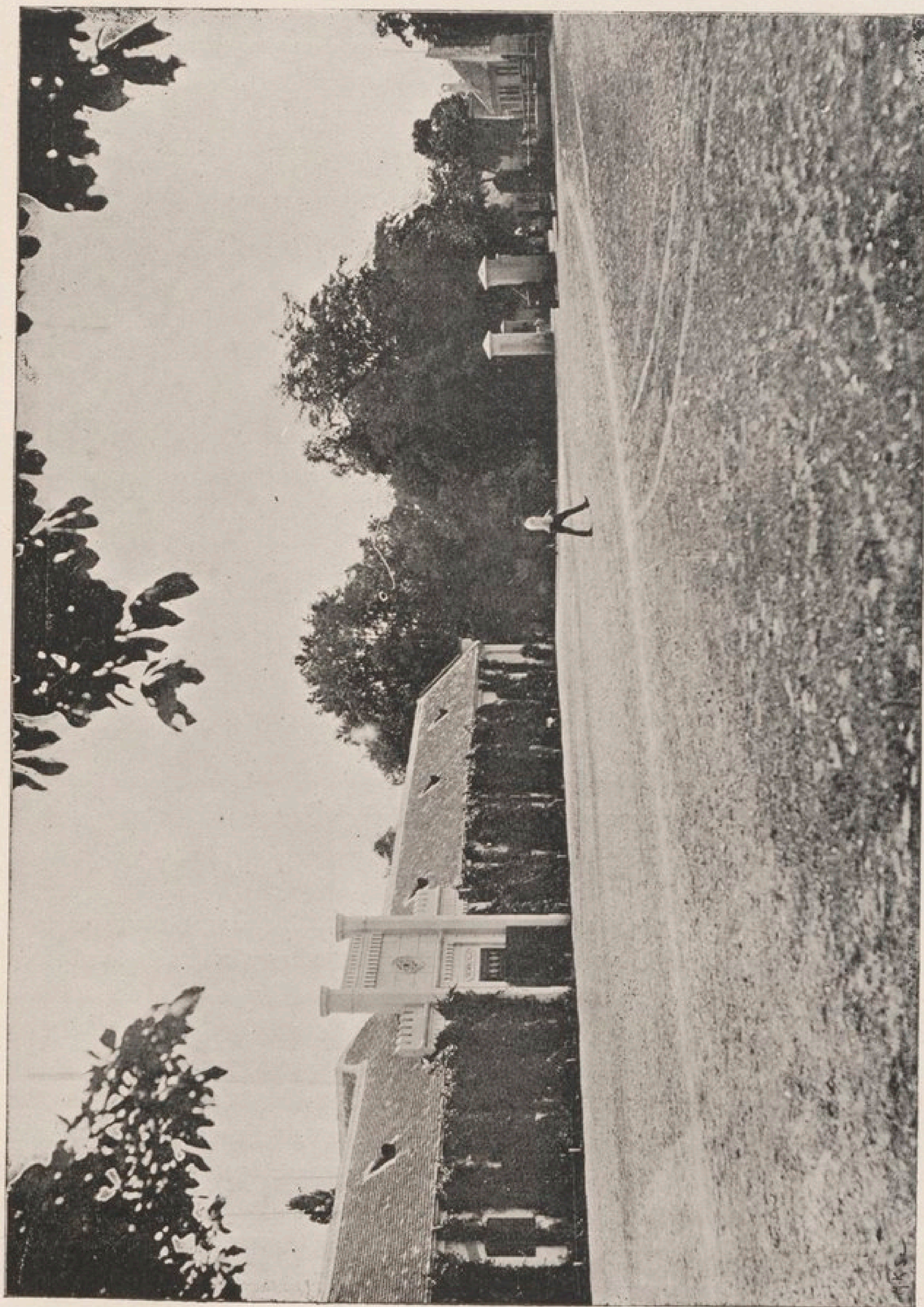



KOZMA, ÉTALON ALEZAN, NÉ EN HONGRIE EN 1891,
PAR BALVANY ET KISBÖSKE, PAR KISBER

Pour tous, j'ai tenu à indiquer les prix de saillie, afin d'établir un rapprochement entre les exigences de l'Administration des Haras hongrois et celles de la nôtre. Le Gouvernement s'est, en Hongrie, imposé de très lourds sacrifices pour acheter à des prix, fort élevés presque toujours, des reproducteurs d'excellente origine, dont les preuves avaient été faites sur l'hippodrome et parfois aussi au haras.

Il est donc parfaitement autorisé à désirer que leurs services soient utilisés d'une manière rationnelle, en d'autres termes, qu'il ne leur soit soit donné que des juments d'une classe suffisante pour pouvoir obtenir normalement de bons produits. Le taux relativement élevé des saillies de ses étalons est une garantie à cet égard ; seuls les propriétaires outillés pour bien produire sont en état de les payer. La démocratisation de l'élevage du pur-sang anglais, telle que nous la pratiquons en France, est une anomalie et un danger ; je crois donc qu'au point de vue de l'avenir de la race, l'avantage n'est pas, à cet égard, de notre côté, alors surtout qu'il y a en France une surproduction, tout à fait irrationnelle.

Il y a encore, à un autre point de vue, un avantage pour l'élevage hongrois. On



L'ÉCURIE DES ÉTALONS A KIS-BÉR

écarte toujours, à premier examen, les chevaux dont la conformation est défectueuse, quels que puissent être leurs titres, quelque brillante qu'ait été leur carrière de courses ; on accepte peut-être quelques incorrections dans les dessus, mais à la condition que les reins soient larges et fortement attachés, et on tient d'une manière absolue à la régularité des aplombs et à la netteté des articulations. C'est là un principe que notre Administration devrait bien adopter aussi.

Enfin, le rôle de l'Administration étant avant tout de produire ou de faire produire de bons étalons de croisement, elle s'applique en Hongrie à n'employer que des reproducteurs ayant un excellent tempérament, une substance suffisante et une forte structure ; ils sont peut-être moins séduisants, mais, pour le but qu'on se propose, ils sont beaucoup plus utiles, et n'en peuvent pas moins donner aussi de très bons pur-sang. Il est d'autant plus intéressant de le constater que le principe adopté par le gouvernement hongrois est exactement le même que celui qu'a suivi notre Administration des Haras pendant les périodes de début, où son action, au point de vue des étalons surtout, a été prépondérante sur la formation de la race. On sait les résultats qu'elle a obtenus, ce qui permet de regretter qu'on n'ait pas continué dans cette voie. Il est vrai qu'elle avait alors l'indépendance d'action que, depuis, les politiciens lui ont fait perdre.



Les étalons de Kis-Bér sont logés près du château, dans une grande écurie à couloirs, où sont aménagés des boxes spacieux, avec des grilles à leur partie supérieure, de manière que tous peuvent se voir et communiquer, j'allais dire « causer » entre eux. Il n'est pas de meilleur système pour maintenir un cheval en dispositions aimables ; la solitude est pénible pour un animal, aussi sociable que l'est le cheval, comme elle l'est pour l'homme ; ce qui a été dit précédemment a dû prouver que l'on s'applique avec un soin particulier en Hongrie à soigner le moral des chevaux. Aussi tous les animaux que nous y avons vus avaient-ils un excellent caractère, d'une douceur telle que l'idée d'une défense quelconque de leur part ne serait venue à personne. Les avantages pour le dressage et l'emploi des poulains ainsi élevés sont tels qu'il me paraît inutile d'insister, tout en regrettant qu'on n'agisse pas de même partout.

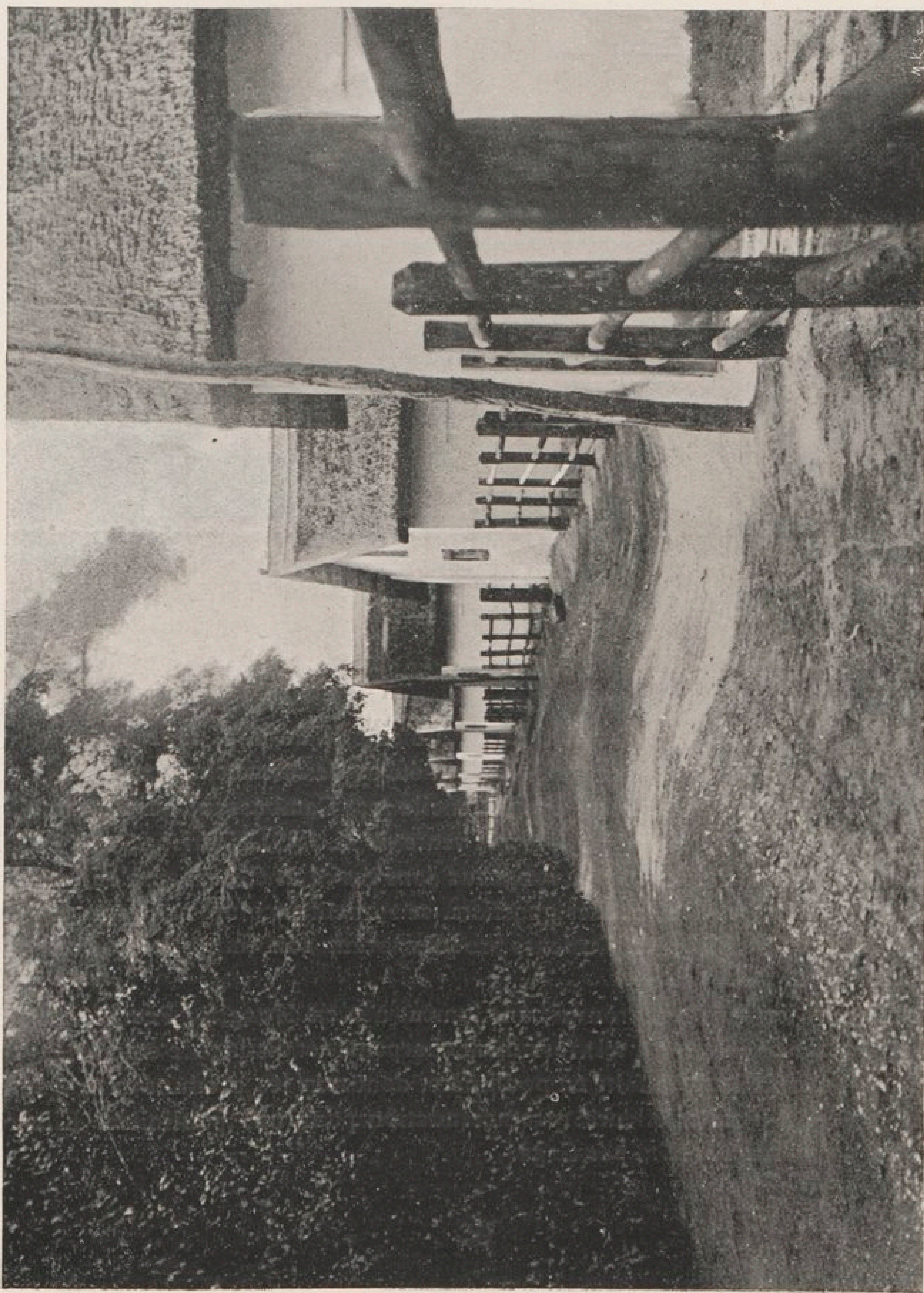
A Kis-Bér, le régime des étalons est le même que dans les autres haras hongrois : longue promenade quotidienne, montés par des poids légers, au pas, au trot et parfois au galop ; alimentation substantielle, et une moyenne de trente juments par étalon chaque saison. L'excellente condition des animaux témoigne du sens pratique des directeurs de cet élevage officiel

## III

## LES POULINIÈRES

La succursale de Ritterdorf, voisine de l'établissement central, où sont placées les poulinières de pur-sang anglais, est installée d'une manière originale et très pratique. Elle comprend une série de seize petites écuries, couvertes en chaume, précédées d'une cour, contenant chacune deux boxes, construits perpendiculairement à une route qui les dessert toutes. Le côté opposé à la route donne sur les paddocks, aménagés dans le parc du haras, d'une assez grande étendue, auxquels de grands arbres assurent beaucoup d'ombrage. Pour faire sortir les juments suitées ou non, on commence par les lâcher dans la petite cour de sept à huit mètres carrés sur laquelle ouvrent les boxes; puis, on lève une barrière et elles entrent directement dans leur paddock. Parfois on les y laisse toute la journée; ou bien, on réunit toutes les juments, — elles sont dix-sept en tout, — dans une même prairie plus vaste. Mais au moment de rentrer à l'écurie, toutes connaissent si bien leur chemin qu'elles vont d'elles-mêmes à leur pavillon. Cela est très simple, très pratique; le service est très facile et, en cas de maladies, les risques de contagion sont diminués.

L'herbe des prairies est assez fournie, fine et doit être excellente pour donner de l'os aux poulains, mais beaucoup moins pour donner du lait aux mères. Aussi le sevrage a-t-il lieu à cinq mois pour ne pas les fatiguer; une vacherie spéciale est ensuite chargée de fournir tout le lait nécessaire aux rations supplémentaires des poulains après, et même avant, le sevrage.



KIS-BÉR. — LE VILLAGE DE RITTER



KIS-BÉR. — UNE ÉCURIE DE POULINIÈRES AU RITTERDORF

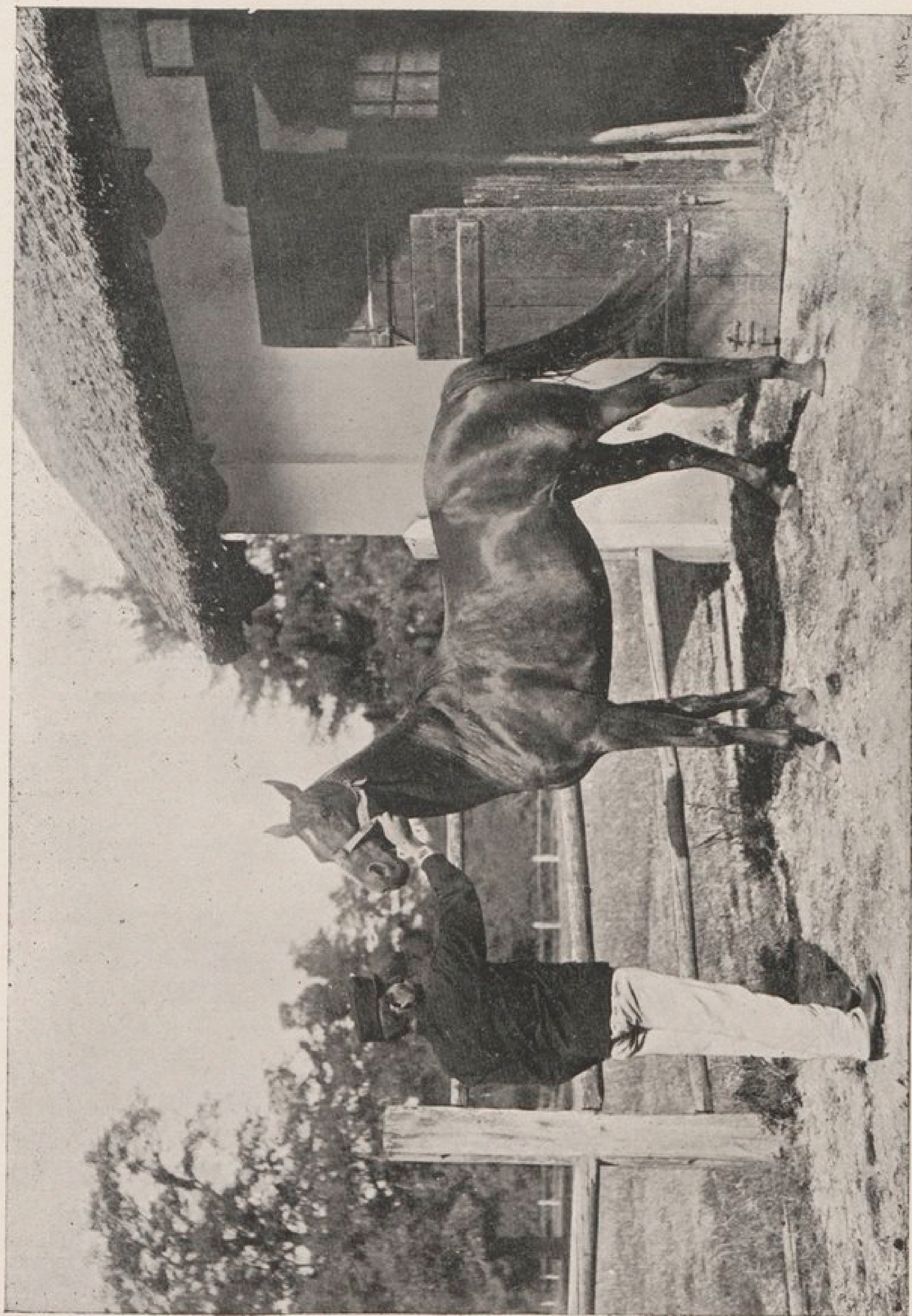
Les poulinières anglaises de Kis-Bér sont choisies avec beaucoup de soin ; toutes sont fortement établies et nettes dans leurs articulations, comme l'étaient il y soixante ans, on me l'a assuré, celles de la jumenterie du Pin. Une partie d'entre elles sont originaires d'Angleterre, où elles ont été payées assez cher, en général.

Orsova, par exemple, par Bend'Or, et Fenella (par Cambuscan), qui a été importée en 1899, a été achetée 30.000 francs à la vente de M. J.-S. Harrison; elle est bien faite dans son ensemble, avec de la longueur dans ses côtes et de l'ampleur dans son arrière-main; elle rappelle, dans ses quartiers. sa sortie d'encolure et sa tête son aïeul maternel Monarque. Elle a eu plusieurs produits avant son importation, assez ordinaires, du reste.

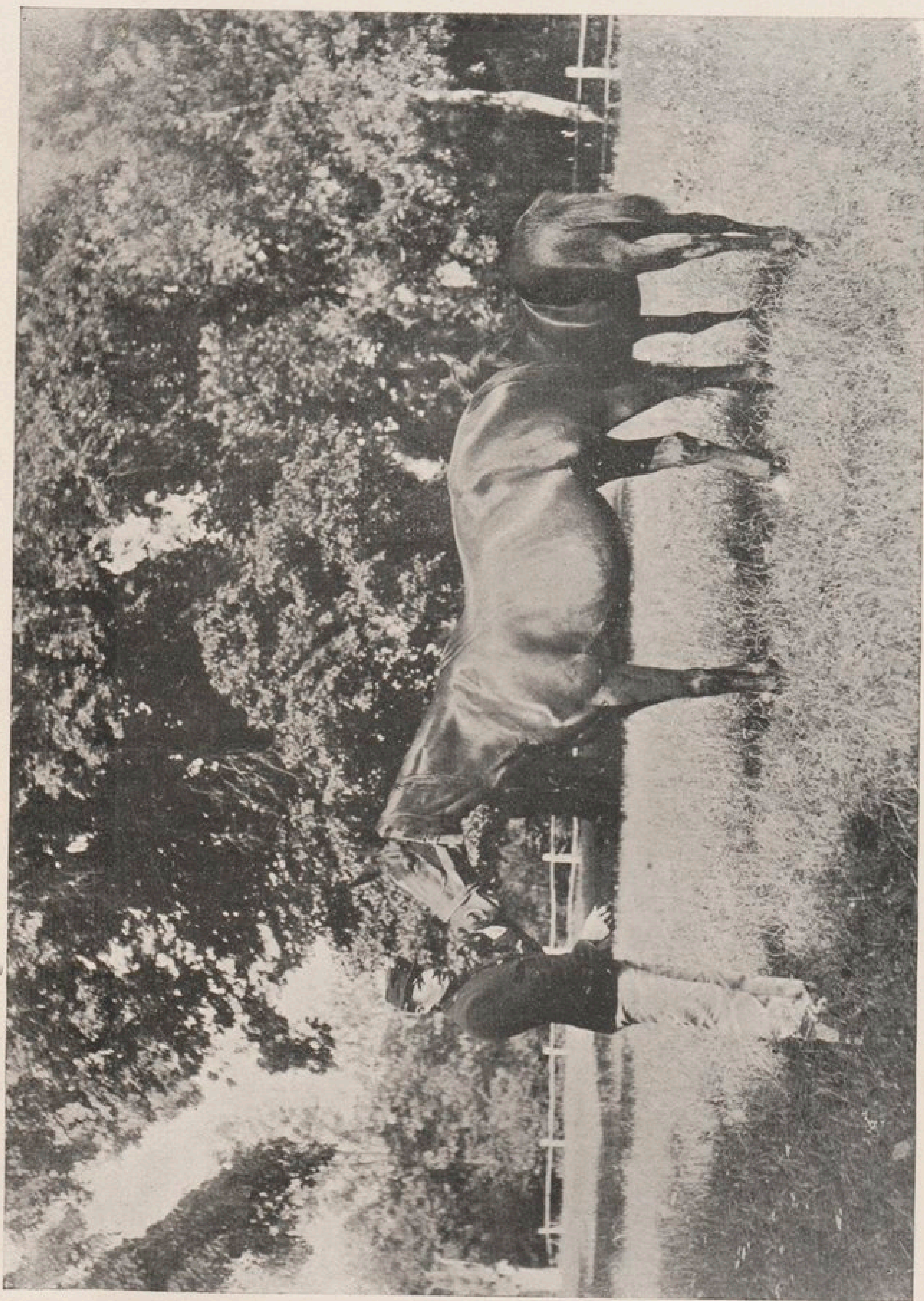
Dans le pavillon voisin se trouvait une jument née en Hongrie, Peeres, par Doncaster et Parmanita (Hermit), très fortement charpentée et distinguée en même temps, longue, bien membrée, bien faite en poulinière, dont tous les produits ont gagné leur avoine. Il n'est pas de meilleure recommandation pour une poulinière. Elle était suitée d'un très beau poulain, par Gaga.



Les produits de pur-sang sont vendus yearlings, à quinze ou dix-huit mois, aux enchères, à Kis-Bér même depuis 1867. Pendant les premières années, le haras les faisait courir pour son compte; actuellement, les acquéreurs s'engagent à les faire



ORSOVA, POULINIÈRE BAIE, NÉE EN 1888, CHEZ LE DUC DE WESTMINSTER, PAR BEND'OR ET FENELLA, PAR CAMBUSCAN



PEERES, POULINIÈRE ALEZANE, NÉE EN 1886 EN HONGRIE, PAR DONCASTER ET PARMANITA, PAR HERMIT

entraîner et à ne pas les vendre à l'étranger; on est donc certain de les conserver comme reproducteurs, si on le juge à propos. En dehors du lait qu'on continue à leur donner après le sevrage jusqu'à la fin de leur première année, ils ont autant d'avoine qu'ils peuvent en désirer. A treize mois, ils sont amenés à la portion centrale



UN PADDOCK DU RITTERDORF

où on les exerce sur une petite piste, au trot et au galop pour les débourrer; leur dressage est ainsi rendu plus facile.

Ils sont d'ailleurs très recherchés par les propriétaires d'Autriche-Hongrie ; aux enchères. ils atteignent un prix moyen de 6 à 7.000 francs, quelques-uns sont payés 18 et même 20.000 francs. On voit que ce n'est pas seulement en Angleterre et en France qu'on trouve des « high-priced » yearlings.



Tout près du village de Ritter, nom du général qui, comme je l'ai dit, dirigeait les haras austro-hongrois au moment où y a été installée la jumenterie, se trouve, dans

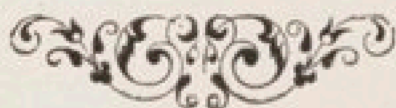
le parc très heureusement dessiné à l'anglaise, le monument du baron Bela Wenckheim, ancien ministre et président du comité central de l'élevage, qui domine le paddock auquel on a donné son nom. Il est élevé au dessus d'une grotte qui, d'après la légende, aurait au moment de l'insurrection de 1848 servi d'asile à une princesse de la maison d'Autriche, à laquelle le prince Batthyany aurait offert l'hospitalité à



WENCKHEIN PADDOCKS

Kis-Bér. La légende importe peu du reste. Le monument dans ce cadre de verdure, sur ce terrain doucement vallonné, est d'un fort joli effet. C'est l'essentiel.

Un peu plus bas, dans le parc, une cascade, alimentée par un étang voisin, permet, par les grandes chaleurs, — il faisait fort chaud au moment de notre visite, — de trouver un peu de fraîcheur. Puis, quelques pas plus loin, un parterre fleuri, avec, devant les plates-bandes, de petites barrières peintes en blanc et bleu, couleurs de la maison de Bavière ; c'est le parc de l'impératrice Elisabeth, qui s'intéressait beaucoup à l'élevage de Kis-Bér qu'elle visitait fréquemment ; une souscription du personnel du Haras a permis d'élever dans ce coin réservé un monument, qui témoigne des sentiments de respectueux dévouement qu'il éprouvait pour Elle à si juste titre.





LA RIVIÈRE DU PARC DE KIS-BÉR



PARC DE KIS-BÉR. — LA CASCADE

## IV

## L'ÉLEVAGE DE DEMI-SANG

La jumenterie de demi-sang de Kis-Bér comprend 190 poulinières ; elle est installée dans les deux succursales de Batthyany et de Pula, à environ trois kilomètres de la partie centrale. Les écuries, avec les vastes parcours bordés d'arbres qui les entourent, sont établies comme celles de Mezöhegyes et de Babolna, et, comme elles, parfaitement aérées.

Des infusions continuelles de sang ont transformé les juments de Kis-Bér, issues à l'origine des poulinières indigènes envoyées de Mezöhegyes ; elles sont aujourd'hui si près du sang que, si on n'était prévenu, on les prendrait pour des pur-sang véritables. Les croisements ont en outre rectifié les points défectueux de leurs dessus et ils ont été faits avec tant de soin et de méthode que la netteté des membres a été conservée. Les poulains qu'on obtient avec elles sont donc, à tous égards, capables de donner aux produits des juments du pays la distinction et l'étendue de lignes qui leur manquent généralement à elles-mêmes.

Les sujets de race pure ne sont pas encore assez nombreux en Hongrie pour pouvoir suffire, dans les dépôts d'étalons du Gouvernement, aux demandes des éleveurs ; mais, quand la production du pur-sang aura pris tout le développement qu'elle comporte, il n'y aura, cela parait probable, plus grand intérêt à conserver à Kis-Bér cette jumenterie, bien que très remarquable, de demi-sang qui ne sont en réalité que de faux pur sang, possédant toutes les aptitudes de la race pure et n'ayant guère plus de substance.

Voici, par exemple, une fort belle jument de quatre ans, par Dunure ; son enco-

lure, bien greffée, est aussi longue que celle d'un pur-sang ; son ossature est dense, ses tissus très fins ; elle est longue dans toutes ses lignes, et possède touse l'ampleur d'une bonne poulinières tandis que son action a l'élasticité et l'étendue qu'un pur-sang pourrait lui envier. Il est vrai qu'elle n'a dans son ascendance que quelques auteurs de demi-sang ; sa mère, une fille de Verneuil, était issue d'une fille d'un autre pur-sang, Virgilius, et ainsi de suite. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que cette jeune poulinière possède toute l'élégance et la distinction de la race pure.

Une autre belle jument, choisie au hasard, par Verneuil et une fille de Cambus-can, aux rayons très étendus, aux quartiers larges, aux hanches bien ouvertes, était suitée d'un joli poulain par Filou. Une troisième d'un très joli modèle, par Kalander (Adventurer) et une fille de the Tzar, très bien établie, a eu cette année un poulain par Dunure, qu'il serait impossible de ne pas accepter comme pur-sang.

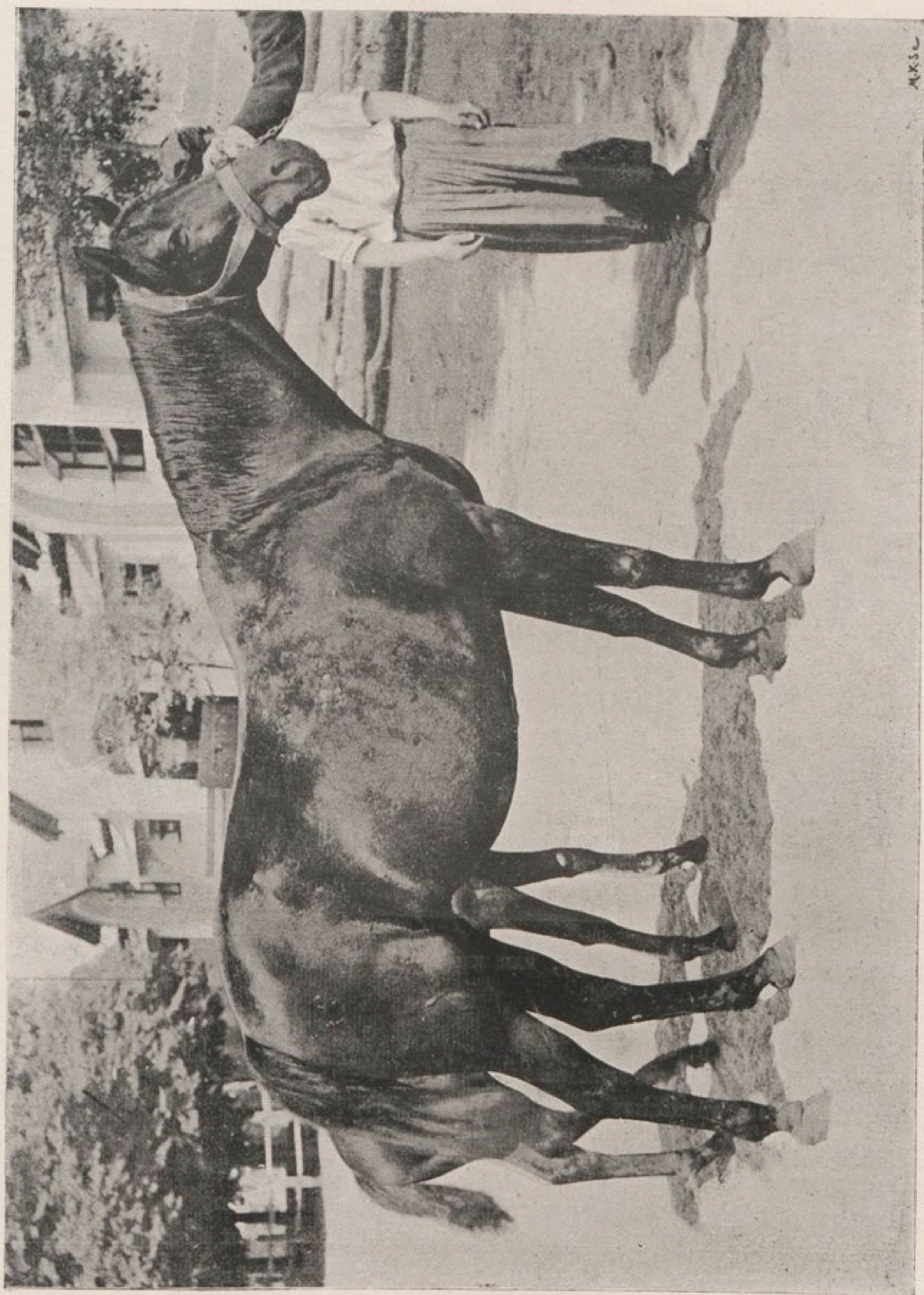
Toutes ces juments ont d'ailleurs une dose de sang au moins égale aux meilleures de nos juments du Merlerault; elles ont d'excellents membres, aux tendons bien nettement détachés et sont bien faites en mères, sans rien perdre pour cela de leur distinction. Il y a enfin, entre elles une ressemblance, une homogénéité absolument remarquables qui avec le degré de sang qui a été progressiment infusé, distinguent la jumenterie de Kis-Bér de toutes celles que j'avais encore vues et font comprendre les résultats très satisfaisants qu'obtiennent les reproducteurs que le haras envoie chaque année dans les dépôts d'étalons. J'ajouterai que la condition de ces poulinières est parfaite sous tous les rapports.

Autant que possible, on fait naître en septembre et en octobre les poulains de demi-sang, dont, au point de vue spécial des courses, la date de naissance importe peu, puisqu'ils ne sont pas destinés à paraître sur l'hippodrôme. Les juments peuvent ainsi rester à la prairie pendant les derniers mois de la gestation, se nourrir à l'herbe nouvelle qui les rafraîchit, tandis qu'au mois de mars, les poulains sont assez forts pour résister aux intempéries, quand, on commence à les faire sortir toute la journée. J'ai déja parlé, du reste, de cette manière de faire, qui est générale en Hongrie et dont on a tout lieu d'être satisfait.



Les pouliches sont classées comme poulinières après avoir subi l'épreuve, classique dans tous les haras du gouvernement, de la course sur 3.000 mètres. Celles qui n'ont pas résisté à l'entraînement préparatoire ou ont mal figuré, sont réformées ; on complète leur dressage et on les vend dans le courant du mois de juin de leur quatrième année (1), après les avoir fait saillir par des étalons du haras ; on permet ainsi

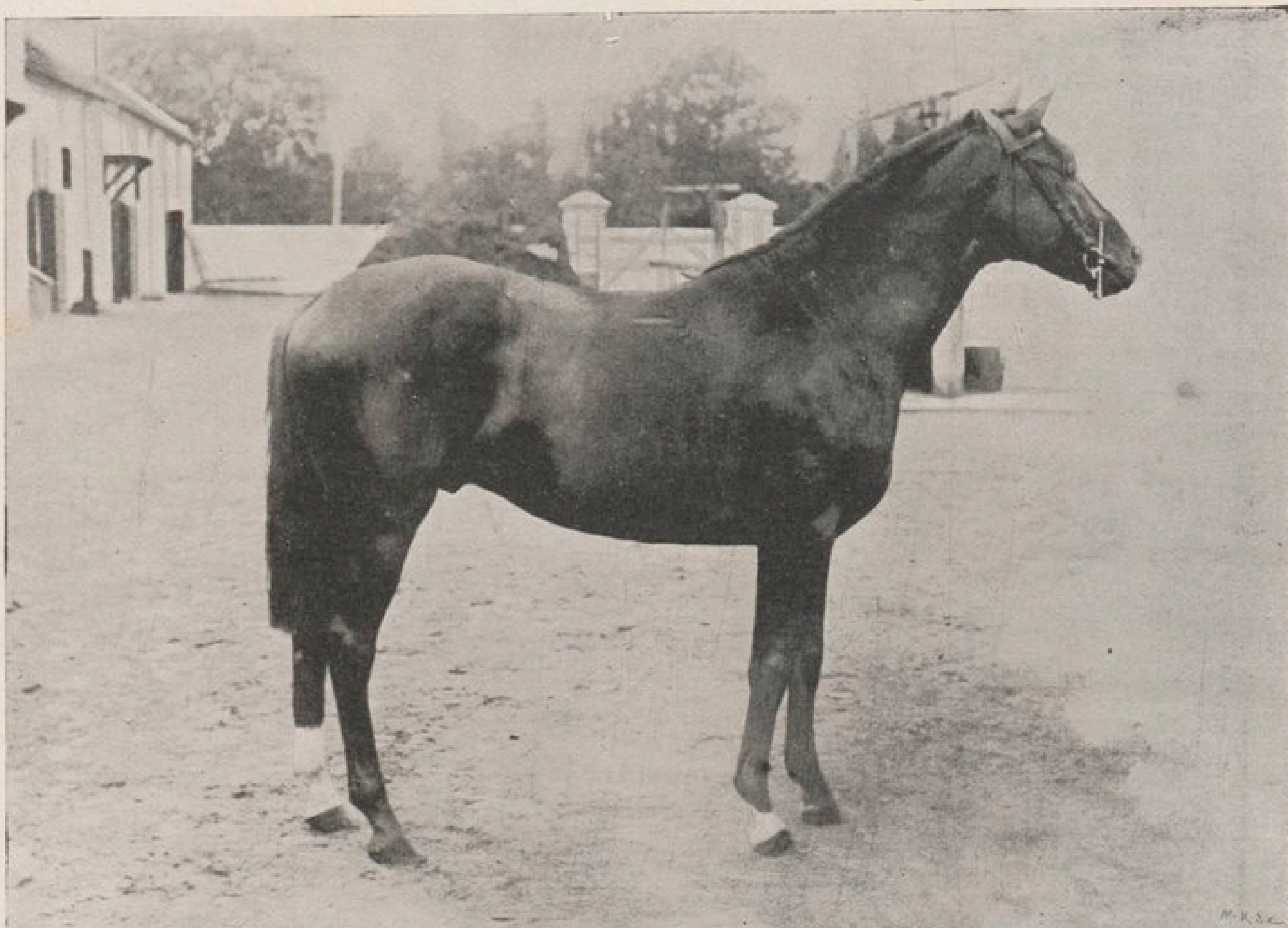
(1) Ces juments sont aussi très recherchées dans les écuries particulières et font du reste un excellent service.



KIS-BÉR. — JUMENT DE DEMI-SANG, PAR VERNEUIL ET UNE JUMENT ISSUE D'UN ÉTALON DE PUR-SANG

aux éleveurs d'avoir à des conditions très favorables des produits dont au moins l'origine est excellente.

Certaines de ces juments réformées, entraînées par leurs acquéreurs, ont réussi à gagner des épreuves où elles se rencontraient avec des pur-sang. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs, étant données leurs origines ; mais ces succès, qui passionneraient les partisans des courses au galop des demi-sang, ne m'impressionnent que médiocre-



ÉTALON DE DEMI-SANG, NÉ EN 1897, PAR KISBEROCSCSE ET UNE FILLE DE VERNEUIL

ment, en raison des conditions spéciales dans lesquelles ces juments ont été élevées.

Les poulains et les pouliches sont à leur sevrage répartis entre les succursales de Herselhof et Parrag, après avoir passé à Batthyany ou à Pula les six ou sept mois qui suivent leur sevrage. Ceux de pur-sang sont placés à Tares. Pendant la belle saison, les demi-sang sont mis à la prairie par groupes, sous la surveillance des csikos.

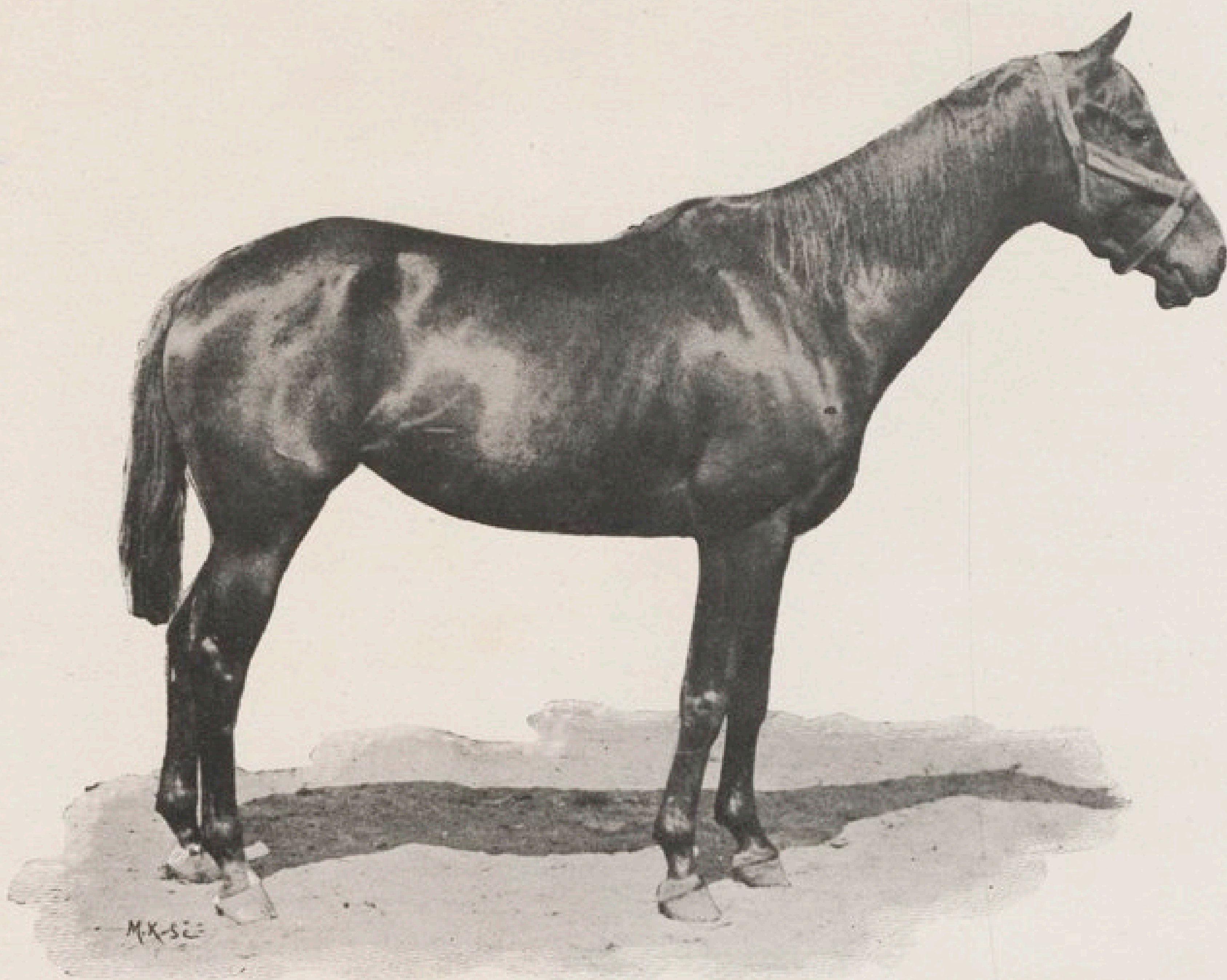
On commence leur dressage à deux ans et demi ; il dure un an pour les poulains et six mois seulement pour les pouliches qui subissent l'épreuve sur 3,000 mètres au milieu de leur troisième année. Pendant les derniers mois on donne aux mâles, au trot et au galop, un travail assez sévère, pour que leur résistance soit suffisamment établie. Tous les jours on leur fait faire aux allures vives, sur les routes, des promenades de vingt-cinq à trente kilomètres, pendant lesquelles il leur est donné un seul



KIS-BÉR. — ÉTALON BAI BRUN DEMI-SANG, NÉ EN 1807, PAR MONTBAR ET UNE FILLE DE BOIS-ROUSSEL

repos d'une vingtaine de minutes; ils sont montés autant que cela est possible, par des poids légers. Tous les poulains dont les membres se tarent, ou dont le tempérament ou l'énergie laissent à désirer, sont réformés et vendus aux enchères après avoir été castrés.

A trois ans, les poulains qui ont bien supporté cet entraînement sommaire, sont envoyés à la partie centrale et placés dans des écuries voisines de la cour d'honneur du château jusqu'à la fin de l'année. On les répartit alors entre les dépôts



POULINIÈRE DE DEMI-SANG PAR VERNEUIL ET UNE FILLE DE CAMBUSANS

d'étalons ; le haras en fournit environ vingt-cinq chaque année. Tous sont distingués, bien établis ; il me paraît inutile d'ajouter qu'ils possèdent beaucoup de sang. Toutefois, bien que le domaine soit cultivé avec un très grand soin, la nature sablonneuse du sol ne permet pas de donner aux herbages la qualité nécessaire pour développer, autant qu'il le faudrait, le système osseux. C'est en partie pour cette raison que l'on a recours à un dosage du sang aussi intense, qui assure quand même la densité des tissus ; mais si l'ensemble est régulier, si les membres sont bien dirigés, ils sont aussi trop souvent un peu légers, surtout sous le genou. C'est là, du reste, la seule critique qu'on puisse adresser à ce très intéressant élevage, qui est sous tous les autres points absolument remarquable.

Le domaine est administré, sous la direction du Commandant, par huit sous-intendants et deux assistants qui, pendant la saison des récoltes, disposent d'un personnel de plus de 5.000 ouvriers. Les terres sont en partie draînées, et des fossés ont été creusés sur une longueur de plus de sept kilomètres pour assurer pendant la sécheresse l'arrosage des prairies.

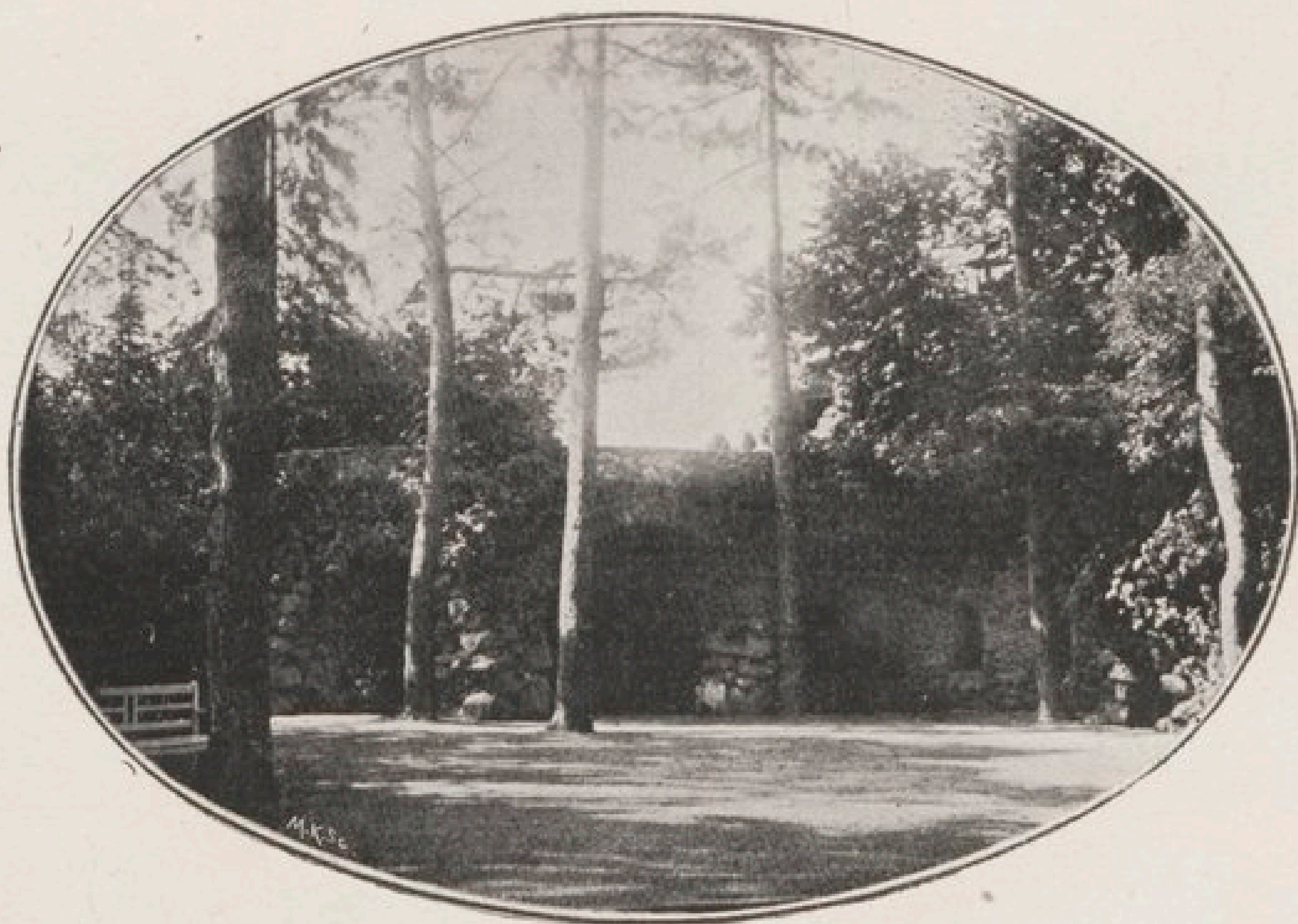
L'exploitation agricole emploie 58 chevaux de trait, d'origine ardennaise pour la plupart, élevés par le domaine où on entretient deux étalons et 52 poulinières dont les produits sont en partie envoyés dans les dépôts. Les autres sont conservés pour la culture.

On élève également des vaches de race Simmenthal dont le lait sert à faire, à la ferme de Vasdinnye, du beurre de choix et des fromages de diverses espèces, des « Kincsem » en particulier, qui ressemblent beaucoup au gruyère.

Il y a aussi un petit troupeau de moutons, et, comme dans toutes les fermes hongroises, un assez grand nombre de porcs.

Le gouvernrment a fait construire à Kis-Bér un hôpital de cent lits où sont soignés les malades du domaine et ceux de Babolna. Dans une des succursales, une école élémentaire de six classes reçoit les enfants des palefreniers et des ouvriers auxquels on donne des notions de culture et de jardinage. Près du château, se trouve 'église et un hôtel où les officiers ont leur casino.

Tout, je le répète encore, est admirablement compris ; en visitant dans tous ses détails, comme il nous a été donné de le faire, ce magnifique établissement, dont la réputation est universelle, on reconnaît que tous les éloges qui en ont été faits sont absolument mérités et on admire, je dirai presque on envie, l'esprit de suite, la sûreté de méthode et surtout l'indépendance laissée à ses directeurs, qui ont permis en un temps relativement aussi court, d'obtenir les résultats que je viens de rappeler.



UN COIN DU PARC DE KIS-BÉR

IV

# LE HARAS ROYAL

# DE FOGARAS




# LE HARAS ROYAL

# DE FOGARAS

La route est très longue, et les trains rapides sont à peu près inconnus, entre Mezöhegyes et Fogaras, petite ville située dans la pittoresque vallée de l'Aluta, au pied des Carpathes. Tout intéressant que soit l'élevage de cette région montagneuse de la Transylvanie, le haras que le gouvernement hongrois y a établi en 1874 ne produisant, en dehors d'un certain nombre de demi-sang anglais, que des animaux de race lippizane, notre temps était si limité que nous avons renoncé à faire ce long trajet. Ce que nous avions vu précédemment nous permettait d'ailleurs de nous rendre un compte assez exact de sa production.

Pour compléter ce qui vient d'être dit sur les établissements d'élevage du gouvernement royal hongrois, je crois intéressant de donner les renseignements que j'ai pu me procurer sur ce dernier haras.

Fogaras, ou plus exactement Alzö-Szombat-Falva, à douze kilomètres de la ville où se trouvent la direction, les étalons et les poulinières, comprend un domaine de 3 600 hectares, dont l'exploitation agricole, placée comme toujours sous les ordres du colonel commandant le haras, a son administration dans la ville qui lui a donné son nom. Les pouliches sont envoyées au sevrage, à la succursale de Nisa, sur la droite et à quatre kilomètres de la portion principale; les écuries des poulains se trouvent, du côté d'Hermanstadt, à Homara et à Vemere. A trois ans, leur dressage est terminé au sous-dépôt d'Homorod.

Le pays est fertile ; l'air des Carpathes, vif et très sain, devait bien convenir aux chevaux hippizanais, habitués à vivre dans les régions montagneuses. On a donc réuni à Fogaras toutes les poulinières de race hippizane que possédait le gouvernement hongrois, et on a complété l'effectif par des achats à des particuliers, ou par des juments offertes par le Roi et provenant de Lippiza même ; leur nombre total varie

entre 100 et 110 têtes. On trouve parmi elles des représentants des cinq familles : Maestoso, Favory, Pluto, Neapolitano et Conversano. Cette dernière famille seule est baie, les quatre autres sont grises. La taille moyenne des lippizanais de Fogaras est de $1^{m}52$ seulement.

Les produits de Fogaras passent pour très robustes et énergiques, mais il semble qu'ils ont moins de sang que ceux de Lippiza, qu'on a retrempés par des croisements avec l'arabe pur. Peut-être est-ce pour cette raison que depuis 1894 on y emploie quelques étalons anglais. En tout cas, depuis cette époque, on y élève à côté des chevaux lippizanais des demi-sang anglais. Les deux sections, bien distinctes, comprennent un total de 380 animaux. Chaque année, le haras fournit à l'Etat environ vingt étalons, en dehors de ceux qui sont conservés pour la pépinière.



Il y a à Fogaras un autre élevage, celui des buffles, qui sont très répandus d'ailleurs en Transylvanie. Le buffle femelle donne beaucoup de lait — 1488 litres en moyenne par tête et par an — d'excellente qualité et rend en outre de très grands services comme animal de trait, pour l'exploitation agricole. Aussi, en 1882, a-t-on fondé à Fogaras un élevage de buffles avec des animaux achetés à de petits éleveurs de la région ; actuellement, le troupeau s'élève à 200 têtes environ.

Lors de son passage en Transylvanie, Napoléon I[er] avait été frappé des services qu'y rendaient les buffles ; il en avait fait immédiatement acheter un certain nombre qui avaient été envoyés dans les landes du sud-ouest de la France. Le climat ne leur a peut-être pas convenu, les paysans ne les ont sans doute pas soignés comme il aurait fallu ; toujours est-il que l'initiative de l'Empereur n'a pas donné les résultats qu'il avait espérés ; il n'avait guère le temps d'ailleurs de veiller à la bonne exécution de tout ce qu'il ordonnait. Bref, cet élevage a été abandonné ; un essai nouveau, fait avec méthode et avec tact, donnerait peut-être de meilleurs résultats.



# L'ADMINISTRATION DES HARAS

## IMPÉRIAUX ET ROYAUX

# L'ADMINISTRATION DES HARAS

## IMPÉRIAUX ET ROYAUX

Quelques mots sur l'organisation de l'Administration des Haras de l'Empire Austro-Hongrois compléteront ce qui précède.

En Autriche, tout le personnel est militaire, depuis le Directeur général jusqu'au dernier des palefreniers ; mais s'il appartient à l'armée, il n'a, à aucun titre, ni ordres ni conseils à recevoir du ministre de la Guerre, qui se contente de désigner les officiers, sur leur demande la plupart du temps, et de les mettre à l'entière disposition de son collègue de l'Agriculture. De même, il met à sa disposition le nombre de sous-officiers et d'hommes de troupe nécessaire pour le service des haras et des dépôts, à raison d'un homme par cinq chevaux. Ces hommes restent inscrits au contrôle des corps auxquels ils appartiennent et dont ils conservent l'uniforme ; mais tant qu'ils restent dans les dépôts, ils ne dépendent que du ministre de l'Agriculture, auquel incombe le soin d'assurer le paiement de leur solde.

Le plus souvent, les officiers demandent à entrer dans les Haras pour y rester de longues années et y faire un service relativement sédentaire.

Les directeurs des dépôts d'étalons au nombre de sept, et des deux haras de l'Etat Radautz en Bukowine, près de la Moldavie et Piber en Styrie, sont tous officiers supérieurs, colonels ou lieutenants-colonels le plus souvent. Chaque dépôt dont l'effectif atteint souvent un chiffre très important — 400 à 450 têtes — est divisé en un certain nombre de sous-dépôts, commandés par un capitaine ou un lieutenant. Tous les étalons des dépôts, au nombre de 2,471, sont répartis, pendant la saison de monte qui dure du 1er mars (ou du 15 février) au 30 juin, entre 521 stations. Un certain nombre d'entre eux sont confiés à des particuliers ; enfin l'Administration donne un certificat d'autorisation à environ 450 étalons particuliers, et accorde des primes à 155 ou 160 étalons de trait, seule race qu'elle subventionne.

Dans l'effectif des étalons de l'Etat, les pur-sang anglais et arabes sont au nombre de 112 seulement, tandis qu'il y a 1,237 chevaux de trait, et 1,122 demi-sang. La proportion des étalons de trait me paraissant très élevée, j'en fis la remarque au Commandant d'un des plus importants dépôts : « Mais, me répondit-il, c'est surtout l'élevage des chevaux de cette race et des demi-sang carrossiers que nous nous appliquons à encourager; nous voulons que l'éleveur, que le paysan surtout, puisse produire des animaux qu'il emploiera plus tard pour les services agricoles ou que lui demandera le commerce.» — «Mais l'armée, ne vous en inquiétez-vous pas ?» — «En aucune façon. Aux prix où elle achète, l'éleveur perdrait vingt-cinq florins au moins sur les prix que lui donne le commerce ; il ne tient donc pas à élever pour elle, et il a raison. Nous, nous ne devons pas lui imposer un sacrifice qui pourrait lui faire abandonner son entreprise.., L'armée a besoin chaque année de 7,000 chevaux, en moyenne. La Hongrie doit lui en fournir 5,000, la Galicie 1,000 et l'Autriche 1,000 aussi ; mais sur ces derniers 500 à 600 au moins sont achetés dans les deux autres régions et personne ne s'en plaint... Nous nous appliquons à faire produire à chaque pays le cheval auquel conviennent le sol et le climat de ce pays. Il appartient à l'armée de faire ses achats là où se trouvent les chevaux qui lui conviennent...»

Rien de plus vrai, ni de plus pratique, il me semble.

La remonte des dépôts d'étalons est confiée, en Autriche comme en France, aux soins des officiers de l'Administration des Haras; mais il y a une différence sensible dans la manière dont les achats sont effectués.

En France, une commission d'inspecteurs généraux des Haras se rend, à des époques déterminées, aux chefs-lieux des principaux centres d'élevage ; elle achète, après éliminations successives, les animaux dont les dépôts ont besoin ; le prix offert par elle est accepté séance tenante. Les chevaux achetés sont ensuite envoyés dans un dépôt central, au Pin ou à Tarbes, où ils restent en observation pendant une période de quinze jours. C'est seulement à l'expiration de ce délai que, pour tout cheval jugé sain, le contrat devient définitif. Le Directeur des Haras se rend alors dans ces dépôts pour faire, suivant les aptitudes de chacun d'eux, la répartition de ces recrues entre tous les dépôts de l'Administration, opération après laquelle chaque étalon est dirigé sur le dépôt auquel il a été affecté.

En Autriche, une partie des attributions de nos commissions d'achat est confiée aux directions de chaque dépôt qui opèrent isolément, avec l'assistance de leurs sous-directeurs. Chacun d'eux choisit parmi les chevaux présentés ceux qu'il juge lui convenir, en nombre égal à celui des vacances de son dépôt. Ces animaux sont alors soumis à un examen vétérinaire très sévère qui est tenu pour suffisant ; puis, un prix est offert au propriétaire. Ce prix accepté, le marché est conclu, mais à titre provisoire seulement.

En effet, les opérations des directeurs des dépôts une fois terminées, tous les chevaux qu'ils ont choisis, et pour lesquels les prix offerts ont été acceptés, sont présentés au directeur des Haras, qui est actuellement le feld-maréchal lieutenant comte Lemberg. Celui-ci les examine à son tour ; pour tous ceux qui satisfont à cette seconde épreuve, l'achat devient définitif. Dès le lendemain, chaque cheval est directement envoyé au

dépôt auquel il a été affecté. Les cas de fluxion périodique, qui sont fort rares, sont les seuls qui soient réservés.

Il est à remarquer que les chevaux présentés n'ont à satisfaire à aucune épreuve, on les achète sur leur simple apparence et aussi d'après leur origine. C'est tout au plus si on les fait trotter en mains pendant environ deux ou trois minutes. Ce système simplifie les opérations sans doute, mais il offre cet inconvénient que l'on n'a aucune notion, même sommaire, sur leur qualité. Certaines des épreuves que l'on impose en France aux chevaux présentés aux Commissions des Haras ne sont certainement pas bien sévères; mais encore faut-il leur donner un certain travail pour leur permettre de les subir et ce travail, tant sommaire qu'il soit, permet de les juger sur des données plus précises. J'estime, en outre, qu'il est préférable de n'acheter aucun cheval avant la fin de sa troisième année ; souvent, en Autriche, on achète des chevaux de trait (noriques) à deux ans et demi ; malgré la constitution vigoureuse de cette vieille race du Pinzgau, les chevaux sont, à cet âge, encore très incomplètement formés.

La méthode d'achat des Haras autrichiens a l'avantage de simplifier les opérations et de réduire les frais de transport ; elle permet, en outre, aux directeurs des dépôts, qui sont bien au courant des besoins de leur circonscription, d'avoir une initiative personnelle qui leur fait un peu défaut en France ; la répartition est supprimée, mais il est vrai qu'elle l'est plutôt en apparence qu'en fait ; enfin, les achats définitifs sont plus rapidement terminés. Mais il est à remarquer qu'il n'y a pas d'inspecteurs généraux des Haras en Autriche, où leurs fonctions sont remplies par les directeurs des dépôts, qui sont en réalité de véritables inspecteurs, comme on le verra tout à l'heure. En outre, en approuvant leurs achats, le directeur général approuve en même temps la destination qu'ils ont donnée aux nouveaux étalons, ce qui, en fait, ressemble fort à une répartition sous une autre forme. La suppression de la période d'observation simplifie les achats, mais il est certains défauts de constitution qu'il est à peu près impossible de reconnaître par un simple examen, tout sévère qu'il soit ; c'est parfois tout au plus s'il est possible, en quinze jours, d'en constater l'existence. Enfin, l'économie réalisée sur les frais de transport ne doit avoir qu'une importance très relative.

Il me semble donc que, tout bien considéré, il n'y a aucune raison de préférer le mode d'opérer des Haras autrichiens à celui qu'on a adopté en France, je suis même plutôt enclin à préférer le nôtre, qui offre plus de garanties, au point de vue surtout du travail préalable et des épreuves imposées aux futurs reproducteurs.

J'ajouterai que les prix d'achat sont, à peu de chose près, les mêmes qu'en France. Les étalons de gros trait sont payés de 900 à 1.200 florins (1.800 à 2.520 francs) ; les demi-sang de 2.000 à 2.500 florins (4.200 à 5.250 francs).



L'organisation de l'Administration des Haras est dans son ensemble la même en Hongrie qu'en Autriche ; toutefois, l'Administration centrale, qui comprend un directeur, un secrétaire ministériel et un certain nombre d'employés et de rédacteurs, est

entièrement civile. Les haras et dépôts d'étalons ont à leur tête un officier supérieur dont l'état-major est composé exclusivement d'officiers mis à la disposition du ministre de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce, de même que les hommes nécessaires pour assurer le service. Enfin, un officier général, également détaché au ministère de l'Agriculture, surveille tout ce qui concerne les affaires militaires.

S. Exc. le Conseiller Ministériel Michel Losonczy de Losoncz dirige les Haras hongrois depuis 1895; il est assisté de M. le comte Pierre Szapary. Le général Antoine Durman exerce depuis 1892 les fonctions d'inspecteur général des Haras.

En Hongrie comme en Autriche, une Commission centrale d'élevage est chargée de donner son avis sur tout ce qui concerne les questions hippiques ; ses membres, au nombre de six à neuf, sont nommés par le ministre, la Société Centrale d'agriculture et le Jockey-Club de Vienne ou de Budapest. Le rôle de ces deux Commissions est analogue à celui que remplit en France le Conseil supérieur des Haras. Il existe enfin dans les Comitats (départements) des commissions dont les membres sont élus par les éleveurs ; il en a été parlé dans l'étude sur Mezöhegyes.

On a vu également comment se recrutaient les étalons des dépôts, au nombre de seize, du gouvernement hongrois. L'effectif total, qui est d'environ 2,884 têtes, est composé de pur sang et de demi-sang anglais et arabes, d'étalons de race lippizane et de Nonius. On a renoncé aux Norfolk, qui n'avaient pas réussi. Les prix de saillie pour les étalons de demi-sang varient de 2 à 10 francs. J'ai donné ceux des principaux pur-sang.



La cavalerie de l'armée austro-hongroise comprend des régiments de dragons, de lanciers, de hussards et de uhlans, de ligne ou de légère, par conséquent ; il n'y a pas de grosse cavalerie. Tous ces régiments sont montés, à très peu de chose près, de la même manière, en chevaux de même espèce et de même taille; dans tous, d'ailleurs, le poids à porter par le cheval est le même, ou, s'il existe une différence, elle est insignifiante.

L'artillerie, montée ou à cheval, se remonte comme la cavalerie, en Hongrie ou en Galicie, pour les neuf dixièmes au moins de l'effectif. Le reste est acheté en Autriche ou importé de Russie où l'on trouve sans peine des chevaux aptes au service de l'artillerie.

Les escadrons des divers corps que j'ai vus manœuvrer à Vienne, sur le terrain de la Schmeltz, étaient montés en chevaux de taille assez élevée, 1 m. 60 en moyenne, bien équilibrés, avec des dessus soutenus, de la substance, des membres forts, et des aplombs réguliers. Si quelques-uns d'entre eux rappelaient, dans leur tête et leur croupe un peu ronde, leur origine orientale, la plupart ressemblaient plutôt aux che-




vaux élevés dans certaines parties de la basse Normandie, où le sang n'a pas encore été infusé à une très forte dose.

En effet, ce qui frappe chez ces animaux, en dehors de cette régularité de structure, c'est, je ne dirai pas l'absence de sang, mais un dosage de sang beaucoup moins intense que celui que l'on s'attend à trouver chez eux, dont les ancêtres étaient pour la plupart d'origine orientale. A cet égard, nos chevaux du Midi sont bien partagés ; j'ajouterai que je ne sais trop si c'est là, pour le service de l'armée, un bien grand avantage, étant donné surtout que la plupart des hommes qui les montent sont incapables d'en tirer parti, de les calmer quand ils s'énervent, comme ils y sont facilement disposés ; ils se tracassent et se fatiguent sans utilité. Les chevaux de l'armée austro-hongroise possèdent un caractère plus tranquille et sont plus maniables. Ils sont, en outre, montés par des hommes qui sont bien placés en selle, dont la main est excellente et qui, habitués au cheval depuis leur enfance, s'entendent admirablement avec eux. Il est incontestable également que les dessus sont mieux établis chez eux que chez nos chevaux du sud-ouest et que les aplombs sont plus réguliers.

Leur résistance doit être à peu près égale ; mais peut-être n'y a-t-il pas chez les hongrois aux allures rapides, autant de détente que chez les nôtres.

Les chevaux d'artillerie, de même origine, mais de plus grande taille, manquent en général de cohésion ; ils sont trop longs dans leur dessus et n'ont pas une résistance suffisante pour traîner, sans en être éprouvés, les lourdes pièces auxquelles ils sont attelés. Six chevaux, comme en France, sont attelés à chaque pièce ; dans l'artillerie montée, avec les hommes assis sur les caissons, le poids à enlever par chaque cheval est de 380 kilos ; il est de 350 kilos pour les pièces de l'artillerie à cheval.

Dans les deux cas, le poids est trop élevé alors qu'il s'agit de marcher aux allures rapides et par n'importe quel temps dans tous les terrains. Aussi recherche-t-on des animaux plus compacts et plus étoffés, que l'on a beaucoup de peine à trouver.

La Remonte paie 300 florins (630 francs) en moyenne les chevaux de troupe, 350 florins (735 francs) les chevaux destinés aux officiers. Elle les achète depuis l'âge de deux ans et demi et les envoie alors dans des dépôts de transition analogues aux nôtres, jusqu'à quatre ans et demi et même cinq ans. Dans ce dernier cas, elle les envoie directement aux régiments, où ils sont dressés.

Une grande partie des chevaux achetés par la Remonte proviennent des immenses propriétés territoriales qui existent encore en Hongrie, où, chez les grands propriétatres, il est de tradition d'avoir un haras. Cela est, du reste, presque une nécessité. Pour assurer les services et la surveillance de domaines aussi étendus, il est indispensable d'avoir un grand nombre d'hommes et de chevaux, car tous les hommes doivent être montés ; il est donc plus simple et moins coûteux d'élever sur place les animaux dont on a besoin. En outre, les plaines sont recouvertes d'herbages excellents, toniques, qui conviennent admirablement à l'élevage du cheval. Le service du domaine et celui du haras assuré par les meilleurs sujets de chaque production, le reste est vendu au commerce ou à l'armée, qui, dans ces conditions, est toujours certaine de trouver tout ce qui lui est nécessaire, sans que le gouvernement soit obligé d'intervenir, ou tout au moins sans que son action sur l'élevage soit aussi active qu'elle l'est en

France. D'un autre côté, presque tous les petits propriétaires ou les paysans élèvent aussi des chevaux que leur achètent des marchands qui les revendent à la Remonte avec une petite majoration de 40 ou 50 francs. Les conditions économiques n'étant pas les mêmes qu'en France, les prix très modestes payés par l'armée suffisent pour assurer un bénéfice dont ces intermédiaires se contentent.



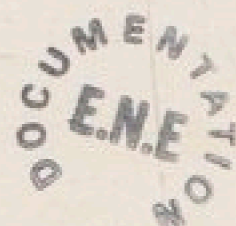
# TALBE DES MATIÈRES



---

PLACEMENT DES PLANCHES HORS TEXTE





PARIS — IMPRIMERIE ARTISTIQUE MÉNARD ET CHAUFOUR, 8-10, RUE MILTON.

Clichés du " *Sport Universel Illustré* "

PARIS. — IMPRIMERIE ARTISTIQUE MÉNARD ET CHAUFOUR, 8-10, RUE MILTON.





